MÉMOIRES.

TOME NEUVIEME.

SMITHSONIAN
MUSEUM

SECONDE PARTIE
DES
CONFESSIONS
DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

EDITION enrichie d'un nouveau recueil de ſes Lettres.

TOME NEUVIEME.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL,
Imprimeur du Roi.

M. DCC. XC.

BRITISH
MUSEUM

LETTRES
DIVERSES.

LETTRE
A milord MARÉCHAL.

A Motiers, le 26 janvier 1765.

J'ESPÉROIS, milord, finir ici mes jours en paix; je sens que cela n'est pas possible. Quoique je vive en toute sûreté dans ce pays, sous la protection du roi, je suis trop près de Geneve & de Berne, qui ne me laisseront point en repos. Vous savez à quel usage ils jugent à propos d'employer la religion. Ils en font un gros torchon de paille, enduit de boue, qu'ils me fourrent dans la bouche à toute force, pour me mettre en pieces tout à leur aise, sans que je puisse crier. Il faut donc fuir, malgré mes maux, malgré ma paresse; il

faut chercher quelqu'endroit paisible, où je puisse respirer. Mais où aller? Voilà, milord, sur quoi je vous consulte.

Je ne vois que deux pays à choisir: l'Angleterre, ou l'Italie. L'Angleterre seroit bien plus selon mon humeur; mais elle est moins convenable à ma santé, & je ne sais pas la langue, grand inconvénient quand on s'y transplante seul. D'ailleurs, il y fait si cher vivre, qu'un homme qui manque de grandes ressources, n'y doit point aller, à moins qu'il ne veuille s'intriguer pour s'en procurer: chose que je ne ferai de ma vie; cela est plus décidé que jamais.

Le climat de l'Italie me conviendroit fort, & mon état à tous égards, me le rend de beaucoup préférable; mais j'ai besoin de protection pour qu'on m'y laisse tranquille. Il faudroit que quelqu'un des princes de ce pays là m'accordât un asyle dans quelqu'une de ses maisons, afin que le clergé ne pût me chercher querelle, si par hasard la fantaisie lui en prenoit: &

cela ne me paroît ni bienséant à demander, ni facile à obtenir, quand on ne connoît personne. J'aimerois assez le séjour de Venise que je connois déjà ; mais quoique Jésus ait défendu la vengeance à ses apôtres, S. Marc ne se pique pas d'obéir sur ce point. J'ai pensé que si le roi ne dédaignoit pas de m'honorer de quelque apparente commission, ou de quelque titre sans fonctions comme sans appointemens, (& qui ne signifiât rien, que l'honneur que j'aurois d'être à lui) je pourrois sous cette sauve-garde, soit à Venise, soit ailleurs, jouir en sûreté, du respect qu'on porte à tout ce qui lui appartient. Voyez, milord, si dans cette occurrence, votre sollicitude paternelle imagineroit quelque chose pour me préserver d'aller sous les plombs : ce qui feroit finir assez tristement une vie bien malheureuse. C'est une chose bien précieuse à mon cœur, que le repos, mais qui me seroit bien plus précieuse encore, si je la tenois de vous. Au reste, ceci n'est

qu'une idée qui me vient, & qui peut-être eſt très-ridicule. Un mot de votre part, me décidera ſur ce qu'il en faut penſer.

LETTRE

A M. BALLIERE.

A Motiers, le 28 *janvier* 1765.

DEUX envois de M. Ducheſne, qui ont demeuré très-long-temps en route, m'ont apporté, monſieur, l'un votre lettre, & l'autre votre livre. (*) Voilà ce qui m'a fait tarder ſi long-temps à vous remercier de l'une & de l'autre. Que ne donnerois-je pas pour avoir pu conſulter votre ouvrage ou vos lumieres, il y a dix ou douze ans, lorſque je travaillois à raſſembler les articles mal digérés que j'avois faits pour l'Encyclopédie ! Au-

(*) Un exemplaire de la *Théorie de la muſique.*

jourd'hui, que cette collection eſt achevée, & que tout ce qui s'y rapporte eſt entiérement effacé de mon eſprit, il n'eſt plus temps de reprendre cette longue & ennuyeuſe beſogne, malgré les erreurs & les fautes dont elle fourmille. J'ai pourtant le plaiſir de ſentir quelquefois que j'étois, pour ainſi dire, à la piſte de vos découvertes, & qu'avec un peu plus d'étude & de méditation, j'aurois pu peut-être en atteindre quelques-unes. Car, par exemple, j'ai très-bien vu que l'expérience qui ſert de principe à M. Rameau, n'eſt qu'une partie de celle des aliquotes, & que c'eſt de cette derniere, priſe dans ſa totalité, qu'il faut déduire le ſyſtême de notre harmonie : mais je n'ai eu du reſte, que des demi-lueurs qui n'ont fait que m'égarer. Il eſt trop tard pour revenir maintenant ſur mes pas, & il faut que mon ouvrage reſte avec toutes ſes fautes, ou qu'il ſoit refondu dans une ſeconde édition par une meilleure main. Plût à Dieu, monſieur, que cette main

fût la vôtre ! Vous trouveriez peut-être assez de bonnes recherches toutes faites, pour vous épargner le travail du manœuvre, & vous laisser seulement celui de l'architecte & du théoricien.

Recevez, monsieur, je vous supplie, mes très-humbles salutations.

LETTRE

A M. SÉGUIER DE S. BRISSON.

A Motiers, janvier 1765.

J'AI reçu, monsieur, votre lettre du 27 décembre. J'ai aussi lu *Ariste* & *Philopenès*. Malgré le plaisir que m'ont fait l'un & l'autre, je ne me repens point du mal que je vous ai dit du premier ; & ne doutez pas que je ne vous en eusse dit du second, si vous m'eussiez consulté. Mon cher S. Brisson, je ne vous dirai jamais assez, avec quelle douleur je vous vois entrer dans une carriere couverte de fleurs & semée d'abymes, où l'on ne

peut éviter de se corrompre ou de se perdre, où l'on devient malheureux ou méchant, à mesure qu'on avance, & très-souvent l'un & l'autre avant d'arriver. Le métier d'auteur n'est bon que pour qui veut servir les passions des gens qui menent les autres; mais pour qui veut sincérement le bien de l'humanité, c'est un métier funeste. Aurez-vous plus de zele que moi, pour la justice, pour la vérité, pour tout ce qui est honnête & bon? Aurez-vous des sentimens plus désintéressés, une religion plus douce, plus tolérante, plus pure, plus sensée? Aspirerez-vous à moins de choses? Suivrez-vous une route plus solitaire? Irez-vous sur le chemin de moins de gens? Choquerez-vous moins de rivaux & de concurrens? Eviterez-vous avec plus de soin, de croiser les intérêts de personne? Et toutefois, vous voyez : je ne sais comme il existe dans le monde, un seul honnête homme, à qui mon exemple ne fasse pas tomber la plume des mains.

Faites du bien, mon cher S. Briſſon, mais non pas des livres. Loin de corriger les méchans, ils ne font que les aigrir. Le meilleur livre fait très-peu de bien aux hommes & beaucoup de mal à ſon auteur. Je vous ai déjà vu aux champs, pour une brochure, qui n'étoit pas même fort mal-honnête : à quoi devez-vous vous attendre, ſi ces choſes vous bleſſent déjà ?

Comment pouvez-vous croire que je veuille paſſer en Corſe, ſachant que les troupes françoiſes y ſont? Jugez-vous que je n'aie pas aſſez de mes malheurs, ſans en aller chercher d'autres? Non, monſieur: dans l'accablement où je ſuis, j'ai beſoin de reprendre haleine; j'ai beſoin d'aller plus loin de Gèneve, chercher quelques momens de repos; car on ne m'en laiſſera nulle part, un long ſur la terre; je ne puis plus l'eſpérer que dans ſon ſein. J'ignore encore de quel côté j'irai; il ne m'en reſte plus guere à choiſir. Je voudrois, chemin faiſant, me

chercher quelque retraite fixe, pour m'y transplanter tout-à-fait, où l'on eût l'humanité de me recevoir & de me laisser mourir en paix. Mais où la trouver parmi les chrétiens? La Turquie est trop loin d'ici.

Ne doutez pas, cher S. Brisson, qu'il ne me fût fort doux de vous avoir pour compagnon de voyage, pour consolateur, & pour garde-malade; mais j'ai contre ce même voyage, de grandes objections par rapport à vous. Premiérement, ôtez-vous de l'esprit de me consulter sur rien, & de trouver dans mon entretien, la moindre ressource contre l'ennui. L'étourdissement où me jettent des agitations sans relâche, m'a rendu stupide; ma tête est en léthargie, mon cœur même est mort. Je ne sens ni ne pense plus. Il me reste un seul plaisir dans la vie: j'aime encore à marcher; mais en marchant, je ne rêve pas même: j'ai les sensations des objets qui me frappent, & rien de plus. Je voulois essayer d'un peu de bota-

nique, pour m'amuſer du moins à recon-
noître en chemin quelques plantes : mai
ma mémoire eſt abſolument éteinte ; elle
ne peut pas même aller juſques là. Ima-
ginez le plaiſir de voyager avec un pa-
reil automate.

Ce n'eſt pas tout : je ſens le mauvai
effet que ce voyage ici, fera pour vous-
même. Vous n'êtes déjà pas trop bien au-
près des dévots : voulez-vous achever
de vous perdre ? Vos compatriotes mêm
en général, ne vous pardonnent pas d
me connoître : comment vous pardonne
roient-ils de m'aimer ? Je ſuis très-fâch
que vous m'ayez nommé à la tête de vot
Ariſte. Ne faites plus pareille ſottiſe, o
je me brouille avec vous tout de bon.

Dites-moi ſur-tout, de quel œil vo
croyez que votre famille verra ce voyag
Madame votre mere en frémira. Je frém
moi-même à penſer au funeſte effet qu
peut produire auprès de vos proches ;
vous voulez que je vous laiſſe faire ! C'
vouloir que je ſois le dernier des homme

Non, monsieur ; obtenez l'agrément de madame votre mere, & venez. Je vous embrasse avec la plus grande joie ; mais sans cela, n'en parlons plus.

LETTRE

A M. Sl. BOURGEOIS.

A Motiers, le 2 février 1765.

J'AI reçu, monsieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 janvier, l'écrit que vous avez pris la peine d'y joindre. Je vous remercie de l'une & de l'autre.

Vous m'assurez qu'un grand nombre de lecteurs me traitent d'homme plein d'orgueil, de présomption, d'arrogance ; vous avez soin d'ajouter que ce sont là, leurs propres expressions. Voilà, monsieur, de fort vilains vices, dont je dois chercher de me corriger. Mais sans doute ces messieurs, qui usent si libéralement de ces termes, sont eux-mêmes si rem-

plis d'humilité, de douceur & de mo-
deſtie, qu'il n'eſt pas aiſé d'en avoir
autant qu'eux.

Je vois, monſieur, que vous avez de
la ſanté, du loiſir, & du goût pour la dis-
pute. Je vous en fais mon compliment;
& pour moi, qui n'ai rien de tout cela,
je vous ſalue, monſieur, de tout mon
cœur.

LETTRE

A M. PAUL CHAPUIS.

A Motiers, le 2 février 176

J'AI lu, monſieur, avec grand plaiſir
la lettre dont vous m'avez honoré le
18 janvier. J'y trouve tant de juſteſſe,
ſens, & une ſi honnête franchiſe, qu
j'ai regret de ne pouvoir vous ſuivre dan
les détails où vous y êtes entré. Mais
de grace, mettez-vous à ma place; ſup
poſez-vous malade, accablé de chagrin
d'affaires, de lettres, de viſites, excé
d'importu

d'importuns de toute espece, qui, ne sachant que faire de leur temps, absorberoient impitoyablement le vôtre, & dont chacun voudroit vous occuper de lui seul & de ses idées. Dans cette position, monsieur, car c'est la mienne, il me faudroit dix têtes, vingt mains, quatre secretaires, & des jours de quarante-huit heures, pour répondre à tout; encore ne pourrois-je contenter personne, parce que souvent deux lignes d'objections demandent vingt pages de solutions.

Monsieur, j'ai dit ce que je savois, & peut-être ce que je ne savois pas: ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'en sais pas davantage; ainsi je ne ferois plus que bavarder: il vaut mieux me taire. Je vois que la plupart de ceux qui m'écrivent, sentent comme moi sur quelques points, différemment sur d'autres: tous les hommes en sont à peu près là. Il ne faut point se tourmenter de ces différences inévitables, sur-tout quand on est d'accord

ſur l'eſſentiel, comme il me paroît que nous le ſommes vous & moi.

Je trouve les chefs auxquels vous réduiſez les éclairciſſemens à demander au conſeil, aſſez raiſonnables. Il n'y a que le premier, qu'il faut retrancher comme inutile; puiſque ne voulant jamais rentrer dans Geneve, il m'eſt parfaitement égal que le jugement rendu contre moi ſoit ou ne ſoit pas redreſſé. Ceux qui penſent que l'intérêt ou la paſſion m'a fait agir dans cette affaire, liſent bien mal au fond de mon cœur. Ma conduite eſt une, & n'a jamais varié ſur ce point; ſi mes contemporains ne me rendent pas juſtice en ceci, je m'en conſole en me la rendant à moi-même, & je l'attends de la poſtérité.

Bon jour, monſieur; vous croyez que j'ai fait avec vous en finiſſant ma lettre. Point du tout: ayant oublié votre adreſſe, il faut maintenant la retourner chercher dans votre premiere lettre, perdue dans cinq cents autres, où il me faudra peut-

être une demi journée pour la trouver. Ce qui acheve de m'étourdir, eſt que je manque d'ordre : mais le découragement & la pareſſe m'abſorbent, m'anéantiſſent, & je ſuis trop vieux pour me corriger de rien. Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. GUYENET.

A Motiers, le 6 février 1765.

QUE j'apprenne à ma bonne amie mes bonnes nouvelles. Le 22 janvier, on a brûlé mon livre à la Haye ; on doit aujourd'hui le brûler à Geneve ; on le brûlera, j'eſpere, encore ailleurs. Voilà, par le froid qu'il fait, des gens bien brûlans. Que de feux de joie brillent à mon honneur dans l'Europe ! Qu'ont donc fait mes autres écrits, pour n'être pas auſſi brûlés ? & que n'en ai-je à faire brûler encore ! Mais j'ai fini pour ma vie ; il faut ſavoir mettre des bornes à ſon orgueil.

Je n'en mets point à mon attachement pour vous ; & vous voyez qu'au milieu de mes triomphes, je n'oublie pas mes amis. Augmentez-en bientôt le nombre, chere Isabelle. J'en attends l'heureuse nouvelle avec la plus vive impatience. Il ne manque plus rien à ma gloire ; mais il manque à mon bonheur, d'être grand-papa. (1)

LETTRE

A Mad. DE CHENONCEAUX.

A Motiers, le 6 février 1765.

Je suis entraîné, madame, dans un torrent de malheurs, qui m'absorbe & m'ôte le temps de vous écrire. Je me soutiens cependant assez bien. Je n'ai plus de tête, mais mon cœur me reste encore.

Faites-moi l'amitié, madame, de faire

---

(1) Mad. Guyenet appelloit M. Rousseau son papa.

tenir cette lettre à M. l'abbé de Mably, & de me faire passer sa réponse aussi-tôt qu'il se pourra. On fait circuler sous son nom dans Geneve, une lettre avec laquelle on acheve de me traîner par les boues, & toujours vers le bûcher. Je serois sûr que cette lettre n'est pas de lui, par cela seul qu'elle est lourdement écrite; j'en suis encore plus sûr, parce qu'elle est basse & mal-honnête. Mais à Geneve, où l'on se connoît aussi mal en style qu'en procédés, le public s'y trompe. Je crois qu'il est bon qu'on le désabuse, autant pour l'honneur de M. l'abbé de Mably, que pour le mien.

LETTRE

A M. l'abbé DE MABLY.

A Motiers, le 6 février 1765.

VOICI, monsieur, une lettre qu'on vous attribue, & qui circule dans Geneve, à la faveur de votre nom. Daignez

me marquer, non ce que j'en dois croire, mais ce que j'en dois dire; car je n'en puis parler comme j'en penſe, que quand vous m'y aurez autoriſé.

Si mes malheurs ne vous ont point fait oublier nos anciennes liaiſons & l'amitié dont vous m'honorâtes, conſervez-la, monſieur, à un homme qui n'a point mérité de la perdre, & qui vous ſera toujours attaché. (*)

(*) A la ſuite de cette lettre, Rouſſeau a tranſcrit celle attribuée à l'abbé de Mably. Elle eſt du 11 janvier 1765, & l'extrait lui en fut envoyé de Geneve le 4 février ſuivant, par un anonyme. Voici cet extrait.

" UNE choſe qui me fâche beaucoup, „ c'eſt la lecture que je viens de faire des „ *Lettres de la montagne*; & voilà toutes „ mes idées bouleverſées ſur le compte „ de Rouſſeau. Je le croyois honnête „ homme: je croyois que ſa morale étoit „ ſérieuſe, qu'elle étoit dans ſon cœur, „ & non pas au bout de ſa plume. Il me „ fait prendre, malgré moi, une autre „ façon de penſer, & j'en ſuis affligé. „ S'il s'étoit borné à prétendre que ſon

» déïsme est un bon christianisme, &
» qu'on a eu tort de brûler son livre &
» de décréter sa personne, on pourroit
» rire de ses sophismes, de ses paralo-
» gismes & de ses paradoxes, & on au-
» roit dit qu'il est fâcheux que l'homme
» le plus éloquent de son siecle n'ait pas
» le sens commun. Mais cet homme finit
» par être une espece de conjuré. Est-ce
» Erostrate qui veut brûler le temple
» d'Ephese? Est-ce un Gracchus? Je
» sais bien que les trois dernieres lettres,
» dans lesquelles Rousseau attaque votre
» gouvernement, ne sont remplies que
» de déclamations & de mauvais raison-
» nemens; mais il est à craindre que tout
» cela ne paroisse très-juste, très-sage &
» très-raisonnable à des têtes échauffées,
» & qui ne savent pas juger & goûter
» leur bonheur. Je croirois que votre
» gouvernement est aussi bon qu'il peut
» l'être, eu égard à sa situation; & dans
» ce cas, c'est un crime que d'en troubler
» l'harmonie. J'espere que cette affaire
» n'aura aucune suite fâcheuse; & l'ex-
» cellente tête qui a fait les *Lettres de la*
» *campagne*, a sans doute tout ce qu'il
» faut pour entretenir l'ordre au milieu
» de la fermentation, ouvrir les yeux
» du peuple, & lui faire connoître ses
» erreurs, ou plutôt celles de Rousseau.
» Que voulez-vous! il n'est point de bon-
» heur parfait pour les hommes, ni de

„ gouvernement ſans inconvénient. La
„ liberté veut être achetée ; elle eſt ex-
„ poſée à des momens d'agitation & d'in-
„ quiétude. Malgré cela, elle vaut mieux
„ que le deſpotiſme. Je vous demande-
„ rois pardon, madame, de vous parler
„ ſi gravement, ſi vous étiez Pariſienne ;
„ mais vous êtes Genevoiſe, & des cho-
„ ſes ſérieuſes vous plaiſent plus que nos
„ colifichets. „

L'anonyme avoit accompagné cet envoi, du billet ſuivant :

" O toi, le plus vertueux & le plus
„ modeſte de tous les hommes, ſur-tout
„ pour les ſtatues & les médailles, juge
„ à préſent lequel les mérite le mieux,
„ de celui-ci ou de toi ! „

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Motiers, le 7 février 1765.

CHER ami, comptons donc déſormais l'un ſur l'autre, & que notre confiance ſoit à l'épreuve de l'éloignement, du ſilence & de la froideur d'une lettre ; car quoiqu'on ait toujours le même cœur,

on n'eſt pas toujours de la même humeur. Votre état me touche vivement : qui doit mieux ſentir vos peines, que moi qui vous aime ? & qui doit mieux compatir aux maux de votre pere, que moi qui en ſens ſi ſouvent de pareils ? J'ai dans ce moment, une attaque qui n'eſt pas légere. Jugez au milieu de tout le reſte.

Oui, je vous deſire hors de Geneve. Je doute que la plus pure vertu pût s'y conſerver toujours telle, ſur-tout parmi l'ordre de gens avec qui vous vivez. Jugez de leur parti par leurs manœuvres ; ils ont toutes celles du crime ; ils ne travaillent que ſous terre, comme les taupes ; leurs procédés ſont auſſi noirs que leurs cœurs. J'ai reçu avant-hier, une lettre anonyme, où l'on me faiſoit d'un air de triomphe, l'extrait d'une prétendue lettre de l'abbé de Mably, que l'abbé de Mably n'a très-ſûrement jamais écrite. Cette lettre eſt lourde & mal-adroite ; elle ſent le terroir ; elle eſt mal-honnête & baſſe, à la maniere de ces meſſieurs. On y dit d'un

ton de ſixieme : *Eſt-ce Eroſtrate qui veut brûler le temple d'Epheſe ? Eſt-ce un Gracchus ?* &c. Cependant, au nom de l'abbé de Mably, voilà, j'en ſuis ſûr, tout votre Deux-cent à genoux, & tous vos bourgeois pris pour dupes. Ils ne réſiſtent jamais à la fauſſe autorité des noms ; on a beau les tromper tous les jours ; ils ne voient jamais qu'on les trompe.

En faiſant imprimer à Paris la lettre de M. Vernes, j'ai bien eu ſoin de relever par une note, l'endroit qu'il prétendoit vous regarder. Je n'ai pas beſoin qu'on me diſe ces choſes là ; je les ſens d'avance. Il m'a écrit une lettre honnête ; je lui ai répondu poliment. S'il déſavoue la piece en termes convenables, & qu'il s'en tienne là, je ne repliquerai rien, car je ſuis las de querelles : mais s'il s'aviſe de faire le mauvais, nous verrons. Il ſera difficile de prouver juridiquement qu'il eſt auteur de la piece ; cependant je me crois en état de pouſſer les indices ſi près de la preuve, que le public n'en doutera

pas plus que moi. Vous êtes très à portée de m'aider dans ces recherches, & cela bien ſecrétement. Cependant, ſi les perquiſitions ſur ce point ſont difficiles, il n'en eſt pas de même de celles ſur les propos qu'il tenoit publiquement & ſans meſure, lorſque l'ouvrage parut: là-deſſus, il vous eſt très-aiſé d'avoir des faits, des diſcours articulés, avec les circonſtances des lieux, des temps, des perſonnes. Faites ces recherches avec ſoin, je vous en prie; ou ſi vous partez, chargez de ce ſoin, quelqu'un de vos amis ou des miens; quelqu'un ſur qui vous puiſſiez compter, & qu'il n'eſt pas même néceſſaire que je connoiſſe, puiſqu'il peut m'envoyer ſans ſigner, les faits qu'il aura ramaſſés: mais il faudroit ſe ſervir d'une voie ſûre, ou garder un double de ce qu'on m'envoie, pour me le renvoyer au beſoin par duplicata. Ces recherches peuvent m'être très-importantes. J'eſpere cependant qu'elles ſeront ſuperflues; car, encore un coup, je ſuis bien réſolu de n'en faire

uſage qu'à la derniere extrêmité, & s'il me pouſſe contre le mur. Autrement, je reſterai en repos, cela eſt ſûr.

Ecrivez-moi avant votre départ. J'eſpere que vous m'écrirez auſſi de Montpellier, & que vous m'y donnerez votre adreſſe, & des nouvelles de votre digne pere. Vous ſavez qu'on vient de brûler mon livre à la Haye; c'eſt le miniſtre Chais & l'inquiſiteur Voltaire, qui ont arrangé cela; Rey me le marque. Il ajoute que dans le pays, tout le monde eſt d'un étonnement ſans égal, de cette belle expédition: pour moi, ces choſes là ne m'étonnent plus, mais elles me font toujours rire. Je parierois ma tête qu'hier votre Deux-cent en a fait autant.

Si vous pouvez m'envoyer un exemplaire du libelle, de l'impreſſion de Geneve, vous me ferez plaiſir. Je n'ai plus le mien, l'ayant envoyé à Paris.

En ce moment, ce qu'on m'écrit de Vernes, me fait douter ſi peut-être l'ouvrage ne ſeroit point d'un autre, qui auroit

auroit pris toutes ſes meſures pour le lui faire attribuer. Que ne donnerois-je point pour ſavoir la vérité !

Je ſais des gens qui auroient grand beſoin d'une plume, & je ſais un homme bien digne de la leur fournir. Il le pourroit ſans ſe compromettre ; & puiſqu'il aime la vertu, jamais il n'en auroit fait un plus bel acte.

LETTRE

A M. LENIEPS.

A Motiers, le 8 février 1765.

JE commençois à être inquiet de vous, cher ami ; votre lettre vient bien à propos me tirer de peine. La violente criſe où je ſuis, me force à ne vous parler dans celle-ci que de moi. Vous aurez vu qu'on a brûlé le 22, mon livre à la Haye. Rey me marque que le miniſtre Chais s'eſt donné beaucoup de mouvemens, & que l'inquiſiteur Voltaire a écrit beau-

coup de lettres pour cette affaire. Je pense qu'avant-hier le Deux-cent en a fait autant à Geneve; du moins tout étoit préparé pour cela. Toutes ces brûleries sont si bêtes, qu'elles ne font plus que me faire rire. Je vous envoie ci-joint copie d'une lettre (*) que j'écrivis avant-hier là-dessus, à une jeune femme qui m'appelle son papa. Si la lettre vous paroît bonne, vous pouvez la faire courir, pourvu-que les copies soient exactes.

Prévoyant les chagrins sans nombre que m'attireroit mon dernier ouvrage, je ne le fis qu'avec répugnance, malgré moi, & vivement sollicité. Le voilà fait, publié, brûlé. Je m'en tiens là. Non-seulement je ne veux plus me mêler des affaires de Geneve, ni même en entendre parler; mais pour le coup, je quitte tout-à-fait la plume, & soyez assuré que rien au monde ne me la fera reprendre. Si l'on

(*) Voyez celle du 6 février, à Mad. Guyenet, pag. 15.

m'eût laissé faire, il y a long-temps que j'aurois pris ce parti; mais il est pris si bien que, quoi qu'il arrive, rien ne m'y fera renoncer. Je ne demande au ciel que quelqu'intervalle de paix jusqu'à ma dernière heure, & tous mes malheurs seront oubliés; mais, dût-on me poursuivre jusqu'au tombeau, je cesse de me défendre. Je ferai comme les enfans & les ivrognes, qui se laissent tomber tout bonnement quand on les pousse, & ne se font aucun mal; au lieu qu'un homme qui veut se roidir, n'en tombe pas moins, & se casse une jambe, ou un bras, par-dessus le marché.

On répand donc que c'est l'inquisiteur qui m'a écrit au nom des Corses, & que j'ai donné dans un piege si subtil. Ce qui me paroît ici tout-à-fait bon, est que l'inquisiteur trouve plaisant de se faire passer pour faussaire, pourvu qu'il me fasse passer pour dupe. Supposons que ma stupidité fût telle que, sans autre information, j'eusse pris cette prétendue lettre

pour argent comptant ; eſt-il concevable qu'une pareille négociation ſe fût bornée à cette unique lettre, ſans inſtructions, ſans éclairciſſemens, ſans mémoires, ſans précis d'aucune eſpece ? Ou bien, M. de Voltaire aura-t-il pris la peine de fabriquer auſſi tout cela? Je veux que ſa profonde érudition ait pu tromper, ſur ce point, mon ignorance : tout cela n'a pu ſe faire au moins, ſans avoir de ma part, quelque réponſe, ne fût-ce que pour ſavoir ſi j'acceptois la propoſition. Il ne pouvoit même avoir que cette réponſe en vue, pour atteſter ma crédulité ; ainſi ſon premier ſoin a dû être de ſe la faire écrire. Qu'il la montre, & tout ſera dit.

Voyez comment ces pauvres gens accordent leurs flûtes. Au premier bruit d'une lettre que j'avois reçue, on y mit auſſi-tôt pour emplâtre, que Mrs. Helvétius & Diderot en avoient reçu de pareilles. Que ſont maintenant devenues ces lettres ? M. de Voltaire a-t-il auſſi

voulu se moquer d'eux? Je ris toujours de vos Parisiens, de ces esprits si subtils, de ces jolis faiseurs d'épigrammes, que leur Voltaire mene incessamment avec des contes de vieilles, qu'on ne feroit pas croire aux enfans. J'ose dire que ce Voltaire lui-même, avec tout son esprit, n'est qu'une bête, un méchant très-maladroit. Il me poursuit, il m'écrase, il me persécute, & peut-être me fera-t-il périr à la fin : grande merveille, avec cent mille livres de rente, tant d'amis puissans à la cour, & tant de si basses cajoleries, contre un pauvre homme dans mon état! J'ose dire que si Voltaire, dans une situation pareille à la mienne, osoit m'attaquer, & que je daignasse employer contre lui ses propres armes, il seroit bientôt terrassé. Vous allez juger de la finesse de ses pieges, par un fait qui peut-être a donné lieu au bruit qu'il a répandu, comme s'il eût été sûr d'avance, du succès d'une ruse si bien conduite.

Un chevalier de Malte, qui a beaucoup

bavardé dans Geneve, & dit venir d'Italie, eſt venu me voir, il y a quinze jours, de la part du général Paoli, faiſant beaucoup l'empreſſé des commiſſions dont il ſe diſoit chargé près de moi, mais me diſant au fond très-peu de choſe, & m'étalant d'un air important, d'aſſez chétives paperaſſes fort pochetées. A chaque piece qu'il me montroit, il étoit tout étonné de me voir tirer d'un tiroir la même piece, & la lui montrer à mon tour. J'ai vu que cela le mortifioit d'autant plus, qu'ayant fait tous ſes efforts pour ſavoir quelles relations je pouvois avoir eues en Corſe, il n'a pu là-deſſus m'arracher un ſeul mot. Comme il ne m'a point apporté de lettres, & qu'il n'a voulu ni ſe nommer, ni me donner la moindre notion de lui, je l'ai remercié des viſites qu'il vouloit continuer de me faire. Il n'a pas laiſſé de paſſer encore ici dix ou douze jours, ſans me revenir voir.

Tout cela peut être une choſe fort ſimple; peut-être ayant quelque envie de

me voir, n'a-t-il cherché qu'un prétexte pour s'introduire ; & peut-être eſt-ce un galant homme, très-bien intentionné, & qui n'a d'autre tort dans ce fait, que d'avoir fait un peu trop l'empreſſé pour rien. Mais comme tant de malheurs doivent m'avoir appris à me tenir ſur mes gardes, vous m'avouerez que, ſi c'eſt un piege, il n'eſt pas fin.

M. Vernes m'a écrit une lettre honnête pour déſavouer avec horreur le libelle. Je lui ai répondu très-honnêtement, & je me ſuis obligé de contribuer, autant qu'il m'eſt poſſible, à répandre ſon déſaveu, dans le doute que quelqu'un plus méchant que lui, ne ſe cache ſous ſon manteau.

LETTRE

A M. DELEYRE.

A Motiers, le 11 *février* 1765.

JE répondis, cher Deleyre, à votre lettre (N°. 4.) par un gentilhomme Ecossois, nommé M. Boswell, qui devant s'arrêter à Turin, n'arrivera peut-être pas à Parme aussi-tôt que cette lettre. Mais une bévue que j'ai faite, est d'avoir mis ma lettre ouverte, dans celle que je lui écrivis en la lui adressant à Geneve. Il m'en a remercié, comme d'une marque de confiance. Il se trompe ; ce n'est qu'une marque d'étourderie. J'espere, au reste, que le mal ne sera pas grand ; car quoique je ne me souvienne pas de ce que contenoit ma lettre, je suis sûr de n'avoir aucun secret qui craigne les yeux d'un tiers.

Vous ne sauriez avoir d'idée de l'orage qu'excite contre moi, la publication des *Lettres écrites de la montagne*. C'est une

défenſe que je devois à mes anciens concitoyens, & que je me devois à moi-même ; mais comme j'aime encore mieux mon repos que ma juſtification, ce ſera mon dernier écrit, quoi qu'il arrive. Si je puis faire le recueil général que je projette, je finirai par là ; & graces au ciel, le public n'entendra plus parler de moi. Si M. Boſwell étoit parti d'ici huit jours plus tard, je lui aurois remis pour vous, un exemplaire de ce dernier écrit, qui au reſte n'intéreſſe que Geneve & les Genevois ; mais je ne le reçus qu'après ſon départ.

Une amie de M. l'abbé de Condillac & de moi, me marqua de Paris, ſa maladie & ſa guériſon dans la même lettre ; ce qui me ſauva l'inquiétude d'apprendre la premiere nouvelle avant l'autre. Je vois cependant, en reprenant votre lettre, que vous m'aviez marqué cette premiere nouvelle, mais dans le poſtſcriptum, ſéparé du reſte, & en ſi petit caractere, qu'il m'avoit échappé dans une

fort grande lettre, que je ne pus lire qu
très à la hâte, dans la circonſtance où j
la reçus. La même amie me marque qu'
doit retourner en France l'année pr
chaine, & que peut-être aurai-je l
plaiſir de le voir. Ainſi ſoit-il!

Je ſavois déjà par les bruits public
ce que je ſavois des triomphes du jongle
Turretin, dans votre cour. La pier
renchérira, s'il faut un buſte à chaqu
inoculateur de la petite-vérole; & j
trouve que l'abbé de Condillac mérito
mieux ce buſte pour l'avoir gagnée, qu
lui pour l'avoir guérie.

Donnez-moi de vos nouvelles, ch
Deleyre, & de celle de Mad. Deleyr
Vous m'apprenez à connoître cette dig
femme, & à vous aimer autant de vot
attachement pour elle, que je vous e
blâmois avant votre mariage, quand j
ne la connoiſſois pas. C'eſt une réparatio
dont elle doit être contente, que cell
que la vertu arrache à la vérité. Je vou
embraſſe.

LETTRE

A M. DASTIER.

A Motiers, le 17 février 1765.

LES malheureux jours que je passe au milieu des tempêtes, m'empêchent, monsieur, d'entretenir avec vous une correspondance aussi fréquente qu'il seroit à desirer pour mon instruction & pour ma consolation. Les bruits publics auront peut-être porté jusqu'à vous, l'idée des nouvelles persécutions que m'attire l'ouvrage auquel vous avez daigné vous intéresser. J'ai cherché tous les moyens de vous en faire parvenir un exemplaire; mais il m'en est venu si peu de Hollande, si lentement, avec tant d'embarras, j'en ai si peu le maître, & les occasions pour aller jusqu'à vous sont si rares, qu'apprenant qu'on a imprimé à Lyon cet ouvrage, je ne doute point qu'il ne vous parvienne beaucoup plus tôt par cette voie, qu'il ne

m'eſt poſſible de vous le faire parven
d'ici. Ainſi ma deſtinée eſt d'être en tou
prévenu par vos bontés, ſans pouv
remplir envers vous aucun des devo
qu'elles m'impoſent. Acceptez le trib
des malheureux & des foibles : la rec
noiſſance & l'intention.

Les éclairciſſemens que vous avez bi
voulu me donner ſur les affaires de Cor
m'ont abſolument fait abandonner le p
jet d'aller dans ce pays là ; d'autant pl
que n'en recevant plus de nouvelles,
dois juger par les empreſſemens ſuſpe
de quelques inconnus, que je ſuis
convenu par des pieges, dont je ve
tâcher de me garantir. Cependant
m'a fait parvenir quelques pieces dont
puis tirer parti, du moins pour mon am
ſement, dans la ferme réſolution où
ſuis de me tenir en repos pour le reſte
ma vie, & de ne plus occuper le pu
de moi. Dans cette poſition, monſieu
je ſouhaiterois fort que vous vouluſſ
bien, dans vos plus grands loiſirs, c
tin

tinuer à me communiquer vos obſervations & vos idées, & m'indiquer les ſources où je pourrois puiſer les inſtructions relatives à cet objet. Ne penſez-vous pas que M. de Curzai doit avoir là-deſſus, de fort bons mémoires, & que s'il vouloit les communiquer à un homme zélé, mais diſcret, ils ne pourroient que lui faire honneur, ſans le compromettre, puiſque rien ne reſteroit écrit de ma part là-deſſus, que de ſon aveu, & qu'il ne ſeroit nommé qu'autant qu'il conſentiroit à l'être? Si vous approuvez cette idée, ne pourriez-vous point m'aider à découvrir où eſt M. de Curzai, me procurer exactement ſon adreſſe, & me mettre même en correſpondance avec lui?

Me voici bientôt à la fin d'un hiver paſſé un peu moins cruellement que le précédent quant au corps, mais beaucoup plus quant à l'ame. J'ignore encore ce que je deviendrai cet été. Je ſuis ici trop voiſin de Geneve, pour y pouvoir jamais

jouir d'un vrai repos. Je ſuis bien tenté d'aller chercher du côté de l'Italie, quelqu'aſyle où le climat & l'inquiſition ſoient plus doux qu'ici. D'ailleurs, mille déſœuvrés me menacent de toutes parts, de leurs importunes viſites, auxquelles je voudrois bien échapper. Que ne ſuis-je plus à portée, monſieur, de recevoir la vôtre, & que j'en aurois beſoin! Mais en vérité, l'on ne fait point un ſi long trajet par partie de plaiſir; & moi, dans ma vie orageuſe, je ne ſuis pas aſſez maître de l'avenir, pour pouvoir faire un plan fixe ſur l'exécution duquel je puiſſe compter. Un de ceux qui me rient le plus, eſt d'aller paſſer quelques ſemaines avec un gentilhomme Savoyard de mes très-anciens amis, dans une de ſes terres. Seroit-il impoſſible d'exécuter de là, l'ancien projet d'un rendez-vous à la grande Chartreuſe? Si cette idée vous plaiſoit, je ſens qu'elle auroit la préférence. Je n'ai point écrit à Mad. de la Tour du Pin. Le nombre & la force de mes tracas abſorbent tous mes

bons desseins. Si vous lui écrivez, qu'elle apprenne au moins mes remords, je vous en supplie. Si ma faute m'attiroit sa disgrace, je ne m'en consolerois pas.

Vous ne me parlez point, monsieur, du petit compte de l'huile & du café. Il n'est pas permis d'être aussi peu soigneux pour les comptes, quand on l'est si fort pour les commissions. Je vous salue, monsieur, & vous embrasse avec le plus véritable attachement.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Motiers, le 18 février 1765.

Ce qui arrive ne me surprend point; je l'ai toujours prévu, & j'ai toujours dit qu'en pareil cas, il falloit s'en tenir là. Au lieu de faire tout ce qu'on peut, il suffit de faire tout ce qu'on doit; & cela est fait. On ne sauroit aller plus loin, sans exposer la patrie & le repos public.

ce que le ſage ne doit jamais. Quand il n'y a plus de liberté commune, il reſte une reſſource : c'eſt de cultiver la liberté particuliere, c'eſt-à-dire, la vertu. L'homme vertueux eſt toujours libre ; car en faiſant toujours ſon devoir, il ne fait jamais que ce qu'il veut. Si la bourgeoiſie de Geneve ſavoit remonter ſes principes, épurer ſes goûts, prendre des mœurs plus ſéveres, en livrant ces meſſieurs à l'aviliſſement des leurs, elle leur deviendroit encore ſi reſpectable, qu'avec leur morgue apparente, ils trembleroient devant elle ; & comme les jongleurs de toute eſpece & leurs amis ne vivront pas toujours, tel changement de circonſtances étrangeres pourroit les mettre à portée de faire examiner enfin par la juſtice, ce que la ſeule force décide aujourd'hui.

Je vous prie de vouloir bien ſaluer Mrs. Deluc de ma part, & leur dire que je ne puis leur écrire. Comme cela n'eſt plus néceſſaire ni utile, il n'eſt pas raiſon

nable de l'exiger. On ne doit pas m'envier le repos que je demande, & je crois l'avoir assez payé.

Tâchez de m'envoyer avant votre départ, ce dont vous m'avez parlé; non pour en faire à présent aucun usage, mais pour prendre d'avance, tous les arrangemens nécessaires pour en faire usage un jour. J'aurois même autre chose, & d'un genre plus agréable, à vous proposer; mais nous en parlerons à loisir. Je vous embrasse.

LETTRE

A M. le Prince DE WIRTEMBERG.

A Motiers, le 18 *février* 1765.

A l'arrivée de M. de Schlieben & de Maltzan, je les reçus pour vous, prince; ensuite je les gardai pour eux-mêmes, & achetai une journée agréable à leurs dépens. J'en ai si rarement de telles, qu'il est bien naturel que j'en profite; & sur

les ſentimens d'humanité que je leur connois, ils doivent être bien aiſes de me l'avoir donnée.

Ils ſont attachés au vertueux prince Henri, par des ſentimens qui les honorent: pleins de tout ce qu'ils venoient de voir auprès de vous, ils ont verſé dans mon cœur attriſté, un baume de vie et de conſolation. Leurs diſcours y portoient un peu de ce feu qui brille encore dans de grandes ames; & j'ai preſque oublié mes miſeres, en ſongeant de qui j'avois l'honneur d'être aimé.

En tout autre temps, je ne craindrois pas une brouillerie avec la princeſſe, pour me ménager l'avantage d'un raccommodement; mais en vérité, je ſuis aujourd'hui ſi mauſſade, que n'ayant point mérité la querelle, à peine oſai-je eſperer le pardon. Dites-lui toutefois, je vous ſupplie, que l'amour paternel n'eſt pas excluſif, comme l'amour conjugal; qu'un cœur de pere, ſans ſe partager, ſe multiplie, & qu'ordinairement les cadets

n'ont pas la plus mauvaise part. Mon Isabelle est l'ainée & devoit être la seule : mais sa sœur est bien ingrate, d'oser me traiter de volage, elle qui d'abord m'a forcé de l'être, & qui me force à présent de ne l'être plus.

Si j'ai fait quelques vers dans ma jeunesse, comme ils ne valoient pas mieux que les vôtres, j'ai pris pour moi le conseil que je vous ai donné. *Les Benjamites*, ou *le Lévite d'Ephraïm*, est une espece de petit poëme en prose, de sept à huit pages, qui n'a de mérite que d'avoir été fait pour me distraire quand je partis de Paris, & qui n'est digne en aucune maniere, de paroître aux yeux du héros qui daigne en parler.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

A Motiers, le 22 février 176

Où êtes-vous, monsieur, que faite
vous, comment vous portez-vous? Vot
absence & votre long silence me tienne
en peine. C'est votre tour d'être par
seux, à la bonne heure; pourvu que
sache que vous vous portez bien, & q
Mad. d'Ivernois, que je supplie d'agré
mon respect, veuille bien m'en faire
former par un bulletin de deux lignes.

Le tour qu'ont pris vos affaires, m
sieurs, & les miennes; la persuasion q
la vérité ni la justice n'ont plus aucu
autorité parmi les hommes; l'ardent dé
de me ménager quelques momens de
pos sur la fin de ma triste carriere, m'
fait prendre l'irrévocable résolution de
noncer désormais, à tout commerce a
le public, à toute correspondance hors

la plus abſolue néceſſité, ſur-tout à Genève, & de me ménager quelques douleurs de moins, en ignorant tout ce qui ſe paſſe, & à quoi je ne peux plus rien. Les bontés dont vous m'avez comblé, & l'avantage que j'ai de vous voir deux fois l'année, me feront pourtant faire pour vous, ſi vous l'agréez, une exception, au moyen de laquelle j'aurai le plaiſir d'avoir auſſi de temps en temps, des nouvelles de nos amis, auxquels je ne ceſſerai aſſurément point de m'intéreſſer.

Votre aimable parente, la jeune Mad. Huyenet, après une couche aſſez heureuſe, eſt ſi mal depuis deux jours, qu'il y a à craindre que je ne la perde. Je dis qu'il y; car ſûrement de tout ce qui l'entoure, rien ne lui eſt plus véritablement attaché que moi : & je le ſuis moins à cauſe de ſon eſprit, qui me paroît pourtant d'autant plus agréable qu'elle eſt moins preſſée de le montrer, qu'à cauſe de ſon bon cœur & de ſa vertu ; qualités rares dans tous les pays du monde,

& bien plus rares encore dans celui-

Pour moi, mon cher monſieur, je
vous dis rien de ma ſituation particulie
vous pouvez l'imaginer. Cependant
puis ma réſolution, je me ſens l'ame be
coup plus calme. Comme je m'attend
tout de la part des hommes, & qu
m'ont déjà fait à peu près du pis qu
pouvoient, je tâcherai de ne plus m'a
ger que des maux réels; c'eſt-à-dire,
ceux que ma volonté peut faire, ou
ceux que mon corps peut ſouffrir. Ces d
niers me retiennnent actuellement d
des entraves que je tiens de votre charit
mais qui ne laiſſent pas d'être fort pé
bles. J'attends avec empreſſement de v
nouvelles, & vous embraſſe, mon ch
monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. la générale SANDOZ.

A Motiers, le lundi 25 février 1765.

L'ADMIRATION me tue, & sur-tout de votre part. Ah, madame! un peu d'amitié, & parmi tant d'affronts, je serai le plus glorieux des êtres. Votre patrie (1) est injuste, sans doute; mais avec le mal, elle a produit le remede. Peut-elle me faire quelque injustice, que votre estime ne puisse réparer? La lettre que vous m'avez envoyée, est d'un homme d'église: c'est tout dire, & peut-être trop; car il paroît assez modéré. Mais, vu le traitement que je viens d'essuyer à l'instigation de ses confreres, j'attendois des réparations, & il en exige: vous voyez que nous sommes loin de compte. Conservez-moi vos bontés, madame; elles me seront

(1) La Hollande.

toujours précieuses, & j'aspire au b
heur d'être à portée de les cultiver.

LETTRE

A Mad. D'IVERNOIS.

A Motiers, le 25 mars 1

Je suis comblé de vos bontés, mada
& confus de mes torts. Ils sont tous d
ma situation, je vous assure; aucun
dans mes sentimens. Vous avez trop
deviné, madame, le sort de notre aim
& infortunée amie. M. Tissot m'a fait
mitié de venir la voir; sous sa direct
elle est déjà beaucoup mieux. Je ne d
point qu'il n'achève de rétablir son c
& sa tête; mais je crains que son cœu
soit plus long-temps malade, & que
mitié même ne puisse pas grand' chos
un mal auquel la médecine ne peut

Pourquoi, madame, n'avez-vous
ouvert ma lettre pour monsieur
mari? J'y avois compté; une médi

telle que vous, ne peut que rendre notre commerce encore plus agréable. Dites-lui, je vous supplie, mille choses pour moi, que je n'ai pas le temps de lui dire. J'ai le temps seulement de l'aimer de tout mon cœur, & j'emploie bien ce temps là. Pour l'employer mieux encore, je voudrois que vous daignassiez en usurper une partie. Il faut finir, madame. Mille salutations & respects.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Motiers, le 7 avril 1765.

PUISQUE vous le voulez absolument, monsieur, voici deux mauvaises esquisses que j'ai fait faire, faute de mieux, par une maniere de peintre qui a passé par Neuchatel. La grande est un profil à la silhouette, où j'ai fait ajouter quelques traits en crayon, pour mieux déterminer la position des traits; l'autre est un profil

tiré à la vue. On ne trouve pas beaucoup de reſſemblance à l'un ni à l'autre : j'en ſuis fâché, mais je n'ai pu faire mieux; je crois même que vous me ſauriez quelque gré de cette petite attention, ſi vous connoiſſiez la ſituation où j'étois, quand je me ſuis ménagé le moment de vous complaire.

Il y a un portrait de moi, très-reſſemblant, dans l'appartement de Mad. la maréchale de Luxembourg. Si M. Lemoine prenoit la peine de s'y tranſporter & de demander de ma part, M. de la Roche, je ne doute pas qu'il n'eût la complaiſance de le lui montrer.

Je ne vous connois, monſieur, que par vos lettres, mais elles reſpirent la droiture & l'honnêteté; elles me donnent la plus grande opinion de votre ame. J'eſtime que vous m'y témoignez me flatte, & je ſuis bien aiſe que vous ſachiez qu'elle fait une des conſolations de ma vie.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

A Motiers, le 22 avril 1765.

J'AI reçu, monsieur, tous vos envois, & ma sensibilité à votre amitié augmente de jour en jour : mais j'ai une grace à vous demander ; c'est de ne me plus parler des affaires de Geneve, & de ne plus m'envoyer aucune piece qui s'y rapporte. Pourquoi veut-on absolument, par de si tristes images, me faire finir dans l'affliction, le reste des malheureux jours que la nature m'a comptés, & m'ôter un repos dont j'ai si grand besoin, & que j'ai chérement acheté ? Quelque plaisir que me fasse votre correspondance, si vous continuez d'y faire entrer des objets dont je ne puis ni ne veux plus m'occuper, vous me forcerez d'y renoncer.

Parmi ce que m'a apporté le neveu de M. Vieusseux, il y avoit une lettre de

Veniſe, où celui qui l'écrit a eu l'étour-
derie de ne pas marquer ſon adreſſe. Si
vous ſavez par quelle voie eſt venue cette
lettre, informez-vous, de grace, ſi je ne
pourrois pas me ſervir de la même voie,
pour faire parvenir ma réponſe.

Je vous remercie du vin de Lunel;
mais, mon cher monſieur, nous ſommes
convenus, ce me ſemble, que vous ne
m'enverriez plus rien de ce qui ne vous
coûte rien. Vous me paroiſſez n'avoir pas
pour cette convention, la même mémoire
qui vous ſert ſi bien dans mes commiſ-
ſions.

Je ne peux rien vous dire du cheva-
lier de Malthe; il eſt encore à Neuchâ-
tel. Il m'a apporté une lettre de M. de
Paoli, qui n'eſt certainement pas ſuppo-
ſée. Cependant la conduite de cet homme
là eſt en tout ſi extraordinaire, que je ne
puis prendre ſur moi de m'y fier; & je
lui ai remis pour M. Paoli, une répon-
qui ne ſignifie rien, & qui le renvoie
notre correſpondance ordinaire, laquel

n'eſt pas connue du chevalier. Tout ceci, je vous prie, entre nous.

Mon état empire au lieu de s'adoucir. Il me vient du monde des quatre coins de l'Europe. Je prends le parti de laiſſer à la poſte, les lettres que je ne connois pas, ne pouvant plus y ſuffire. Selon toute apparence, je ne pourrai guere jouir à ce voyage, du plaiſir de vous voir tranquillement. Il faut eſpérer qu'une autre fois, je ſerai plus heureux.

La lieutenante eſt à Neuchatel. Je ne veux lui faire votre commiſſion que de bouche. Je crains qu'elle ne pût vous aller voir ſeule, & que la compagnie qu'elle ſeroit forcée de ſe donner, ne fût pas trop du goût de Mad. d'Ivernois, à qui je préſente mon reſpect. J'embraſſe tendrement ſon cher mari.

Bien des ſalutations aux amis & bonnes connoiſſances.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers, le 30 mai 1765.

Je ſuis très-inquiet de vous, monſieur. Suivant ce que vous m'aviez marqué, j'ai ſuſpendu mes courſes & mes affaires, pour revenir vous attendre ici dès le 20; cependant ni moi ni perſonne n'avons entendu parler de vous. Je crains que vous ne ſoyez malade; faites-moi du moins écrire deux mots, par charité.

Il m'eſt impoſſible de vous attendre plus long-temps que deux ou trois jours encore; mais je ne ſerai jamais aſſez éloigné d'ici, pour que, lorſque vous y viendrez, nous ne puiſſions pas nous joindre. On vous dira chez moi, où je ſerai; & ſelon vos arrangemens de route, vous viendrez, ou l'on m'enverra chercher.

Voici, monſieur, deux lettres pour

Genes, auxquelles je vous prie de donner cours, en faisant affranchir, s'il est nécessaire. J'attends de vos nouvelles avec la plus grande impatience, & vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. KLUPFFEL.

A Motiers, mai 1765.

Ce n'est pas, mon cher ami, faute d'empressement à vous répondre, que j'ai différé si long-temps; mais les tracas dans lesquels je me suis trouvé, & un voyage que j'ai fait à l'autre extrêmité du pays, m'ont fait renvoyer ce plaisir à un moment plus tranquille. Si j'avois fait le voyage de Berlin, j'aurois pensé que je passois près d'un ancien ami, & me serois détourné pour aller vous embrasser. Un autre motif encore m'eût attiré dans votre ville; c'eût été le desir d'être présenté par vous, à Mad. la du-

cheſſe de Saxe-Gotha, & de voir de près cette grande princeſſe, qui, fût-elle perſonne privée, feroit admirer ſon eſprit & ſon mérite. La reconnoiſſance m'auroit fait même un devoir d'accomplir ce projet, après la maniere obligeante dont il a plu à S. A. S. d'écrire ſur mon compte à milord Maréchal; & au riſque de lui faire dire, n'étoit-ce que cela? j'aurois juſtifié, par mon obéiſſance à ſes ordres, mon empreſſement à lui faire ma cour. Mais, mon cher ami, ma ſituation à tous égards, ne me permet plus d'entreprendre de grands voyages; & un homme qui huit mois de l'année, ne peut ſortir de ſa chambre, n'eſt guere en état de faire des voyages de deux cents lieues. Toutes les bontés dont milord Maréchal m'honore, tous les ſentimens qui m'attachent à cet homme reſpectable, me font déſirer bien vivement de finir mes jours près de lui: mais il ſait que c'eſt un deſir qui m'eſt impoſſible de ſatisfaire; & il ne reſte, pour nourrir cette eſpérance, que

elle de le revoir quelque jour en ce pays. Je voudrois, mon cher ami, pouvoir nourrir par rapport à vous, la même espérance; ce seroit une grande consolation pour moi, de vous embrasser encore une fois en ma vie, & de retrouver en vous, l'ami tendre & vrai, près duquel j'ai passé de si douces heures, & que je n'ai jamais cessé de regretter. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Motiers, le 20 juillet 1765.

J'ARRIVE il y a trois jours; je reçois vos lettres, vos envois, M. Chapuis, &c. Mille remerciemens. Je vous renvoie les deux lettres. J'ai bien les bilboquets; mais je ne puis m'en servir, parce qu'outre que les cordons sont trop courts, je n'en ai point pour changer, & qu'ils usent très-promptement.

Je vous remercie auſſi du livre de M. Claparede. Comme mes plantes & mon bilboquet me laiſſent peu de temps à perdre, je n'ai lu ni ne lirai ce livre, que je crois fort beau. Mais ne m'envoyez plus de tous ces beaux livres; car je vous avoue qu'ils m'ennuient à la mort, & que je n'aime pas à m'ennuyer.

Mille ſalutations à M. Deluc, & à ſa famille. Je le remercie du ſoin qu'il veut bien donner à l'optique. Je n'ai point d'eſtampes. Je le prie d'en faire auſſi l'emplette, & de les choiſir belles & bien enluminées; car je n'aurai pas le temps de les enluminer. Une douzaine me ſuffira quant à préſent. Je ſouhaite que l'illuſion ſoit parfaite, ou rien.

Mlle. le Vaſſeur a reçu votre envoi, dont elle vous fait ſes remerciemens, & moi mes reproches. Vous êtes un donneur inſupportable. Il n'y a pas moyen de vivre avec vous.

J'ai paſſé huit ou dix jours charmans dans l'isle de S. Pierre, mais toujours

obsédé d'importuns. J'excepte de ce nombre, M. de Graffenried, baillif de Nidau, qui est venu dîner avec moi. C'est un homme plein d'esprit & de connoissances, titré, très-opulent, & qui malgré cela, me paroît penser très-bien, & dire tout haut ce qu'il pense.

Je reçois à l'instant vos lettres & envois des 16 & 17. Je suis surchargé, accablé, écrasé de visites, de lettres, & d'affaires, malade par-dessus le marché; & vous voulez que j'aille à Morges, m'aboucher avec M. Vernes? Il n'y a ni possibilité ni raison à cela. Laissez-lui faire ses perquisitions; qu'il prouve, & il sera content de moi. Mais en attendant, je ne veux nul commerce avec lui. Vous verrez votre premier voyage, ce que j'ai fait; vous jugerez de mes preuves, & de celles qui peuvent les détruire. En attendant, n'ai rien publié, je ne publierai rien, ni nouveau sujet de parler. Je pardonne tout mon cœur à M. Vernes, même en supposant coupable. Je suis fâché de

lui avoir nui ; je ne veux plus lui nuire à moins que je n'y ſois forcé. Je donnerois tout au monde pour le croire innocent, afin qu'il connût mon cœur, qu'il vît comment je répare mes torts. Mais avant de le déclarer innocent, il faut que je le croie ; & je crois ſi décidément le contraire, que je n'imagine pas même comment il pourra me déperſuader. Qu'il prouve, & je ſuis à ſes pieds. Mais pour Dieu, s'il eſt coupable, conſeille-lui de ſe taire. C'eſt pour lui le meilleur parti. Je vous embraſſe.

Notre archiprêtre fait imprimer à Yverdon, une réponſe que le magiſtrat de Neuchatel a refuſé la permiſſion d'imprimer, à cauſe des perſonnalités. Je ſuis bien aiſe que toute la terre connoiſſe la frénéſie du perſonnage. Vous ſavez que le colonel Pury a été fait conſeiller d'état. Si notre homme ne ſent pas celui-là, il faut qu'il ſoit ladre comme un vieux porc.

Ma lettre a par oubli retardé d'un

linaire. Tout bien penſé, j'abandonne l'optique pour la botanique; & ſi notre ami étoit à portée de me faire faire les petits outils néceſſaires pour la diſſection des fleurs, je ſerois ſûr que ſon intelligence ſuppléeroit avantageuſement à celle des ouvriers. Ces outils conſiſtent en trois ou quatre microſcopes de différens foyers, de petites pinces delicates & minces pour tenir les fleurs, des ciſeaux très-fins, canifs & lancettes pour les découper. Je ſerois bien aiſe d'avoir le tout à double, excepté les microſcopes, parce qu'il y a ici quelqu'un qui a le même goût que moi, & qui a été mal ſervi.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers, le 1er août 1765.

Si vous n'êtes point ennuyé, monſieur, de mériter des remerciemens, moi je ſuis

ennuyé d'en faire : ainſi n'en parlons plu
Je ſuis en vérité fort embarraſſé de l'em
ploi du préſent de Mlle. votre fille. L
bonté qu'elle a eue de s'occuper de moi
mérite que je m'en faſſe honneur, &
n'oſe. Je ſuis à la fois vain & ſot ; c'
trop, il faudroit choiſir. Je crois que
prendrai le parti de tourner la choſe
plaiſanterie, & de dire qu'une jeune
moiſelle m'enchaîne par les poignets.

Je ſuis indigné de l'inſultante lettre
miniſtre. Il vous croit le cœur aſſez
pour penſer comme lui. Il eſt inutile
je vous envoie ce que je lui écrirois
votre place. Vous ne vous en ſervi
pas. Suivez vos propres mouveme
vous trouverez aſſez ce qu'il faut
dire, & vous le lui direz moins d
ment que moi.

M. Deluc eſt en vérité trop com
ſant, de ſe prêter ainſi à toutes mes fa
ſies : mais je vous avoue qu'il ne fa
me faire plus de plaiſir, que de vo
bien s'occuper de mes petits inſtrum

Je raffole de la botanique : cela ne fait qu'empirer tous les jours. Je n'ai plus que du foin dans la tête ; je vais devenir plante moi-même un de ces matins, & je prends déjà racine à Motiers, en dépit de l'archiprêtre, qui continue d'ameuter la canaille pour m'en chaſſer.

J'ai grande envie de voir M. de Conzié ; mais je ne compte pas pouvoir aller à ſa terre pour cette année. J'ai regret aux plaiſirs dont cela me prive ; mais il faut céder à la néceſſité.

Les lettres de l'archiprêtre ſont, à ce qu'on dit, imprimées : je ne ſais pourquoi elles ne paroiſſent pas. Il eſt étonnant que vous ayez cru que je lui ferois l'honneur de lui répondre. Serez-vous toujours la dupe de ces bruits là ?

Mes reſpects à Mad. d'Ivernois. Recevez ceux de Mlle. le Vaſſeur, & les ſalutations de celui qui vous aime.

LETTRE

A Mlle. D'IVERNOIS, *à Geneve.*

A Motiers, le 1er *août* 1765.

VOUS me remerciez, mademoiſelle, du préſent que vous me faites, & moi je devrois vous le reprocher : car ſi je vous fais aimer le travail, vous me faites aimer le luxe ; c'eſt rendre le mal pour le bien. Je puis, il eſt vrai, vous remercier d'un autre miracle auſſi grand & plus utile ; c'eſt de me rendre exact à répondre, & de me donner du plaiſir à l'être. J'en aurai toujours, mademoiſelle, à vous témoigner ma reconnoiſſance, & à mé-riter votre amitié.

Mes reſpects, je vous en prie, à la très-bonne maman.

LETTRE
A M. MOULTOU.

A Motiers, le 15 août 1765.

J'AI tort, cher Moultou, de ne vous avoir pas accusé sur-le-champ la réception de l'argent & de l'étoffe. Je n'ai que mon état pour excuse; mais cette excuse n'est que trop bonne, malheureusement. Cet état est toujours le même; & ma seule consolation est, qu'il ne peut plus guere changer en pis. Il n'y a plus aucune apparence au voyage d'Ecosse. C'étoit là que j'aurois voulu vivre; mais tout pays est bon pour mourir, excepté toutefois celui-ci, quand on laisse quelque chose après soi.

Je crois que vous avez bien fait de vous détacher de Vernes. Les gens faux sont plus dangereux, amis qu'ennemis. D'ailleurs, c'est une petite perte; je lui ai toujours trouvé peu d'esprit, avec

beaucoup de prétentions : mais je l'ai
mois, le croyant bon homme. Juge
comment j'en dois penſer, aujourd'hui
que je ſais qu'il n'eſt qu'un méchant fo
Cher ami, ne me parlez plus de lui, j
vous prie ; ne joignons pas aux ſentimen
douloureux, des idées déplaiſantes ; l
paix de l'ame eſt le ſeul bien qui reſte
ma portée, & le plus précieux dont j
puiſſe jouir ; je m'y tiens. J'eſpere qu
ma derniere heure, le Scrutateur de
cœurs ne trouvera dans le mien que l
juſtice & l'amitié.

Puiſque vous n'avez pas voulu déduir
ni me marquer le prix de la laine, comm
je vous en avois prié, j'exige au moin
que vous ne vous mêliez plus des autr
commiſſions de Mlle. le Vaſſeur, qui m
charge de vous préſenter ſes remerci
mens & ſes reſpects. Pour moi, dans l'ét
où je ſuis, à moins qu'il ne change, il n
me faut plus d'autres proviſions que cell
qu'on peut emporter avec ſoi. Bon jou
mon ami ; je vous embraſſe.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

A Motiers, le 15 août 1765.

J'AI reçu tous vos envois, monsieur, & je vous remercie des commissions; elles sont fort bien, & je vous prie aussi d'en faire mes remerciemens à M. Deluc. A l'égard des abricots, par respect pour Mad. d'Ivernois, je veux bien ne pas les renvoyer; mais j'ai là-dessus, deux choses à vous dire, & je vous les dis pour la derniere fois. L'une, qu'à faire aux gens des cadeaux malgré eux, & à les servir à notre mode & non pas à la leur, je vois plus de vanité que d'amitié. L'autre, que je suis très-déterminé à secouer toute espece de joug qu'on peut vouloir m'imposer malgré moi, quel qu'il puisse être; que, quand cela ne peut se faire qu'en rompant, je romps; & que quand une fois j'ai rompu, je ne renoue jamais: c'est

pour la vie. Votre amitié, monsieur, m'est trop précieuse, pour que je vous pardonnasse jamais de m'y avoir fait renoncer.

Les cadeaux sont un petit commerce d'amitié fort agréable, quand ils sont réciproques. Mais ce commerce demande de part & d'autre, de la peine & des soins ; & la peine & les soins sont le fléau de ma vie : j'aime mieux un quart d'heure d'oisiveté que toutes les confitures de la terre. Voulez-vous me faire des présens qui soient pour mon cœur, d'un prix inestimable ? Procurez-moi des loisirs, sauvez-moi des visites, fournissez-moi des moyens de n'écrire à personne. Alors je vous devrai le bonheur de ma vie, & je reconnoîtrai les soins du véritable ami. Autrement, non.

M. Marcuard est venu lui cinq ou sixième : j'étois malade ; je n'ai pu le voir ni lui ni sa compagnie. Je suis bien aise de savoir que les visites que vous me forcez de faire, m'en attirent. Maintenant que

je ſuis averti, ſi j'y ſuis repris, ce ſera ma faute.

Votre M. de Fourniere, qui part de Bordeaux pour me venir voir, ne s'embarraſſe pas ſi cela me convient ou non. Comme il fait tous ſes petits arrangemens ſans moi, il ne trouvera pas mauvais, je penſe, que je prenne les miens ſans lui.

Quant à M. Liotard, ſon voyage ayant un but déterminé, qui ſe rapporte plus à moi qu'à lui, il mérite une exception, & il l'aura. Les grands talens exigent des égards. Je ne réponds pas qu'il me trouve en état de me laiſſer peindre; mais je réponds qu'il aura lieu d'être content de la réception que je lui ferai. Au reſte, avertiſſez-le que pour être ſûr de me trouver, & de me trouver libre, il ne doit pas venir avant le 4 ou le 5 de ſeptembre.

Je ſuis étonné du front qu'a eu le ſieur Durey de ſe préſenter chez vous, ſachant que vous m'honorez de votre amitié. Je

ne sais s'il a fait ce qu'il vous a dit ; mais je suis bien sûr qu'il ne vous a pas dit tout ce qu'il a fait. C'est le dernier des misérables.

J'ai vu depuis quelque temps beaucoup d'Anglois ; mais M. Wilkes n'a pas paru, que je sache. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers, le 25 août 176

ENGAGEZ, monsieur, je vous en prie, M. Liotard, non-seulement à venir seul, à moins qu'il ne lui soit extrêmement agréable de venir avec M. Wilkes ; mais à différer son départ jusqu'au mois d'octobre : car en vérité, l'on ne me laisse pas respirer. Il m'est absolument nécessaire de reprendre haleine ; & lorsqu'une compagnie que j'attends à la fin du mois, sera repartie, je serai forcé de partir moi-

même pour quelque temps, pour éviter quelques-unes des bandes qui me tombent, non plus par deux ou trois, comme autrefois, mais par sept ou huit à la fois.

Vous avez eu bien tort d'imaginer que je vouluſſe ceſſer de vous écrire, puiſque l'exception eſt faite pour vous depuis long-temps. Il eſt vrai que je voudrois que cela ne devînt une tâche onéreuſe, ni pour vous, ni pour moi. Ecrivons à notre aiſe, & quand nous en aurons la commodité. Mais ſi vous voulez m'aſſervir réguliérement à vous écrire tous les huit ou quinze jours, je vous déclare une fois pour toutes, que cela ne m'eſt pas poſſible; & quand vous vous plaindrez de m'avoir écrit tant de lettres ſans réponſe, vous voudrez bien vous tenir pour dit une fois pour toutes: *pourquoi m'en écrivez-vous tant?*

Tout en vous querellant, j'abuſe de votre complaiſance. Voici une réponſe pour Veniſe: vous m'avez dit que vous pourriez la faire tenir; ainſi je vous l'en-

voie, ſans ſavoir l'adreſſe. Ceux qui o
remis la lettre à laquelle celle-ci répond
y ſuppléeront. Je vous embraſſe de to
mon cœur.

LETTRE
AU MÊME.

A Neuchatel, ce lundi 10 ſeptembre 176

LES bruits publics vous apprendront
monſieur, ce qui s'eſt paſſé, & comme
le paſteur de Motiers s'eſt fait ouvert
ment, capitaine de coupe-jarrets. Vot
amitié pour moi m'engage à me preſſ
de vous tranquilliſer ſur mon compt
Graces au ciel, je ſuis en ſûreté, & h
de Motiers, où je compte ne retourn
de ma vie : mais malheureuſement, m
gouvernante & mon bagage y ſont e
core ; mais j'eſpere que le gouvernemen
donnera des ordres qui contiendront c
enragés & leur digne chef. En attendan
que vous ſoyez mieux inſtruit de tout.

je vous conseille de ne pas vous fier à ce que vous écriront vos parens ; & je suis forcé de vous déclarer qu'ils ont pris dans cette occasion, un parti qui les déshonore. Aimez-moi toujours ; je vous aime de tout mon cœur, & je vous embrasse.

Adressez tout simplement vos lettres à M. du Peyrou à Neuchatel ; & pour éviter les enveloppes, mettez simplement une croix au-dessus de l'adresse : il saura ce que cela veut dire.

LETTRE
A M. DE LUZE.

A Strasbourg, le 4 novembre 1765.

J'ARRIVE, monsieur, du plus détestable voyage à tous égards, que j'aie fait de ma vie. J'arrive excédé, rendu ; mais enfin j'arrive, & graces à vous, dans une maison où je puis me remettre & reprendre haleine à mon aise : car je ne puis songer à reprendre de long-temps

ma route ; & si j'en ai encore une pareil
à celle que je viens de faire, il me ser
totalement impossible de la soutenir. J
ne me prévaux point si-tôt de votre lett
pour M. Zollicoffre ; car j'aime fort l
plaisir de prince, de garder l'incogni
le plus long-temps qu'on peut. Que n
puis-je le garder le reste de ma vie! J
serois encore un heureux mortel. Je n
sais au reste, comment m'accueillir
les François ; mais s'ils font tant q
de me chasser, ils ne choisiront pas
temps que je suis malade, & s'y prendr
moins brutalement que les Bernois.
suis d'une lassitude à ne pouvoir teni
plume. Le cocher veut repartir dès
jourd'hui ; je n'écris donc point à M.
Peyrou. Veuillez suppléer à ce que je
puis faire ; je lui écrirai dans la sema
infailliblement. Il faut que je lui p
de vos attentions & de vos bontés, mi
que je ne peux faire à vous-même.
maniere d'en remercier, est d'en profi
& sur ce pied, l'on ne peut être mi

remercié que vous l'êtes : mais il eſt juſte que je lui parle de l'effet qu'a produit ſa recommandation. Bon jour, monſieur, bonne foire & bon voyage. J'eſpere avoir le plaiſir de vous embraſſer encore ici.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Strasbourg, le 21 *novembre* 1765.

Ne ſoyez point en peine de moi, monſieur; graces au ciel, je ne ſuis plus en Suiſſe; je le ſens tous les jours à l'accueil dont on m'honore ici; mais ma ſanté eſt dans un délabrement facile à imaginer. Mes papiers & mes livres ſont reſtés dans un déſordre épouvantable : la malle que vous ſavez, a été remiſe à M. Martinet, châtelain du Val-de-Travers; vos papiers ſont reſtés parmi les miens; n'en ayez point en peine; ils ſe retrouveront, mais il faut du temps. Vous pouvez m'écrire ici, ou à l'adreſſe de M. du Peyrou

à Neuchatel. Vous pouvez auſſi, & même je vous en prie, tirer ſur moi à vue, pour l'argent que je vous dois, & dont j'ignore la ſomme. Je ne vous dis rien de vos parens; mais malgré ce que vous m'avez fait dire par M. Deſarts, je compte & compterai toujours ſur votre amitié, comme vous pouvez toujours compter ſur la mienne. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A M. DE LUZE.

A Strasbourg, le 27 novembre 176

Je me réjouis, monſieur, de votre heureuſe arrivée à Paris, & je ſuis ſenſible aux bons ſoins dont vous vous êtes occupé pour moi dès l'inſtant même; c'est une ſuite de vos bontés pour moi, qui ne m'étonne plus, mais qui me touche toujours. J'ai différé d'un jour à vous répondre, pour vous envoyer la copie q

vous demandez, & que vous trouverez ci-jointe : vous pouvez la lire à qui il vous plaira ; mais je vous prie de ne la pas laiſſer tranſcrire. Il eſt ſuperflu de prendre de nouvelles informations ſur la ſûreté de mon paſſage à Paris ; j'ai là-deſſus les meilleures aſſurances : mais j'ignore encore ſi je ſerai dans le cas de m'en prévaloir, vu la ſaiſon, vu mon état, qui ne me permet pas à préſent de me mettre en route. Si-tôt que je ſerai déterminé de maniere ou d'autre, je vous le manderai. Je vous prie de me maintenir dans les bons ſouvenirs de Mad. de Faugnes, & de lui dire que l'empreſſement de la revoir, ainſi que M. de Faugnes, & d'entretenir chez eux une connoiſſance qui s'eſt faite chez vous, entre pour beaucoup dans le deſir que j'ai de paſſer par Paris. J'ajoute de grand cœur, & j'eſpere que vous n'en doutez pas, que ma tentation d'aller en Angleterre, s'augmente extrêmement, par l'agrément de vous y ſuivre, & de voyager

à Neuchatel. Vous pouvez auſſi, & même je vous en prie, tirer ſur moi à vue, pour l'argent que je vous dois, & dont j'ignore la ſomme. Je ne vous dis rien de vos parens; mais malgré ce que vous m'avez fait dire par M. Deſarts, je compte & compterai toujours ſur votre amitié, comme vous pouvez toujours compter ſur la mienne. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. DE LUZE.

A Strasbourg, le 27 novembre 178

JE me réjouis, monſieur, de votre heureuſe arrivée à Paris, & je ſuis ſenſible aux bons ſoins dont vous vous êtes occupé pour moi dès l'inſtant même; c'est une ſuite de vos bontés pour moi, qui ne m'étonne plus, mais qui me touche toujours. J'ai différé d'un jour à vous répondre, pour vous envoyer la copie qu

vous demandez, & que vous trouverez ci-jointe : vous pouvez la lire à qui il vous plaira ; mais je vous prie de ne la pas laiſſer tranſcrire. Il eſt ſuperflu de prendre de nouvelles informations ſur la ſûreté de mon paſſage à Paris ; j'ai là-deſſus les meilleures aſſurances : mais j'ignore encore ſi je ſerai dans le cas de m'en prévaloir, vu la ſaiſon, vu mon état, qui ne me permet pas à préſent de me mettre en route. Si-tôt que je ſerai déterminé de maniere ou d'autre, je vous le manderai. Je vous prie de me maintenir dans les bons ſouvenirs de Mad. de Faugnes, & de lui dire que l'empreſſement de la revoir, ainſi que M. de Faugnes, & d'entretenir chez eux une connoiſſance qui s'eſt faite chez vous, entre pour beaucoup dans le deſir que j'ai de paſſer par Paris. J'ajoute de grand cœur, & j'eſpere que vous n'en doutez pas, que ma tentation d'aller en Angleterre, s'augmente extrêmement, par l'agrément de vous y ſuivre, & de voyager

avec vous. Voilà quant à préſent, tout ce que je puis dire ſur cet article : je ne tarderai pas à vous parler plus poſitivement; mais juſqu'à préſent, cet arrangement eſt très-douteux. Recevez mes plus tendres ſalutations; je vous embraſſe, monſieur, de tout mon cœur.

Prêt à fermer ma lettre, je reçois la vôtre ſans date, qui contient les éclairciſſemens que vous avez eu la bonté de prendre avec Guy : ce qui me détermine abſolument à vous aller joindre, auſſitôt que je ſerai en état de ſoutenir le voyage. Faites-moi entrer dans vos arrangemens pour celui de Londres : je me réjouis beaucoup de le faire avec vous. Je ne joins pas ici ma lettre à M. de Graffenried, ſur ce que vous me marquez qu'elle court Paris. Je marquerai à M. Guy le temps précis de mon départ; ainſi vous en pourrez être informé par lui. Qu'il ne m'envoie perſonne; je trouverai ici ce qu'il me faut. Rey m'a envoyé ſon commis, pour m'emmener en Hol-

lande; il s'en retournera comme il eſt venu.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Strasbourg, le 2 décembre 1765.

VOUS ne doutez pas, monſieur, du plaiſir avec lequel j'ai reçu vos deux lettres & celle de M. Deluc. On s'attache à ce qu'on aime, à proportion des maux qu'il nous coûte. Jugez par là, ſi mon cœur eſt toujours au milieu de vous. Je ſuis arrivé dans cette ville, malade & rendu de fatigue. Je m'y repoſe avec le plaiſir qu'on a de ſe retrouver parmi des humains, en ſortant du milieu des bêtes féroces. J'oſe dire que depuis le commandant de la province juſqu'au dernier bourgeois de Strasbourg, tout le monde deſireroit de me voir paſſer ici mes jours: mais telle n'eſt pas ma vocation. Hors d'état de ſoutenir la route de Berlin, je

prends le parti de passer en Angleterre. Je m'arrêterai quinze jours ou trois semaines à Paris, & vous pouvez m'y donner de vos nouvelles, chez la veuve Duchesne, libraire rue S. Jaques.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de songer à mes commissions. J'ai d'autres prunes à digérer; ainsi disposez des vôtres. Quant aux bilboquets & aux mouchoirs, je voudrois bien que vous pussiez me les envoyer à Paris: ils me feroient grand plaisir; mais à cause que les mouchoirs sont neufs, j'ai peur que cela ne soit difficile. Je suis maintenant très en état d'acquitter votre petit mémoire sans m'incommoder. Il n'en sera pas de même, lorsqu'après les frais d'un voyage long & coûteux, j'en serai à ceux de mon premier établissement en Angleterre. Ainsi je voudrois bien que vous vouluſſiez tirer sur moi à Paris à vue, le montant du mémoire en question. Si vous voulez absolument remettre cette affaire au temps où je serai plus tranquille, je

vous prie au moins de me marquer à combien tous vos déboursés se montent, & permettre que je vous en fasse mon billet. Considérez, mon bon ami, que vous avez une nombreuse famille, à qui vous devez compte de l'emploi de votre temps, & que le partage de votre fortune, quelque grande qu'elle puisse être, vous oblige à n'en rien laisser dissiper, pour laisser tous vos enfans dans une aisance honnête. Moi, de mon côté, je serai inquiet sur cette petite dette, tant qu'elle ne sera pas ou payée ou réglée. Au reste, quoique cette violente expulsion me dérange, après un peu d'embarras, je me retrouverai du pain & le nécessaire pour le reste de mes jours, par des arrangemens dont je dois vous avoir parlé; & quant à présent, rien ne me manque: j'ai tout l'argent qu'il me faut pour mon voyage, & au-delà; & avec un peu d'économie, je compte me retrouver bientôt au courant comme auparavant. J'ai cru vous devoir ces détails, pour

tranquilliſer votre honnête cœur ſur l
compte d'un homme que vous aimez.
Vous ſentez que, dans le déſordre & l
précipitation d'un départ bruſque, j
n'ai pu emmener Mlle. le Vaſſeur, ern
avec moi dans cette ſaiſon, juſqu'à c
que j'euſſe un gîte. Je l'ai laiſſée à l'isl
S. Pierre, où elle eſt très-bien, & ave
de très-honnêtes gens. Je penſe à l
faire venir ce printemps en Angleterre,
par le bateau qui part d'Yverdon tou
les ans. Bon jour, monſieur; mille ten
dres ſalutations à votre chere famille,
& à tous nos amis. Je vous embraſſe d
tout mon cœur.

LETTRE

A M. DE LUZE.

A Paris, le 16 *décembre* 176

J'ARRIVE chez Mad. Ducheſne, plei
du deſir de vous voir, de vous embraſſer,
& de concerter avec vous le promp

voyage de Londres, s'il y a moyen. Je suis ici dans la plus parfaite sûreté ; j'en ai en poche l'assurance la plus précise. (1) Cependant, pour éviter d'être accablé, je veux y rester le moins qu'il me sera possible, & garder le plus parfait incognito, s'il se peut. Ainsi ne me décelez, je vous prie, à qui que ce soit. Je voudrois vous aller voir ; mais pour ne pas promener mon bonnet dans les rues (2), je desire que vous puissiez venir vous-même, le plus tôt qu'il se pourra. Je vous embrasse, monsieur, de tout mon cœur.

---

(1) Il avoit un passe-port du ministre, bon pour trois mois.

(2) Il portoit encore l'habillement arménien.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Paris, le 20 décembre 176

VOTRE lettre, mon bon ami, m'alarm plus qu'elle ne m'inſtruit. Vous me parle de milord Maréchal, pour avoir la protec tion du roi; mais de quel roi entende vous parler? Je puis me faire fort de cel du roi de Pruſſe; mais de quoi vous ſer roit-elle auprès de la médiation? Et ſ eſt queſtion du roi de France, quel crédi milord Maréchal a-t-il à ſa cour? Em ployer cette voie, ſeroit vouloir tou gâter.

Mon bon ami, laiſſez faire vos amis & ſoyez tranquille. Je vous donne m parole, que ſi la médiation a lieu, le miſérables qui vous menacent, ne vo feront aucun mal par cette voie là. Voi ſur quoi vous pouvez compter. Cepe dant ne négligez pas l'occaſion de vo

M. le résident, pour parer aux préventions qu'on peut lui donner contre vous. Du reste, je vous le répete, soyez tranquille. La médiation ne vous fera aucun mal.

Je déloge dans deux heures, pour aller occuper au Temple, l'appartement qui m'y est destiné. Vous pourrez m'écrire *à l'hôtel de S. Simon, au Temple, à Paris.* Je vous embrasse de la plus tendre amitié.

LETTRE

A M. DE LUZE.

Ce dimanche matin 22 décembre 1765.

L'AFFLICTION, monsieur, où la perte d'un pere tendrement aimé, plonge en ce moment Mad. de Verdelin, ne me permet pas de me livrer à des amusemens, tandis qu'elle est dans les larmes. Ainsi nous n'aurons point de musique aujourd'hui. Je ferai cependant chez moi ce soir

comme à l'ordinaire; & s'il entre dan
vos arrangemens d'y paſſer, ce change
ment ne m'ôtera pas le plaiſir de vous
voir. Mille ſalutations.

LETTRE

AU MÉME.

Ce jeudi 26 décembre 176

JE ne ſaurois, monſieur, durer plu
long-temps ſur ce théatre public. Pou
riez-vous par charité, accélérer un pe
notre départ? M. Hume conſent à parti
le jeudi 2 à midi, pour aller coucher
Senlis. Si vous pouvez vous prêter à ce
arrangement, vous me ferez le plus gran
plaiſir. Nous n'aurons pas la berline
quatre; ainſi vous prendrez votre chai
de poſte, M. Hume la ſienne, & nou
changerons de temps en temps. Voyez
de grace, ſi tout cela vous convient, &
ſi vous voulez m'envoyer quelque chos
à mettre dans ma malle. Mille tendre
ſalutations.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Chiſwich, le 23 février 1766.

Je reçois, monſieur, votre lettre du premier de ce mois. Je ſens la douleur qu'a dû vous cauſer la perte de Mad. votre mere, & l'amitié me la fait partager. C'eſt le cours de la nature, que les parens meurent avant leurs enfans, & que les enfans de ceux-ci reſtent pour les conſoler. Vous avez dans votre famille & dans vos amis, de quoi ne vous laiſſer ſentir d'une telle perte, que ce que votre bon naturel ne lui peut refuſer.

Vous n'avez pas dû penſer que je vouluſſe être redevable à M. de Voltaire, de mon rétabliſſement. Qu'il vous ſerve utilement, & qu'il continue au ſurplus, ſes plaiſanteries ſur mon compte; elles ne me feront pas plus de chagrin que de mal. J'aurois pu m'honorer de ſon amitié, s'il

en eût été capable ; je n'aurois jamais voulu de sa protection. Jugez si j'en veux, après ce qui s'est passé. Son apologie est pitoyable ; il ne me croit pas bien instruit. Parlez-lui toujours de ma part, en termes honnêtes ; n'acceptez ni ne refusez rien. Le moins d'explication que vous aurez avec lui sur mon compte sera le mieux, à moins que vous n'apperceviez clairement qu'il revient de bonne foi : mais il a tous les torts ; il faut qu'il fasse toutes les avances, & voilà ce qu'il ne fera jamais. Il veut pardonner & protéger : nous sommes fort loin de compte.

Je ne connois point M. de Guerchi ambassadeur de France en cette cour ; quand je le connoîtrois, je doute que recommandation ni celle d'un autre fût de quelque poids dans vos affaires. Votre sort est décidé à Versailles. M. de Beauteville ne fera qu'exécuter l'arrêt prononcé. Toutefois je tente de lui écrire, quoique je sois très-peu connu de lui

Je voudrois qu'il vous connût, & qu'il vous aimât, ce qui eſt à peu près la même choſe. Une lettre ſert au moins à faire connoiſſance ; vous pourrez donc lui rendre la mienne, après l'avoir cachetée, ſi vous le jugez à propos. Je vous l'envoie à Bordeaux, pour plus de ſûreté ; mais ſur-tout n'en parlez ni ne la montrez à perſonne. Je vous en ferai peut-être paſſer à Geneve un double par duplicata, pour plus de ſûreté.

Je vous ſuis obligé de votre lettre de crédit. Je ſerai peut-être dans le cas d'en faire uſage. Selon mes arrangemens avec M. du Peyrou, il a écrit à ſon banquier de me donner l'argent que je lui demanderois. Je lui ai demandé vingt-cinq louis ; il ne m'a fait aucune réponſe. Je ne ſuis pas d'humeur de demander deux fois. Ainſi, quand j'aurai découvert l'adreſſe de Mrs. Lucadou & Drake, que vous ne m'avez pas donnée, je les prierai peut-être de m'avancer cette ſomme, & j'en ferai le reçu de maniere qu'il vous

ſerve d'aſſignation, pour être rembourſée par M. du Peyrou.

J'aurois à vous conſulter ſur autre choſe. J'ai chez Mad. Boy de la Tour, trois mille livres de France, & Mlle. le Vaſſeur quatre cents. L'augmentation de dépenſe que le ſéjour d'Angleterre va m'occaſionner, me fait deſirer de placer ces ſommes en rente viagere ſur la tête de Mlle. le Vaſſeur. Le petit revenu de cet argent doubleroit de cette maniere, & ne ſeroit pas perdu pour cette pauvre fille à ma mort. Il ſe fait, à ce qu'on dit, un emprunt en France; croyez-vous que je pourrois placer là mon argent ſans riſque? Y ſerois-je à temps? Pourriez-vous vous charger de cette affaire? A qui faudroit-il que je remiſſe le billet pour retirer cet argent, & cela pourroit-il ſe faire convenablement, ſans en avoir prévenu Mad. Boy de la Tour? Voyez. Dans l'éloignement où je vais être de Londres, les correſpondances ſeront longues & difficiles. C'eſt pour cela que

voudrois en partant, emporter assez d'argent pour avoir le temps de m'arranger. D'ailleurs, j'écrirai peu ; j'attendrai des occasions pour éviter d'immenses ports de lettres, & je ne recevrai point de lettres par la poste. J'aurai soin de donner une adresse à M. Casenove, avant de partir ; ce que je compte faire dans quinze jours au plus tard. Bon voyage, heureux retour. Je vous embrasse.

Je suppose que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite de Londres, il y a environ trois semaines, ou un mois.

Il me vient une pensée. Une histoire de la médiation pourroit devenir un ouvrage intéressant. Recueillez, s'il se peut, des pieces, des anecdotes, des faits, sans faire semblant de rien. Je regrette plusieurs pieces qui étoient dans la malle, & qui seroient nécessaires. Ceci n'est qu'un projet qui, j'espere, ne s'exécutera jamais, au moins de ma part. Toutefois, de ma part ou d'une autre, un bon recueil de matériaux auroit tôt ou tard son emploi.

En faisant un peu causer Voltaire, l'on en pourroit tirer d'excellentes choses. Je vous conseille de le voir quelquefois; mais sur-tout ne me compromettez pas.

Je ne comprends pas ce que j'ai pu vous envoyer, à la place de cette lettre que je vous écrivois, en vous envoyant celle pour M. de Beauteville. Je me hâte de réparer cette étourderie. Voici votre lettre. Vous pourrez juger si ce que j'ai pu vous envoyer à la place, demande de m'être renvoyé. Pour moi, je n'en fais rien.

LETTRE

A M. le chevalier DE BEAUTEVILLE.

A Chiswick, le 23 février 1766.

MONSIEUR. C'est au nom, cher à votre cœur, de feu M. le maréchal de Luxembourg, que j'ose rappeller à votre souvenir un homme à qui l'honneur de son amitié valut celui d'être connu de

vous. Dans la noble fonction que va remplir V. E. vous entendrez quelquefois parler de cet infortuné. Vous connoîtrez ses malheurs dans leur source, & vous jugerez s'ils étoient mérités. Toutefois, quelque confiance qu'il ait en vos sentimens integres & généreux, il n'a rien à demander pour lui-même; il sait endurer des torts qui ne seront point réparés: mais il ose, monsieur, présenter à Votre Excellence, un homme de bien, son ami, & digne de l'être de tous les honnêtes gens. Vous voudrez connoître la vérité, & prêter à ses défenseurs, une oreille impartiale. M. d'Ivernois est en état de vous la dire, & par lui-même, & par ses amis, tous estimables par leurs mœurs, par leurs vertus, & par leur bon sens. Ce ne sont point des hommes brillans, intrigans, versés dans l'art de séduire; mais ce sont de dignes citoyens, distingués autant par une conduite sage & mesurée, que par leur attachement à la constitution & aux loix. Daignez, mon-

sieur, leur accorder un accueil favorable, & les écouter avec bonté. Ils vous exposeront leurs raisons & leurs droits avec toute la candeur & la simplicité de leur caractere; & je m'assure que vous trouverez en eux mon excuse, pour la liberté que je prends de vous les présenter.

Je supplie Votre Excellence, d'agréer mon profond respect.

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

A Wootton, le 30 mars 1766.

SIRE.

JE dois au malheur qui me poursuit, deux biens qui m'en consolent : la bienveillance de milord Maréchal, & la protection de Votre Majesté. Forcé de vivre loin de l'état où je fus inscrit parmi vos peuples, je garde l'amour des devoirs

que j'y ai contractés. Permettez, Sire, que vos bontés me suivent avec ma reconnoissance, & que j'aie toujours l'honneur d'être votre protégé, comme je serai toujours votre plus fidele sujet.

LETTRE

A M. le chevalier D'EON.

A Wootton, le 31 *mars* 1766.

J'étois, monsieur, à la veille de mon départ pour cette province, lorsque je reçus le paquet que vous m'avez adressé; & ne l'ayant ouvert qu'ici, je n'ai pu lire plus tôt la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je n'ai même encore pu que parcourir rapidement vos mémoires. C'en est assez pour confirmer l'opinion que j'avois des rares talens de l'auteur, mais non pas pour juger du fond de la querelle entre vous & M. de Guerchi. J'avoue pourtant, monsieur, que dans le principe, je crois voir le tort

de votre côté ; & il ne me paroît pas juſ
que, comme miniſtre, vous vouliez
votre nom & à ſes frais, faire la mê
dépenſe qu'il eût faite lui-même. M
ſur la lecture de vos mémoires, je trou
dans la ſuite de cette affaire, des to
beaucoup plus graves du côté de M.
Guerchi ; & la violence de ſes po
ſuites n'aura, je penſe, aucun de
propres amis pour approbateur. Tout
que prouve l'avantage qu'il a ſur vo
à cet égard, eſt qu'il eſt le plus fort,
que vous êtes le plus foible. Cela
contre lui, tout le préjugé de l'injuſti
car le pouvoir & l'impunité rendent
forts audacieux : le bon droit ſeul
l'arme des foibles, & cette arme le
creve ordinairement dans les mains.
éprouvé tout cela, comme vous, m
ſieur ; & ma vie eſt un tiſſu de preuves
faits, que la juſtice a toujours tort co
la puiſſance. Mon ſort eſt tel que j'ai
l'attendre de ce principe. J'en ſuis acc
ſans en être ſurpris ; je ſais que tel eſt l'

ître, pas moral, mais naturel des choses. Qu'un prêtre huguenot me faſſe lapider par la canaille; qu'un conſeil, ou qu'un parlement me décrete; qu'un ſénat m'outrage de gaieté de cœur, qu'il me chaſſe barbarement, au cœur de l'hiver, moi malade, ſans ombre de plainte, de juſtice, ni de raiſon; j'en ſouffre ſans doute: mais je ne m'en fâche pas plus que de voir détacher un rocher ſur ma tête, au moment que je paſſe au-deſſous de lui. Monſieur, les vices des hommes ſont en grande partie l'ouvrage de leur ſituation. L'injuſtice marche avec le pouvoir: nous qui ſommes victimes & perſécutés, ſi nous étions à la place de ceux qui nous pourſuivent, nous ſerions peut-être tyrans & perſécuteurs comme eux. Cette réflexion, ſi humiliante pour l'humanité, n'ôte pas le poids des diſgraces, mais elle en ôte l'indignation qui les rend accablantes. On ſupporte ſon ſort avec plus de patience, quand on le ſent attaché à notre conſtitution.

Je ne puis qu'applaudir, monſieur, à l'article qui termine votre lettre. Il eſt convenable que vous ſoyez auſſi content de votre religion que je le ſuis de la mienne, & que nous reſtions chacun dans la nôtre en ſincérité de cœur. La vôtre eſt fondée ſur la ſoumiſſion, & vous vous ſoumettez. La mienne eſt fondée ſur la diſcuſſion, & je raiſonne. Tout cela eſt fort bien pour gens qui ne veulent être ni proſélytes, ni miſſionnaires, comme je penſe que nous ne voulons l'être ni vous ni moi. Si mon principe me paroît le plus vrai, le vôtre me paroît le plus commode; & un grand avantage que vous avez, eſt que votre clergé s'y tient bien: au lieu que le nôtre, compoſé de petits barbouillons, à qui l'arrogance a tourné la tête, ne ſait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il dit, & n'ôte l'infaillibilité à l'égliſe, qu'afin de l'uſurper chacun pour ſoi. Monſieur, j'ai éprouvé comme vous, des tracaſſeries d'ambaſſadeurs: que Dieu vous préſerve de celles

des prêtres ! Je finis par ce vœu salutaire, en vous saluant très-humblement, monsieur, & de tout mon cœur.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 31 *mars* 1766.

Je vous écrivis avant-hier, mon ami, & je reçus le même soir, votre lettre du 15. Elle avoit été ouverte & recachetée. Elle me vint par M. Hume, très-lié avec le fils de Tronchin le jongleur, & demeurant dans la même maison ; très-lié encore à Paris avec mes plus dangereux ennemis, & auquel, s'il n'est pas un fourbe, j'aurai intérieurement bien des réparations à faire. Je lui dois de la reconnoissance pour tous les soins qu'il a pris de moi, dans un pays dont j'ignore la langue. Il s'occupe beaucoup de mes petits intérêts ; mais ma réputation n'y gagne pas, & je ne sais comment il arrive que

les papiers publics, qui parloient beaucoup de moi, & toujours avec honneur, avant notre arrivée, depuis qu'il eſt à Londres, n'en parlent plus, ou n'en parlent que déſavantageuſement. Toutes mes affaires, toutes mes lettres paſſent par ſes mains; celles que j'écris, n'arrivent point; celles que je reçois, ont été ouvertes. Pluſieurs autres faits me rendent tout ſuſpect de ſa part, juſqu'à ſon zele. Je ne puis voir encore quelles ſont ſes intentions: mais je ne puis m'empêcher de les croire ſiniſtres; & je ſuis fort trompé, ſi toutes nos lettres ne ſont éventées par les jongleurs, qui tâcheront infailliblement d'en tirer parti contre nous. En attendant que je ſache mieux ſur quoi compter, voyez de cacheter plus ſoigneuſement vos lettres, & je verrai, de mon côté, de m'ouvrir avec vos correſpondans, une communication directe, ſans paſſer par ce dangereux entrepôt.

Puiſqu'un aſſocié vous étoit néceſſaire,

Je crois que vous avez bien fait de choisir M. Deluc. Il joint la probité avec les lumieres & l'activité dans le travail : trouvant tout cela dans votre association, & l'y portant vous-même, il y aura bien du malheur, si vous n'avez lieu tous deux d'en être contens. J'y gagnerai beaucoup moi-même, si elle vous procure du loisir pour me venir voir. J'imagine que si vous préveniez de ce dessein M. du Peyrou, il ne seroit pas impossible que vous fissiez le voyage ensemble, en l'avançant ou retardant, selon qu'il conviendroit à tous deux. J'ai grand besoin d'épancher mon cœur, & de consulter de vrais amis sur ma situation. Je croyois être à la fin de mes malheurs, & ils ne font que de commencer. Livré sans ressource à de faux amis, j'ai grand besoin d'en trouver de vrais, qui me consolent & qui me conseillent. Lorsque vous voudrez partir, avertissez-m'en d'avance, & mandez-moi si vous passerez par Paris : j'ai des commissions pour ce pays là, que des amis seuls peu-

vent faire. Je ne saurois, quant à présent, vous envoyer de procuration, n'ayant point ici aux environs, de notaire, surtout qui parle françois, & étant bien éloigné de savoir assez d'anglois, pour dire des choses aussi compliquées. Comme l'affaire ne presse pas, elle s'arrangera entre nous, lors de votre voyage. En attendant, veillez à vos affaires particulieres & publiques. Songez bien plus aux intérêts de l'état qu'aux miens. Que votre constitution se rétablisse, s'il est possible: oubliez tout autre objet, pour ne songer qu'à celui-là; & du reste, pourvoyez-vous de tout ce qui peut rendre votre voyage utile, autant qu'il peut l'être à tous égards.

Vous m'obligerez de communiquer à M. du Peyrou cette lettre, du moins le commencement. Je suis très en peine pour établir de lui à moi, une correspondance prompte & sûre. Je ne connois que vous en qui je me fie, & qui soyez posté pour cela; mais un expédient aussi indirect

ne se propose guere, & ne peut avoir que la nécessité pour excuse. Au reste, nous sommes fûrs les uns des autres ; renonçons à de fréquentes lettres, que l'éloignement expose à trop de frais & de risques. N'écrivons que quand la nécessité le requiert. Examinons bien le cachet avant de l'ouvrir, l'état des lettres, leurs dates, les mains par où elles passent. Si on les intercepte encore, il est impossible qu'avec ces précautions, ces abus durent long-temps. Je ne serois pas étonné que celle-ci fût encore ouverte & même supprimée, parce que la poste étant loin d'ici, il faut nécessairement un intermédiaire entre elle & moi : mais avec le temps, je parviendrai à déforienter les curieux ; & quant à présent, ils n'en apprendront pas plus qu'ils n'en savent. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A milord STRAFFORT.

A Wootton, le 3 avril 1766.

LES témoignages de votre souvenir, milord, & de vos bontés pour moi, me feront toujours autant de plaisir que d'honneur. J'ai regret de n'avoir pu profiter à Chiswick, de la derniere promenade que vous y avez faite. J'espere réparer bientôt cette perte en ce pays. Je voudrois être plus jeune & mieux portant : j'irois vous rendre quelquefois mes devoirs en Yorcshire ; mais quinze lieues sont beaucoup, pour un piéton presque sexagénaire ; car dès que je suis une fois en place, je ne voyage plus pour mon plaisir, autrement qu'à pied. Toutefois je ne renonce pas à cette entreprise, & vous pouvez vous attendre à voir quelque jour, un pauvre garçon herboriste, aller vous demander l'hospitalité.

Pour vous, milord, qui avez des chevaux & des équipages, ſi vous faites quelque pélerinage équeſtre dans ce canton, & quelque ſtation dans la maiſon que j'habite, outre l'honneur qu'en recevra le maître du logis, vous ferez une œuvre pie en faveur d'un exilé de la terre-ferme, priſonnier, mais bien volontaire, dans le pays de la liberté. Agréez, milord, je vous ſupplie, mes ſalutations & mon reſpect.

LETTRE

A Mad. la comteſſe DE BOUFFLERS.

A Wootton, le 9 avril 1766.

C'EST à regret, madame, que je vais affliger votre bon cœur; mais il faut abſolument que vous connoiſſiez ce David Hume, à qui vous m'avez livré, comptant me procurer un ſort tranquille. Depuis notre arrivée en Angleterre, où je ne connois perſonne que lui, quelqu'un

qui eſt très au fait & fait toutes mes affaires, travaille en ſecret, mais ſans relâche, à m'y déshonorer, & réuſſit avec un ſuccès qui m'étonne. Tout ce qui vient de m'arriver en Suiſſe, a été déguiſé; mon dernier voyage de Paris & l'accueil que j'y ai reçu, ont été falſifiés. On a fait entendre que j'étois généralement mépriſé & décrié en France pour ma mauvaiſe conduite, & que c'eſt pour cela principalement que je n'oſois me montrer. On a mis dans les papiers publics, que ſans la protection de M. Hume je n'aurois oſé derniérement traverſer la France, pour m'embarquer à Calais; mais qu'il m'avoit obtenu le paſſe-port dont je m'étois ſervi. On a traduit & imprimé comme authentique, la fauſſe lettre du roi de Pruſſe, fabriquée par d'Alembert, & répandue à Paris par leur ami commun Walpole. On a pris à tâche de me préſenter à Londres avec Mlle. Vaſſeur, dans tous les jours qui pouvoient jeter ſur moi du ridicule. On

ait supprimer chez un libraire, une dition & traduction qui s'alloit faire, es lettres de M. du Peyrou. Dans moins e fix semaines, tous les papiers publics, ui d'abord ne parloient de moi qu'avec onneur, ont changé de langage, & n'en nt plus parlé qu'avec mépris.

La cour & le public ont de même rapi- ement changé sur mon compte; & les ens sur-tout, avec qui M. Hume a le lus de liaison, sont ceux qui se distin- uent par le mépris le plus marqué, af- ectant pour l'amour de lui, de vouloir e faire la charité plutôt qu'honnêteté, ns le moindre témoignage d'affection i d'estime, & comme persuadés qu'il n'y que des services d'argent, qui soient à sage d'un homme comme moi. Durant voyage, il m'avoit parlé du jongleur ronchin, comme d'un homme qui avoit t près de lui, des avances traîtresses, dont il étoit fondé à se défier. Il se ouve cependant qu'il loge à Londres ec le fils dudit jongleur, vit avec lui

dans la plus grande intimité, & vient de
le placer auprès de M. Michel, minist
à Berlin, où ce jeune homme va, sans
doute chargé d'instructions qui me regar
dent. J'ai eu le malheur de loger deux
jours chez M. Hume, dans cette même
maison, venant de la campagne à Lon
dres. Je ne puis vous exprimer à quel
point la haine & le dédain se sont mani
festés contre moi, dans les hôtesses & les
servantes, & de quel accueil infame on
y a régalé Mlle. le Vasseur. Enfin je suis
presqu'assuré de reconnoître, au ton hau
teux & méprisant, tous les gens avec
qui M. Hume vient d'avoir des confiden
ces; & je l'ai vu cent fois, même en ma
présence, tenir indirectement les propos
qui pouvoient le plus indisposer contre
moi, ceux à qui il parloit. Deviner quel
est son but, c'est ce qui m'est difficile,
d'autant plus qu'étant à sa discrétion,
dans un pays dont j'ignore la langue,
toutes mes lettres ont passé jusqu'ici par
ses mains; qu'il a toujours été très-avi

de les voir & de les avoir ; que de celles que j'ai écrites, peu ſont parvennes ; que preſque toutes celles que j'ai reçues avoient été ouvertes, & celles d'où j'aurois pu tirer quelque éclairciſſement, probablement ſupprimées. Je ne dois pas oublier deux petites remarques. L'une, que le premier ſoir depuis notre départ de Paris, étant couchés tous trois dans la même chambre, j'entendis au milieu de la nuit, David Hume s'écrier pluſieurs fois à pleine voix : *je tiens J. J. Rouſſeau* ; ce que je ne pus alors interpréter que favorablement : cependant il y avoit dans le ton, je ne ſais quoi d'effrayant & de ſiniſtre, que je n'oublierai jamais. La ſeconde remarque vient d'une eſpece d'épanchement que j'eus avec lui, après une autre occaſion de lettre que je vais vous dire. J'avois écrit le ſoir ſur ſa table, à Mad. de Chenonceaux. Il étoit très-inquiet de ſavoir ce que j'écrivois, & ne pouvoit preſque s'abſtenir d'y lire. Je ferme ma lettre ſans la lui montrer ;

il la demande avidement, disant qu'il l'enverra le lendemain par la poste : il faut bien la donner ; elle reste sur sa table. Lord Newnham arrive ; David sort un moment, je ne sais pourquoi. Je reprends ma lettre, en disant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Milord Newnham s'offre de l'envoyer par le paquet de l'ambassadeur de France. J'accepte ; David rentre, tandis que lord Newnham fait son enveloppe ; il tire son cachet ; David offre le sien avec tant d'empressement, qu'il faut s'en servir par préférence : on sonne, lord Newnham donne la lettre au domestique, pour l'envoyer sur-le-champ chez l'ambassadeur. Je me dis en moi-même : je suis sûr que David va suivre le domestique. Il n'y manqua pas, & je parierois tout au monde que ma lettre n'a pas été rendue, ou qu'elle avoit été décachetée.

A souper, il fixoit alternativement sur Mlle. le Vasseur & sur moi, des regards qui m'effrayerent, & qu'un honnête

homme n'eſt guere aſſez malheureux pour avoir reçus de la nature. Quand elle fut montée pour s'aller coucher dans le chenil qu'on lui avoit deſtiné, nous reſtâmes quelque temps ſans rien dire; il me fixa de nouveau du même air; je voulus eſſayer de le fixer à mon tour, il me fut impoſſible de ſoutenir ſon affreux regard. Je ſentis mon ame ſe troubler; j'étois dans une émotion horrible; enfin le remords de mal juger d'un ſi grand homme, ſur des apparences, prévalut. Je me précipitai dans ſes bras, tout en larmes, en m'écriant: Non, David Hume n'eſt pas un traître, cela n'eſt pas poſſible; & s'il n'étoit pas le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir. A cela, mon homme, au lieu de s'attendrir avec moi, ou de ſe mettre en colere, au lieu de me demander des explications, reſte tranquille, répond à mes tranſports par quelques careſſes froides, en me frappant de petits coups ſur le dos, & s'écriant pluſieurs fois: Mon

cher monſieur, quoi donc, mon cher monſieur ? J'avoue que cette maniere de recevoir mon épanchement, me frappa plus que tout le reſte. Je partis le lendemain pour cette province, où j'ai raſſemblé de nouveaux faits, réfléchi, combiné & conclu en attendant que je meure.

J'ai toutes mes facultés dans un bouleverſement qui ne me permet pas de vous parler d'autre choſe. Madame, ne vous rebutez pas par mes miſeres, & daignez m'aimer encore, quoique le plus malheureux des hommes.

J'ai vu le docteur Gatti en grande liaiſon avec notre homme ; & deux ſeules entrevues m'ont appris certainement que, quoi que vous en puiſſiez dire, le docteur Gatti ne m'aime pas. Je dois vous avertir auſſi, que la boîte que vous m'avez envoyée par lui, avoit été ouverte, & qu'on y avoit mis un autre cachet que le vôtre. Il y a preſque de quoi rire, à penſer combien mes curieux ont été punis.

LETTRE

A MM. BECKET & DE HONDT.

A Wootton, le 9 avril 1766.

J'étois surpris, messieurs, de ne point voir paroître la traduction & l'impression des lettres de M. du Peyrou, que je vous ai remises, & dont vous me paroissiez si empressés : mais en lisant dans les papiers publics, une prétendue lettre du roi de Prusse, à moi adressée, j'ai d'abord compris pourquoi celles de M. du Peyrou ne paroissoient point. A la bonne heure, messieurs ; puisque le public veut être trompé, qu'on le trompe ; j'y prends, quant à moi, fort peu d'intérêt, & j'espere que les noires vapeurs qu'on excite à Londres, ne troubleront pas la sérénité de l'air que je respire ici. Mais il me paroît que, ne faisant aucun usage de cet exemplaire, vous auriez dû songer à me le rendre, avant que je vous en fisse son-

venir. Ayez la bonté, meſſieurs, je vous prie, de faire remettre cet exemplaire à mon adreſſe, chez M. Davenport, demeurant proche du lord Egremont, en Piccadilly. Je vous fais, meſſieurs, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

A M. F. H. ROUSSEAU.

A Wootton, le 10 *avril* 1766.

JE me reprocherois, mon cher couſin, de tarder plus long-temps à vous remercier des viſites & amitiés que vous m'avez faites pendant mon ſéjour à Londres & au voiſinage. Je n'ai point oublié vos offres obligeantes, & je m'en prévaudrai dans l'occaſion avec confiance, ſûr de trouver toujours en vous un bon parent, comme vous le trouverez toujours en moi. Je n'ai pas oublié non plus, que j'avois compté parler de vos vues à un certain homme, au ſujet du voyage d'Italie. Sur

la conduite extraordinaire & peu nette de cet homme, il m'eſt d'abord venu des ſoupçons, & enſuite des lumieres qui m'ont empêché de lui parler, & qui, je crois, vous en empêcheront de même, quand vous ſaurez que cet homme, à l'abri d'une amitié traîtreſſe, a formé avec deux ou trois complices, l'honnête projet de déshonorer votre parent; qu'il eſt en vain d'exécuter ce projet, ſi on le laiſſe faire. Ce qui me frappe le plus en cette occaſion, c'eſt la légéreté, & j'oſe dire, l'étourderie avec laquelle les Anglois, ſur la foi de deux ou trois fourbes, dont la conduite double & traîtreſſe devroit les ſaiſir d'horreur, jugent du caractere & des mœurs d'un étranger qu'ils ne connoiſſent point, & qu'ils ſavent être eſtimé, honoré & reſpecté dans les lieux où il a paſſé ſa vie. Voilà ce ſingulier abrégé de mon hiſtoire, où l'on me donne entr'autres, pour fils d'un muſicien, courant Londres comme une piece authentique. Voilà qu'on imprime effron-

témont dans leurs feuilles, que M. Hume a été mon protecteur en France, & que c'eſt lui qui m'a obtenu le paſſe-port avec lequel j'ai paſſé dernièrement à Paris. Voilà cette prétendue lettre du roi de Pruſſe, imprimée dans leurs feuilles ; & les voilà eux, ne doutant pas que cette lettre, chef-d'œuvre de galimatias & d'impertinence, n'ait réellement été écrité par ce prince, ſans que pas un ſeul s'aviſe de penſer qu'il ſeroit pourtant bon de m'entendre, & de ſavoir ce que j'ai à dire à tout cela. En vérité, de ſi mauvais juges de la réputation ne méritent pas qu'un homme ſenſé ſe mette fort en peine de celle qu'il peut avoir parmi eux. Ainſi je les laiſſe dire, en attendant que le moment vienne de les faire rougir. Quoi qu'il en ſoit, s'il y a des lâches & des traîtres dans ce pays, il y a auſſi des gens d'honneur & d'une probité ſûre, auxquels un honnête homme peut ſans honte avoir obligation. C'eſt à eux que je veux parler de vous, ſi l'occaſion s'en préſente,

vous pouvez compter que je ne la laisse-ai pas échapper. Adieu, mon cher cousin; portez-vous bien, & soyez toujours gai. Pour moi, je n'ai pas trop de quoi l'être; mais j'espere que les noires vapeurs de Londres ne troubleront pas la sérénité de l'air que je respire ici. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. ....

Avril 1766.

J'APPRENDS, monsieur, avec quelque surprise, de quelle maniere on me traite à Londres, dans un public plus léger que je n'aurois cru. Il me semble qu'il vaudroit beaucoup mieux refuser aux infortunés tout asyle, que de les accueillir pour les insulter; & je vous avoue que l'hospitalité vendue au prix du déshonneur, me paroît trop chere. Je trouve aussi que pour juger un homme qu'on ne

connoît point, il faudroit s'en rapporter
ceux qui le connoiſſent; & il me paro
bizarre qu'emportant de tous les pays
j'ai vécu, l'eſtime & la conſidération
honnêtes gens & du public, l'Angleter
où j'arrive, ſoit le ſeul où l'on me
refuſe. C'eſt en même temps ce qui
conſole; l'accueil que je viens de re
voir à Paris, où j'ai paſſé ma vie,
dédommage de tout ce qu'on dit à Lo
dres. Comme les Anglois, un peu lége
à juger, ne ſont pourtant pas injuſte
ſi jamais je vis en Angleterre auſſi lo
temps qu'en France, j'eſpere à la fin
pas être moins eſtimé. Je ſais que t
ce qui ſe paſſe à mon égard n'eſt pa
naturel, qu'une nation toute entiere
change pas immédiatement du blanc
noir ſans cauſe, & que cette cauſe
crette eſt d'autant plus dangereuſe qu'
s'en défie moins: c'eſt cela même qui
vroit ouvrir les yeux du public ſur ce
qui le menent; mais ils ſe cachent a
trop d'adreſſe, pour qu'il s'aviſe de

ercher où ils ſont. Un jour il en ſaura vantage, & il rougira de ſa légéreté. ur vous, monſieur, vous avez trop de s, & vous êtes trop équitable, pour e compté parmi ces juges plus ſéveres e judicieux. Vous m'avez honoré de tre eſtime : je ne mériterai jamais de perdre ; & comme vous avez toute la enne, j'y joins la confiance que vous itez.

LETTRE

A M. DE MALESHERBES.

A Wootton, le 10 mai 1766.

E n'eſt pas d'aujourd'hui, monſieur, j'aime à vous ouvrir mon cœur, & vous le permettez. La confiance que s m'avez inſpirée, m'a déjà fait ſen- près de vous, que l'affliction même a lquefois ſes douceurs ; mais ce prix épanchement me devient bien plus ible, depuis que mes maux portés à

leur comble, ne me laiſſent plus dans
vie, d'autre eſpoir que des conſolations
& depuis qu'à mon dernier voyage à P
ris, j'ai ſi bien achevé de vous connoît
Oui, monſieur, avouer un tort, le d
clarer, eſt un effort de juſtice aſſez rar
mais s'accuſer au malheureux qu'on
perdu, quoiqu'innocemment, & ne l'
aimer que davantage, eſt un acte
force qui n'appartenoit qu'à vous. Vo
ame honore l'humanité, & la rétab
dans mon eſtime. Je ſavois qu'il y av
encore de l'amitié parmi les homm
mais ſans vous, j'ignorerois qu'il y e
de la vertu.

Laiſſez-moi donc vous décrire m
état une ſeconde fois en ma vie. Q
mon ſort a changé, depuis mon ſéj
de Montmorency! Vous m'avez cru m
heureux alors, & vous vous trompie
ſi vous me croyez heureux maintena
vous vous trompez davantage. Vous al
connoître un genre de malheurs, di
de couronner tous les autres, & qu

vérité je n'aurois pas cru fait pour moi. Je vivois en Suisse, en homme doux & paisible, fuyant le monde, ne me mêlant de rien, ne disputant jamais, ne parlant pas même de mes opinions. On m'en chasse par des persécutions, sans sujet, sans motif, sans prétexte, les plus violentes, les moins méritées qu'il soit possible d'imaginer, & qu'on a la barbarie de me reprocher encore, comme si je me les étois attirées par vanité. Languissant, malade, affligé, je m'achemine à l'entrée de l'hiver vers Berlin. A Strasbourg, je reçois de M. Hume, les invitations les plus tendres de me livrer à sa conduite, & de le suivre en Angleterre, où il se charge de me procurer une retraite agréable & tranquille. J'avois eu déjà le projet de m'y retirer; milord Maréchal me l'avoit toujours conseillé. M. le duc d'Aumont avoit, à la prière de Mad. de Verdelin, demandé & obtenu pour moi un passe-port. J'en fais usage; je pars le cœur plein du bon Da-

vid ; je cours à Paris, me jeter entre ſes bras. M. le prince de Conti m'honora d'un accueil plus convenable à ſa générosité qu'à ma ſituation, & auquel je me prête par devoir, mais avec répugnance, prévoyant combien mes ennemis m'en feroient payer cher l'éclat.

Ce fut un ſpectacle bien doux pour moi, que l'augmentation ſenſible de bienveillance pour M. Hume, que cette bonne œuvre produiſit dans tout Paris : il devoit en être touché comme moi ; je doute qu'il le fût de la même maniere. Quoi qu'il en ſoit, voilà de ces complimens à la françoiſe, que j'aime, & que les autres nations ne ſavent guere imiter.

Mais ce qui me fit une peine extrême fut de voir que M. le prince de Conti m'accabloit en la préſence, de ſi grandes bontés, qu'elles auroient pu paſſer pour railleuſes, ſi j'euſſe été moins à plaindre ou que le prince eût été moins généreux. Toutes les attentions étoient pour moi ; M. Hume étoit oublié en quelque ſorte

ou invité à y concourir. Il étoit clair que cette préférence d'humanité, dont j'étois l'objet, en montroit pour lui une beaucoup plus flatteuse ; c'étoit lui dire : *mon ami Hume, aidez-moi à marquer de la compassion à cet infortuné.* Mais son cœur jaloux fut trop bête pour sentir cette distinction là.

Nous partons. Il étoit si occupé de moi, qu'il en parloit, même durant son sommeil ; vous saurez ci-après, ce qu'il dit à la premiere couchée. En débarquant à Douvres, transporté de toucher enfin cette terre de liberté, & d'y être amené par cet homme illustre, je lui sautai au cou, je l'embrassai étroitement sans rien dire, mais en couvrant son visage de baisers & de pleurs. Ce n'est pas la seule fois, ni la plus remarquable, où il ait pu voir en moi, les saisissemens d'un cœur pénétré. Je ne sais pas trop ce qu'il fait de ces souvenirs, s'ils lui viennent ; mais j'ai dans l'esprit qu'il en doit quelquefois être importuné.

Nous ſommes fêtés arrivant à Londres. Dans les deux Chambres, à la cour même, on s'empreſſe à me marquer de la bienveillance & de l'eſtime. M. Hume me préſente de très-bonne grace à tout le monde; & il étoit naturel de lui attribuer, comme je faiſois, la meilleure partie de ce bon accueil. L'affluence me fait trouver le ſéjour de la ville incommode: auſſi-tôt les maiſons de campagne ſe préſentent en foule; on m'en offre à choiſir dans toutes les provinces. M. Hume ſe charge des propoſitions; il me les fait, il me conduit même à deux ou trois campagnes voiſines; j'héſite long-temps ſur le choix; je me détermine enfin pour cette province. Auſſi-tôt M. Hume arrange tout; les embarras s'applaniſſent, je pars; j'arrive dans une habitation commode, agréable & ſolitaire: le maître prévoit tout; rien ne me manque; je ſuis tranquille, indépendant. Voilà le moment ſi deſiré, où tous mes maux doivent finir; non, c'eſt là qu'ils commencent.

plus cruels que je ne les avois encore éprouvés.

Peut-être n'ignorez-vous pas, monsieur, qu'avant mon arrivée en Angleterre, elle étoit un des pays de l'Europe, où j'avois le plus de réputation; j'oserois presque dire, de considération. Les papiers publics étoient pleins de mes éloges, & il n'y avoit qu'un cri d'indignation contre mes persécuteurs. Ce ton se soutint à mon arrivée; les papiers l'annoncerent en triomphe; l'Angleterre s'honoroit d'être mon refuge, & elle en glorifioit avec justice, ses loix & son gouvernement. Tout-à-coup, & sans aucune cause assignable, ce ton change; mais si fort & si vite, que dans tous les caprices du public, on n'en vit jamais un plus étonnant. Le signal fut donné dans un certain magasin, aussi plein d'inepties que de mensonges, & où l'auteur bien instruit, me donnoit pour fils de musicien. Dès ce moment, tout part avec un accord d'insultes & d'outrages, qui tient

du prodige : des foules de livres & d'é-
crits m'attaquent personnellement, sans
ménagement, sans discrétion ; & nulle
feuille n'oseroit paroître, si elle ne con-
tenoit quelque mal-honnêteté contre moi.
Trop accoutumé aux injures du public,
pour m'en affecter encore, je ne laissois
pas d'être surpris de ce changement si
brusque, de ce concert si parfaitement
unanime, que pas un de ceux qui m'a-
voient tant loué, ne dît un seul mot pour
ma défense. Je trouvois bizarre que pré-
cisément après le retour de M. Hume,
qui a tant d'influence ici sur les gens de
lettres, & de si grandes liaisons avec eux,
sa présence eût produit un effet si con-
traire à celui que j'en pouvois attendre,
que pas un de ses amis ne se fût montré
le mien ; & l'on voyoit bien que les gens
qui me traitoient si mal, n'étoient pas
ses ennemis, puisqu'en faisant sonner
haut sa qualité de ministre, ils disoient
que je n'avois traversé la France que
sous sa protection ; qu'il m'avoit obte-

un passe-port de la cour de France : & peu s'en falloit qu'ils n'ajoutassent que j'avois fait le voyage à ses frais. Une autre chose m'étonnoit davantage. Tous m'avoient également caressé à mon arrivée; mais à mesure que notre séjour se prolongeoit, je voyois de la façon la plus sensible, changer avec moi les manieres de ses amis. Toujours, je l'avoue, ils ont pris les mêmes soins en ma faveur; mais loin de me marquer la même estime, ils accompagnoient leurs services, de l'air dédaigneux le plus choquant; on eût dit qu'ils ne cherchoient à m'obliger, que pour avoir droit de me marquer du mépris. Malheureusement, ils s'étoient emparés de moi. Que faire, livré à leur merci dans un pays dont je ne savois pas la langue? Baisser la tête, & ne pas voir les affronts. Si quelques Anglois ont continué à me marquer de l'estime, ce sont uniquement ceux avec qui M. Hume n'a aucune liaison.

Les flagorneries m'ont toujours été

ſuſpectes. Il m'en a fait des plus baſſes & de toutes les façons ; mais je n'ai jamais trouvé dans ſon langage, rien qui ſentît la vraie amitié. On eût dit même, qu'en voulant me faire des patrons, il cherchoit à m'ôter leur bienveillance ; il vouloit plutôt que j'en fuſſe aſſiſté qu'aimé ; & cent fois j'ai été ſurpris du tour révoltant qu'il donnoit à ma conduite, près des gens qui pouvoient s'en offenſer. Un exemple éclaircira ceci. M. Penneck du Muſæum, ami de milord Maréchal, & paſteur d'une paroiſſe où l'on vouloit m'établir, vient me voir. M. Hume, moi préſent, lui fait mes excuſes de ne l'avoir pas prévenu. *Le docteur Maty*, lui dit-il, *nous avoit invités pour jeudi au Muſæum, où M. Rouſſeau devoit vous voir ; mais il préféra d'aller avec Mad. Garrick à la comédie : on ne peut pas faire tant de choſes en un jour.*

On répand à Paris une fauſſe lettre du roi de Pruſſe, qui depuis a été traduite & imprimée ici. J'apprends avec étonne-

ment, que c'eſt un M. Walpole, ami de M. Hume, qui fait courir cette lettre ; je lui demande ſi cela eſt vrai. Au lieu de me répondre, il me demande froidement de qui je le tiens ; & quelques jours après, il veut que je confie à ce même M. Walpole, des papiers qui m'intéreſſent, & que je cherche à faire venir en ſûreté. Je vois cette prétendue lettre du roi de Pruſſe, & j'y reconnois à l'inſtant le ſtyle de M. d'Alembert, autre ami de M. Hume, & mon ennemi d'autant plus dangereux, qu'il a ſoin de cacher ſa haine. J'apprends que le fils du jongleur Tronchin, mon plus mortel ennemi, eſt non-ſeulement un ami de M. Hume, mais qu'il loge avec lui ; & quand M. Hume voit que je fais cela, il m'en fait la confidence, m'aſſurant que le fils ne reſſemble pas au pere. J'ai logé deux ou trois nuits avec ma gouvernante dans cette même maiſon, chez M. Hume ; & à l'accueil que nous ont fait ſes hôteſſes qui ſont ſes amies, j'ai jugé de la façon dont

lui, ou cet homme qu'il dit ne pas reſſembler à ſon pere, leur avoit parlé d'elle & de moi.

Tous ces fait combinés, & d'autres ſemblables que j'obſerve, me donnent inſenſiblement une inquiétude que je repouſſe avec horreur. Cependant les lettres que j'écris n'arrivent pas, pluſieurs de celles que je reçois ont été ouvertes, & toutes ont paſſé par les mains de M. Hume: ſi quelqu'une lui échappe, il ne peut cacher l'ardente avidité de la voir. Un ſoir je vois encore chez lui, une manœuvre de lettre dont je ſuis frappé. Voici ce que c'eſt que cette manœuvre; car il peut importer de la détailler. Je vous l'ai dit, monſieur, dans un fait, je veux tout dire. Après ſoupé, gardant tous deux le ſilence au coin de ſon feu, je m'apperçois qu'il me regarde fixement; ce qui lui arrive ſouvent & d'une maniere aſſez remarquable. Pour cette fois, ſon regard ardent & prolongé devint preſque inquiétant. J'eſſaie de le

fixer à mon tour ; mais en arrêtant mes yeux sur les siens, je sens un frémissement inexplicable, & je suis bientôt forcé de les baisser. La physionomie & le ton du bon David sont d'un bon homme ; mais il faut que, pour me fixer dans nos têtes-à-tête, ce bon homme ait trouvé d'autres yeux que les siens.

L'impression de ce regard me reste ; mon trouble augmente jusqu'au saisissement. Bientôt un violent remords me gagne ; je m'indigne de moi-même. Enfin, dans un transport que je me rappelle encore avec délices, je me jette à son cou, je le serre étroitement, je l'inonde de mes larmes ; je m'écrie : *Non, non, David Hume n'est pas un traître ; s'il n'étoit le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir.* David Hume me rend mes embrassemens, & tout en me frappant de petits coups sur le dos, me répete plusieurs fois d'un ton tranquille : *Quoi ! mon cher monsieur ? Eh ! mon cher monsieur ! Quoi donc, mon cher mon-*

ſieur ? Il ne me dit rien de plus ; je ſens que mon cœur ſe reſſerre ; notre explication finit là ; nous allons nous coucher, & le lendemain je pars pour la province.

Je reviens maintenant à ce que j'entendis à Roye, la premiere nuit qui ſuivit notre départ. Nous étions couchés dans la même chambre, & pluſieurs fois au milieu de la nuit, je l'entendis s'écrier avec une véhémence extrême : *je tiens J. J. Rouſſeau.* Je pris ces mots dans un ſens favorable, qu'aſſurément le ton n'indiquoit pas ; c'eſt un ton dont il m'eſt impoſſible de donner l'idée, & qui n'a nul rapport à celui qu'il a pendant le jour, & qui correſpond très-bien aux regards dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit ces mots, je ſentis un treſſaillement d'effroi, dont je n'étois pas le maître ; mais il ne me fallut qu'un moment pour me remettre, & rire de ma terreur. Dès le lendemain, tout fut ſi parfaitement oublié, que je n'y ai pas même penſé durant tout mon ſéjour à Londres & au voiſinage.

voiſinage. Je ne m'en ſuis ſouvenu que depuis mon arrivée ici, en repaſſant toutes les obſervations que j'ai faites, & dont le nombre augmente de jour en jour; mais à préſent, je ſuis trop ſûr de ne plus l'oublier. Cet homme, que mon mauvais deſtin ſemble avoir forgé tout exprès pour moi, n'eſt pas dans la ſphere ordinaire de l'humanité, & vous avez aſſurément plus que perſonne, le droit de trouver ſon caractere incroyable: mon deſſein n'eſt pas auſſi, que vous le jugiez ſur mon rapport, mais ſeulement que vous jugiez de ma ſituation.

Seul dans un pays qui m'eſt inconnu, parmi des peuples peu doux, dont je ne ſais pas la langue, & qu'on excite à me haïr, ſans appui, ſans ami, ſans moyen de parer les atteintes qu'on me porte, je pourrois par cela ſeul ſembler fort à plaindre. Je vous proteſte cependant, que ce n'eſt ni aux déſagrémens que j'eſſuie, ni aux dangers que je peux courir, que je ſuis ſenſible: j'ai même

si bien pris mon parti sur ma réputation, que je ne songe plus à la défendre. Je l'abandonne, sans peine, au moins durant ma vie, à mes infatigables ennemis. Mais de penser qu'un homme, avec qui je n'eus jamais aucun démêlé, un homme de mérite, estimable par ses talens, estimé par son caractere, me tend les bras dans ma détresse, & m'étouffe quand je m'y suis jeté, voilà, monsieur, une idée qui m'atterre. Voltaire, d'Alembert, Tronchin n'ont jamais un instant affecté mon ame; mais quand je vivrois mille ans, je sens que jusqu'à ma derniere heure, jamais David Hume ne cessera de m'être présent.

Cependant j'endure mes maux avec assez de patience, & je me félicite surtout de ce que mon naturel n'en est point aigri : cela me les rend moins insupportables. J'ai repris mes promenades solitaires; mais au lieu d'y rêver, j'herborise; c'est une distraction dont je sens le besoin : malheureusement, elle ne m'est

pas ici d'une grande reſſource ; nous avons peu de beaux jours ; j'ai de mauvais yeux, un mauvais microſcope ; je ſuis trop ignorant pour herboriſer ſans livres ; & je n'en ai point encore ici. D'ailleurs, mes nuits ſont cruelles, mon corps ſouffre encore plus que mon cœur ; la perte totale du ſommeil me livre aux plus triſtes idées ; l'air du pays joint à tout cela ſa ſombre influence, & je commence à ſentir fréquemment que j'ai trop vécu. Le pis eſt, que je crains la mort encore ; non-ſeulement pour elle-même, non-ſeulement pour n'avoir pas un de mes amis qui puiſſe adoucir mes dernieres heures, mais ſur-tout pour l'abandon total où je laiſſerois ici la compagne de mes miſeres, livrée à la barbarie, ou qui pis eſt, à l'inſultante pitié de ceux dont les ſoins ne ſont qu'un raffinement de cruauté pour faire endurer l'opprobre en ſilence. Je ne ſais pas en vérité quelles reſſources la philoſophie offre à un homme dans mon état. Pour moi,

je n'en vois que deux qui ſoient à mon uſage, l'eſpérance & la réſignation.

Le plaiſir, monſieur, que j'ai de vous écrire eſt ſi parfaitement indépendant de l'attente d'une réponſe, que je ne vous envoie pour cela aucune adreſſe, bien ſûr que vous ne vous ſervirez pas de celle de M. Hume, avec qui j'ai rompu toute communication. Vos ſentimens me ſont connus, il ne m'en faut pas davantage; j'aurai l'équivalent de cent lettres, dans l'aſſurance où je ſuis que vous penſez à moi quelquefois avec intérêt. Je prends le parti de ſupprimer déſormais tout commerce de lettres, hors les cas d'abſolue néceſſité; de ne plus lire ni journaux ni nouvelles publiques, & de paſſer dans l'ignorance de ce qui ſe dit & ſe fait dans le monde, les jours tranquilles qu'on voudra me laiſſer.

Je fais, monſieur, les vœux les plus vrais & les plus tendres pour votre félicité.

LETTRE

A Madame la marquise DE CRÉQUI.

A Wootton, mai 1766.

BIEN loin de vous oublier, madame, je fais un de mes plaisirs dans cette retraite, de me rappeller les heureux temps de ma vie. Ils ont été rares & courts, mais leur souvenir les multiplie; c'est le passé qui me rend le présent supportable, & j'ai trop besoin de vous pour vous oublier. Je ne vous écrirai pas pourtant, madame, & je renonce à tout commerce de lettres, hors les cas d'absolue nécessité. Il est temps de chercher le repos, & je sens que je n'en puis avoir, qu'en renonçant à toute correspondance hors du lieu que j'habite. Je prends donc mon parti, trop tard sans doute, mais assez tôt pour jouir des jours tranquilles qu'on voudra bien me laisser. Adieu, madame; l'amitié dont vous m'avez honoré me sera tou-

jours préſente & chere : daignez auſſi vous en ſouvenir quelquefois.

LETTRE

A M. DE LUZE.

A Wootton, le 16 *mai* 1766.

QUOIQUE ma longue lettre à Mad. de Luze ſoit, monſieur, à votre intention comme à la ſienne, je ne puis m'empêcher d'y joindre un mot pour vous remercier, & des ſoins que vous avez bien voulu prendre pour réparer la banqueroute que j'avois faite à Strasbourg, ſans en rien ſavoir, & de votre obligeante lettre du 10 avril. J'ai ſenti, à l'extrême plaiſir que m'a fait ſa lecture, combien je vous ſuis attaché & combien tous vos bons procédés pour moi, ont jeté de reſſentiment dans mon ame. Comptez, monſieur, que je vous aimerai toute ma vie, & qu'un des regrets qui me ſuivent en Angleterre, eſt d'y vivre éloigné de

vous. J'ai formé dans votre pays, des attachemens qui me le rendront toujours cher; & le desir de m'y revoir un jour, que vous voulez bien me témoigner, n'est pas moins dans mon cœur que dans le vôtre : mais comment espérer qu'il s'accomplisse? Si j'avois fait quelque faute qui m'eût attiré la haine de vos compatriotes, si je m'étois mal conduit en quelque chose, si j'avois quelque tort à me reprocher, j'espérerois, en le réparant, parvenir à le leur faire oublier & à obtenir leur bienveillance : mais qu'ai-je fait pour la perdre, en quoi me suis-je mal conduit, à qui ai-je manqué dans la moindre chose, à qui ai-je pu rendre service que je ne l'aie pas fait? Et vous voyez comme ils m'ont traité. Mettez-vous à ma place, & dites-moi s'il est possible de vivre parmi des gens qui veulent assommer un homme sans grief, sans motif, sans plainte contre sa personne, & uniquement parce qu'il est malheureux. Je sens qu'il seroit à desirer

pour l'honneur de ces meſſieurs, que je retournaſſe finir mes jours au milieu d'eux; je ſens que je le deſirerois moi-même : mais je ſens auſſi que ce ſeroit une haute folie, à laquelle la prudence ne me permet pas de ſonger. Ce qui me reſte à eſpérer en tout ceci, eſt de conſerver les amis que j'ai eu le bonheur d'y faire, & d'être toujours aimé d'eux, quoiqu'abſent. Si quelque choſe pouvoit me dédommager de leur commerce, ce ſeroit celui du galant homme dont j'habite la maiſon, & qui n'épargne rien pour m'en rendre le ſéjour agréable. Tous les gentilshommes des environs, tous les miniſtres des paroiſſes voiſines ont la bonté de me marquer des empreſſemens qui me touchent, en ce qu'ils me montrent la diſpoſition générale du pays. Le peuple même, malgré mon équipage, oublie en ma faveur ſa dureté ordinaire envers les étrangers; Mad. de Luze vous dira comment eſt le pays; enfin j'y trouverois de quoi n'en regretter aucun autre,

si j'étois plus près du soleil & de mes amis. Bon jour, monsieur; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 31 *mai* 1766.

M. Lucadou aura pu vous marquer, monsieur, combien j'étois en peine de vous; & votre lettre du 28 avril m'a tiré d'une grande inquiétude. Je suis dans la plus grande joie du projet que vous avez formé de me venir voir cette année; je suis fâché seulement que ce soit trop tard pour jouir des charmes du lieu que j'habite: il est délicieux dans cette saison; mais en novembre il sera triste, il aura grand besoin que vous veniez en égayer l'habitant. Il faudra prévenir M. du Peyrou de votre voyage, au cas qu'il ait quelque chose à m'envoyer. J'aurois souhaité que vous pussiez venir en-

semble, pour que le voyage fût plus agréable à tous les deux. Mais je trouverai mon compte à vous voir l'un après l'autre. Je serai tout entier à chacun des deux, & j'aurai deux fois du plaisir.

Si mes vœux pouvoient contribuer à rétablir parmi vous, les loix & la liberté, je crois que vous ne doutez pas que Geneve ne redevînt une république; mais, messieurs, puisque les tourmens que votre sort futur donne à mon cœur, sont à pure perte, permettez que je cherche à les adoucir, en pensant à vos affaires le moins qu'il est possible. Vous avez publié que je voulois écrire l'histoire de la médiation. Je serois bien aise seulement d'en savoir l'histoire: mais mon intention n'est assurément pas de l'écrire; & quand je l'écrirois, je me garderois de la publier. Cependant, si vous voulez me rassembler les pieces & mémoires qui regardent cette affaire, vous sentez qu'il n'est pas possible qu'ils me soient jamais indifférens; mais gardez-les pour les apporter avec vous,

& ne m'en envoyez plus par la poste : car les ports en ce pays sont si exorbitans, que votre paquet précédent m'a coûté de Londres ici, 4 liv. 10 sols de France. Au reste, je vous préviens pour la derniere fois, que je ne veux plus faire souvenir le public que j'existe, & que de ma part, il n'entendra plus parler de moi durant ma vie. Je suis en repos ; je veux tâcher d'y rester. Par une suite du desir de me faire oublier, j'écris le moins de lettres qu'il m'est possible. Hors trois amis, en vous comptant, j'ai rompu toute autre correspondance, & pour quoi que ce puisse être, je n'en renouerai plus. Si vous voulez que je continue à vous écrire, ne montrez plus mes lettres, & ne parlez plus de moi à personne, si ce n'est pour les commissions dont votre amitié me permet de vous charger.

Je voudrois bien que votre associé, que je salue, eût le temps d'en faire une avant votre départ. J'ai perdu presque tous mes microscopes ; & ceux qui me

reſtent ſont ternis & incommodes, en ce qu'il me faudroit trois mains pour m'en ſervir, une pour tenir le microſcope, une autre pour tenir la plante en état à ſon foyer, & la troiſieme pour ouvrir la fleur avec une pointe, & en tenir les parties ſoumiſes à l'inſpection. N'y auroit-il point moyen d'avoir un microſcope, auquel on pût attacher l'objet dans la ſituation qu'on voudroit, ſans avoir beſoin de le tenir, afin d'avoir une main libre, & que l'objet ne vacillât pas tant ? Les ouvriers de Londres ſont ſi exorbitamment chers, & je ſuis ſi peu à portée de me faire entendre, que je crois qu'il y auroit à gagner de toutes manieres, à faire faire mes petits inſtrumens à Geneve, ſur-tout ſous des yeux comme ceux de M. Deluc. Il faudroit pluſieurs verres au microſcope, & tous extrêmement polis. Il me manque auſſi quelques livres de botanique ; mais nous ſerons à temps d'en parler quand vous ſerez ſur votre départ, de même que de quelques commiſſions pour

Paris,

Paris, où je suppose que vous passerez, à moins que vous n'aimiez mieux vous embarquer à Bordeaux.

Voltaire a fait imprimer & traduire ici par ses amis, une lettre à moi adressée, où l'arrogance & la brutalité sont portées à leur comble, & où il s'applique avec une noirceur infernale, à m'attirer la haine de la nation. Heureusement, la sienne est si mal-adroite, il a trouvé le secret d'ôter si bien tout crédit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne sert qu'à augmenter le mépris que l'on a ici pour lui. La sotte hauteur que ce pauvre homme affecte, est un ridicule qui va toujours en augmentant. Il croit faire le prince, il ne fait en effet que le crocheteur. Il est si bête qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il se tourmente de moi.

L'homme dont je vous ai parlé dans la précédente lettre, a placé *O* fils, chez l'homme de *B*, qui va près de *C*. Vous apprenez de quelles commissions ce

petit barbouillon peut être chargé; j'
ai prévenu *D.*

Vos offres au sujet de l'argent qui e
chez Mad. Boy de la Tour, sont assuré
ment très-obligeantes; le mal que j'y
vois est, qu'elles ne sont pas acceptables
On ne place point au dix pour cent su
deux têtes. Sur celle de Mlle. le Vasseur
passe: cela se peut accepter. A cette con
dition, je vous enverrai le billet pou
retirer cet argent; ou bien nous arrange
rons ici cette affaire à votre voyage. J
vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 28 *juin* 176

Je vois, monsieur, par votre lettre d
9, qu'à cette date, vous n'aviez pas re
ma précédente, quoiqu'elle dût vous ê
arrivée, & que je vous l'eusse adress
par vos correspondans ordinaires, com

je fais celle-ci. L'état critique de vos affaires me navre l'ame; mais ma situation me force à me borner pour vous, à des soupirs & des vœux inutiles. Je n'aurai pas même la témérité de risquer des conseils sur votre conduite, dont le mauvais succès me feroit gémir toute ma vie, si les choses venoient à mal tourner; & je ne vois pas assez clair dans les secrettes intrigues qui décideront de votre sort, pour juger des moyens les plus propres à vous servir. Le vif intérêt même que je prends à vous, vous nuiroit si je le laissois paroître; & je suis si infortuné, que mon malheur s'étend à tout ce qui m'intéresse. J'ai fait ce que j'ai pu, monsieur; j'ai mal réussi, je réussirois plus mal encore; & puisque je vous suis inutile, n'ayez pas la cruauté de m'affliger sans cesse dans cette retraite; & par humanité, respectez le repos dont j'ai grand besoin.

Je sens que je n'en puis avoir tant que je conserverai des relations avec le con-

tinent. Je n'en reçois pas une lettre qui ne contienne des choſes affligeantes ; & d'autres raiſons, trop longues à déduire, me forcent à rompre toute correſpondance, même avec mes amis, hors les cas de la plus grande néceſſité. Je vous aime tendrement, & j'attends avec la plus vive impatience, la viſite que vous me promettez ; mais comptez peu ſur mes lettres. Quand je vous aurai dit toutes les raiſons du parti que je prends, vous les approuverez vous-même ; elles ne ſont pas de nature à pouvoir être miſes par écrit. S'il arrivoit que je ne vous écriviſſe plus juſqu'à votre départ, je vous prie d'en prévenir dans le temps, M. du Peyrou, afin que s'il a quelque choſe à m'envoyer, il vous le remette ; & en paſſant à Paris, vous m'obligerez auſſi d'y voir M. Guy, chez la veuve Duchesne, afin qu'il vous remette ce qu'il y a d'imprimé de mon *Dictionnaire de muſique*, & que j'en aie par vous des nouvelles ; car je n'en ai plus depuis long-

temps. Mon cher monsieur, je ne serai tranquille que quand je serai oublié ; je voudrois être mort dans la mémoire des hommes. Parlez de moi le moins que vous pourrez, même à nos amis ; n'en parlez plus du tout à *G*, vous avez vu comment il me rend justice ; je n'en attends plus que de la postérité parmi les hommes, & de Dieu qui voit mon cœur dans tous les temps. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. la marquise DE VERDELIN.

A Wootton, août 1766.

J'AI attendu, madame, votre retour à Paris, pour vous répondre, parce qu'il y a, pour écrire des provinces d'Angleterre, dans les provinces de France, des embarras que j'aurois peine à lever d'ici.

Vous me demandez quels sont mes griefs contre M. Hume. Des griefs ?

Non, madame, ce n'eſt pas le mot. Ce mot propre n'exiſte pas dans la langue françoiſe; & j'eſpere pour l'honneur de l'humanité, qu'il n'exiſte dans aucune langue.

M. Hume a promis de publier toutes les pieces relatives à cette affaire. S'il tient parole, vous verrez dans la lettre que je lui ai écrite le 10 juillet, les détails que vous demandez, du moins aſſez pour que le reſte ſoit ſuperflu. D'ailleurs, vous voyez ſa conduite publique depuis ma derniere lettre; elle parle aſſez clair, ce me ſemble, pour que je n'aie plus beſoin de rien dire.

Je vous dois cependant, madame, d'examiner ce que vous m'alléguez à ce ſujet.

Que la fauſſe lettre du roi de Pruſſe ſoit de M. d'Alembert, ami de M. Hume, ou de M. Walpole, ami de M. Hume, ce n'eſt pas au fond de cela qu'il s'agit. C'eſt de ſavoir, quel que ſoit l'auteur de la lettre, ſi M. Hume en eſt complice.

Vous voulez que Mad. du Defand ait travaillé à cette lettre ; à la bonne heure : mais deux autres écrits, mis succeſſivement dans les mêmes papiers & de la même main, ne ſont ſûrement pas de celle d'une femme ; & quant à M. Walpole, tout ce que je puis dire eſt, qu'il faut aſſurément que je me connoiſſe mal en ſtyle, pour avoir pu prendre le françois d'un Anglois, pour le françois de M. d'Alembert.

Votre objection tirée du caractere connu de M. Hume, eſt très-forte, & m'étonnera toujours. Il n'a pas fallu moins que ce que j'ai vu & ſenti d'oppoſé, pour le croire. Tout ce que je peux conclure de cette contradiction, eſt qu'apparemment M. Hume n'a jamais haï que moi ſeul : mais auſſi quelle haine, quel art profond à la cacher & à l'aſſouvir ! Le même cœur pourroit-il ſuffire à deux paſſions pareilles ?

On vous marque que j'ai voué à M. Hume une haine implacable, parce qu'il

veut me déshonorer en me forçant d'ac-
cepter des bienfaits. Savez-vous bien,
madame, ce que milord Maréchal, à qui
vous me renvoyez, eût fait, si on lui eût
dit pareille chose? Il eût répondu que
cela n'étoit pas vrai, & n'eût pas même
daigné m'en parler.

Tout ce que vous ajoutez sur l'hon-
neur que m'eût fait une pension du roi
d'Angleterre, est très-juste. Il est seule-
ment étonnant que vous ayez cru avoir
besoin de me dire ces choses là. Pour
vous prouver, madame, que je pense
exactement comme vous sur cet article,
je vous envoie ci-jointe la copie d'une
lettre que j'écrivis, il y a trois mois, à
M. le général Conway, & dans laquelle
j'étois même fort embarrassé, sentant
déjà les trahisons de M. Hume, & ne
voulant cependant pas le nommer. Il ne
s'agit pas de savoir si cette pension m'eût
été honorable, mais si elle l'étoit assez
pour que je dusse l'accepter à tout prix,
même à celui de l'infamie.

Quand vous me demandez quel eſt le ſujet qui oſe ſolliciter ſon maître pour un homme qu'il veut avilir, vous ne voyez pas qu'il faiſoit de cette ſollicitation, ſon grand moyen pour m'accuſer bientôt de la plus noire ingratitude. Si M. Hume eût travaillé publiquement à m'avilir lui-même, vous auriez raiſon; mais il ne faut pas ſuppoſer qu'il exécutoit avec bêtiſe, un projet ſi profondément médité. Cette objection ſeroit bonne encore, ſi, connu depuis long-temps de M. Hume, j'avois été inconnu du roi d'Angleterre & de ſa cour; mais votre lettre même dit le contraire. Cette affaire ne pouvoit tourner, comme elle a fait, qu'à l'avantage de M. Hume. Toute la cour d'Angleterre dit maintenant: *ce pauvre homme! Il croit que tout le monde lui reſſemble; nous y avons été trompés comme lui.*

Dans le plan qu'il s'étoit fait, & qu'il a ſi pleinement exécuté, de paroître me ſervir en public avec la plus grande of-

tentation, & de me diffamer enſuite avec la plus grande adreſſe, il devoit écrire & parler honorablement de moi. Vouliez-vous qu'il allât dire du mal d'un homme pour lequel il affectoit tant d'amitié? C'eût été ſe contredire, & jouer très-mal ſon jeu. Il vouloit paroître avoir été pleinement ma dupe. Il préparoit l'objection que vous me faites aujourd'hui.

Vous me renvoyez ſur ce que vous appellez mes griefs, à milord Maréchal pour en juger. Milord Maréchal eſt trop ſage pour vouloir, d'où il eſt, voir mieux que moi ce qui ſe paſſe où je ſuis; & quand un homme entre quatre yeux, m'enfonce à coups redoublés un poignard dans le ſein, je n'ai pas beſoin, pour ſavoir s'il m'a touché, de l'aller demander à d'autres.

Finiſſons pour jamais ſur ce ſujet, je vous ſupplie. Je vous avoue, madame, toute ma foibleſſe. Si je ſavois que M. Hume ne fût pas démaſqué avant ſa mort, j'aurois peine à croire encore à la Providence.

Je me fais quelque scrupule de mêler dans une même lettre, des sujets si disparates; mais cette atteinte de goutte que vous avez sentie, mais les incommodités de vos enfans ne me permettent pas de ne vous rien dire ici, d'eux & de vous. Quant à la goutte, il n'est pas naturel qu'elle vous maltraite beaucoup à votre âge, & j'espere que vous en serez quitte pour un ressentiment passager; mais je n'envisage pas de même cette humeur scrophuleuse, qui paroît avoir été transmise à vos enfans par leur pere; l'âge pubere les guérira, comme je l'espere, ou rien ne les guérira; & dans ce dernier cas, je vois une raison de plus, de combler les vœux d'un honnête homme, qui a toute votre estime & qui mérite tout votre attachement. Vos filles, malgré leur mérite, leur naissance & leur bien, se marieront peut-être avec peine, & peut-être aurez-vous vous-même quelque scrupule de les marier. Ah, madame! les races de gens de bien sont si rares sur

la terre : voulez-vous en laiſſer éteindre une ? A la place des ſimples & vrais ſentimens de la nature, qu'on étouffe, on a fourré dans la ſociété, je ne ſais quels raffinemens de délicateſſe, que je ne ſaurois ſouffrir. Croyez-moi, croyez-en votre ami, & l'ami de toutes choſes honnêtes : mariez-vous, puiſque votre âge & votre cœur le demandent ; l'intérêt même de vos filles ne s'y oppoſe pas. Vos enfans des deux parts auront les biens de leurs peres, & ils auront de plus les uns dans les autres, un appui que vous rendrez très-ſolide, par l'attachement mutuel que vous leur ſaurez inſpirer. Mon intérêt auſſi ſe mêle à ce conſeil, je vous l'avoue. Je ſens & j'ai grand beſoin de ſentir qu'on n'eſt pas tout-à-fait miſérable, quand on a des amis heureux. Soyez-le l'un & l'autre, & l'un par l'autre ; qu'au milieu des afflictions qui m'accablent, j'aie la conſolation de ſavoir que j'ai deux amis unis & fideles, qui parlent quelquefois avec attendriſſement,

attendriſſement, de mes miſeres. Elles m'en ſeront moins rudes à ſupporter. J'aime à enviſager comme faite, une choſe qui doit ſe faire. Permettez-moi de vous conſeiller, lorſque vous ſerez dans votre nouveau ménage, de bien choiſir ceux à qui vous accorderez l'entrée de votre maiſon : qu'elle ne ſoit pas ouverte à tout le monde, comme la plupart des maiſons de Paris : ayez un petit nombre d'amis ſûrs, & tenez-vous-en à leur commerce. Ayez-en, ſi vous voulez, qui aient de la littérature; cela jette de l'agrément dans la ſociété : mais point de gens de lettres de profeſſion, ſur toute choſe; jamais aucun auteur, quel qu'il ſoit. Souvenez-vous de cet avis, madame, & ſoyez ſûre que ſi vous le négligez, vous vous en trouverez mal tôt ou tard.

Je n'ai pas la force d'étendre juſqu'à vous, ma réſolution de ne plus écrire : c'eſt une réſolution que j'avois pourtant priſe, mais qu'il eſt impoſſible à mon

cœur d'exécuter. Je vous écrirai quelquefois, madame, mais rarement peut-être. Je voudrois qu'en cela, vous ne m'imitassiez pas. Je ne dois pas vous affliger, & vous pouvez me consoler. Je vous prie de ne remettre vos lettres, ni à M. Coindet, ni à personne, mais de les envoyer vous-même sous l'adresse ci-jointe, exactement suivie, sans que mon nom y paroisse en aucune façon. En prenant soin de faire affranchir les lettres jusqu'à Londres, elles parviendront sûrement, & personne ne les ouvrira que moi. Mais il faut tâcher, par économie, d'éviter les paquets, & d'écrire plutôt des lettres simples sur d'aussi grand papier qu'on veut; car, quelque grosse que soit une lettre simple, elle ne paie que pour simple: mais la moindre enveloppe renchérit le port exorbitamment. Le dernier paquet de M. Coindet m'a coûté six francs de port. Je ne les ai pas regrettés assurément; ce paquet contenoit une lettre de vous. Mais en tout ce qui peut se faire

avec économie, sans que la chose aille moins bien, je suis dans une position qui m'en rend le soin très-utile. Au reste, je ne sais pas qui peut vous avoir dit que j'étois à vingt-cinq lieues de Londres; j'en suis à cinquante bonnes, & j'ai mis quatre jours à les faire, avec les mêmes chevaux à la vérité. Recevez, madame, les salutations de la plus tendre amitié.

LETTRE

A M. Marc-Michel REY.

A Wootton, août 1766.

JE reçois, mon cher compere, avec grand plaisir, de vos nouvelles. L'impossibilité de trouver nulle part, ce repos après lequel mon cœur soupire inutilement, m'eût fait un scrupule de vous donner des miennes, pour ne pas vous affliger. D'ailleurs, voulant me recueillir en moi-même, autant qu'il est possible, & ne plus rien savoir de ce qui se passe

dans le monde par rapport à moi, j'ai rompu tout commerce de lettres, hors les cas d'abſolue néceſſité. Cela fera que je vous écrirai plus rarement déſormais; mais ſoyez ſûr que mon attachement pour vous & pour tout ce qui vous appartient, eſt toujours le même; & que ce ſeroit une grande conſolation pour moi dans la vieilleſſe, qui s'approche au milieu d'un cortege de douleurs de toute eſpece, d'embraſſer ma chere filleule avant ma mort.

J'ai ſu que vous aviez eu auſſi quelques affaires déſagréables. J'en étois en peine; & je vous aurois écrit à ce ſujet, ſi vous ne m'aviez prévenu. J'augure, ſur ce que vous ne m'en dites rien, que tout cela n'a pas eu des ſuites, & je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais mon amitié pour vous, ne me permet pas de vous taire mon ſentiment ſur ces ſortes d'affaires. Tandis que vous commenciez & que vous aviez beſoin de mettre, pour ainſi dire, à la loterie, il vous convenoit de courir quelques riſques pour vous

avancer ; mais maintenant, que votre maison est bien établie, que vos affaires, comme je le suppose, sont en bon état, ne les dérangez pas par votre faute ; jouissez en paix, de la fortune dont la Providence a béni votre travail ; & au lieu d'exposer le bien de vos enfans & le vôtre, contentez-vous de l'entretenir en sûreté, sans plus vous permettre d'entreprises hasardeuses. Voilà, mon cher compere, un conseil de l'amitié, & je crois, de la raison. Si vous trouvez qu'il soit à votre usage, profitez-en.

Vos gazettes disent donc que M. Hume est mon bienfaiteur, & que je suis son protégé. Que Dieu me préserve d'être souvent protégé de la sorte, & de trouver en ma vie encore un pareil bienfaiteur ! Je présume que cet article n'est que préparatoire, & qu'il en suivra bientôt un second aussi véridique, aussi humain, aussi juste. Qu'importe, mon cher compere ? Laissons dire, & M. Hume, & les plénipotentiaires, & les puissances, & les

gazetiers, & le public, & tout le monde. Qu'ils crient, qu'ils m'outragent, qu'ils m'insultent, qu'ils disent & fassent tout ce qu'ils voudront : mon ame, en dépit d'eux, restera toujours la même; il n'est pas au pouvoir des hommes de la changer. Le public désormais est mort pour moi. Je vous prie, quand vous m'écrirez, de ne me reparler jamais de ce qu'on y dit.

Mrs. Becket & de Hondt ne m'ont point parlé de la pension de Mlle. le Vasseur; & comme l'année n'est pas écoulée, cela ne presse pas : mais je vous prie de ne vous servir jamais de ces messieurs, pour me rien envoyer, ni pour rien qui me regarde. J'ai senti dans plus d'une affaire, l'influence que M. Hume a sur eux. Il vient de m'en arriver une qui mérite d'être contée. M. du Peyrou ayant jugé à propos de m'envoyer mes livres, je l'avois prié de les adresser à ces messieurs, qui s'étoient offerts. Ayant une collection considérable d'estampes, dont

les droits, exigés à la rigueur, auroient passé mes ressources, je les priai de tâcher de faire mitiger le droit; d'autant plus que la moitié de mes estampes ne valant pas ce droit, j'aimerois mieux les abandonner que de le payer sans rabais. Ces messieurs promettent de faire de leur mieux. Ils reçoivent mes livres, & outre quinze livres de port, en prennent quinze autres chez mon banquier, pour les frais de douane, gardent & fouillent les livres tant qu'il leur plait, sans me rien marquer de leur arrivée; m'envoient enfin sans avis, un ballot que je les avois priés de m'envoyer si-tôt que les miens arriveroient. J'ouvre ce ballot, où mes estampes étoient. Je trouve les portefeuilles vuides, & pas une seule estampe, ni petite ni grande, sans qu'ils aient même daigné me marquer ce qu'ils en avoient fait. Ainsi j'ai quinze livres de port, autant de douane, sans savoir sur quoi, & pour cent louis d'estampes perdues, sans qu'il m'en reste une seule.

(1) Je ne sais si les livres que vous avez vus, doivent payer à Londres mille écus de douane ; mais je sais bien que si je les revends, comme il le faut bien, je n'en retirerai pas la moitié de cette somme. Il y a un seul article d'une livre sterling (c'est près d'un louis) pour une vieille guittare sourde, brisée, & pourrie, qui m'a coûté six francs de France, & dont je ne les retrouverai jamais. Cela ne se feroit pas à Alger ; mais cela se fait à Londres, graces aux bons soins de ces messieurs. Si je laisse long-temps mes livres dans leur magasin, & s'ils me font payer à proportion pour l'entrepôt, ne le pouvant pas, je serai forcé de leur laisser mes livres : ainsi j'aurai perdu par leurs bons soins, tous mes livres, toutes mes estampes, & trente louis d'argent comptant. Que dites-vous de cela ? Je

(1) Ces estampes déplacées des portefeuilles qui les contenoient, se sont retrouvées dans un autre ballot.

crois que ces messieurs sont par eux-mêmes de fort honnêtes gens ; mais je crois aussi qu'à mon égard, ils cedent trop à l'instigation d'autrui : c'est pourquoi je veux n'avoir avec eux, si je puis, aucune sorte d'affaires, de peur de m'en trouver toujours plus mal. Je chercherai, si vous y consentez, à me prévaloir sur vous, des trois cents francs de Mlle. le Vasseur, soit par lettre de change, soit en vous envoyant d'Angleterre, son reçu, en échange duquel vous en donnerez l'argent à celui qui vous le remettra.

Je dois avoir parmi mes livres, un exemplaire sur la musique du *Devin du village*. Si vous persistez à vouloir le faire graver, je pourrois corriger cet exemplaire & vous l'envoyer ; mais il faut du temps, non-seulement pour attendre l'occasion, mais pour le faire venir de Londres, parce qu'il faut que je donne commission à quelqu'un de confiance d'ouvrir la balle où il est, pour l'en tirer & me l'envoyer : ce qui ne

peut se faire avant cet hiver. Je suis très-fâché que vous publiiez *la Reine fantasque*, parce que cela peut faire encore des tracasseries désagréables pour vous & pour moi.

Guy m'a écrit au sujet du *Dictionnaire de musique :* il se plaint de vous & de vos propositions, qu'il trouve déraisonnables. Je lui ai répondu qu'il fît comme il l'entendroit; que je vous aimois fort tous les deux; mais que des affaires de libraire à libraire, je ne m'en mêlerois de mes jours. Mille tendres salutations à Mad. Rey. J'embrasse la chere petite & son cher papa.

Voici une adresse dont il faut vous servir désormais, quand vous m'écrivez. Ne faites point d'enveloppe; & quoique mon nom ne paroisse point sur la lettre, soyez sûr que personne ne l'ouvrira que moi, & qu'elle me parviendra sûrement, pourvu que vous suiviez exactement l'adresse, & que vous affranchissiez jusqu'à Londres; sans quoi, les

lettres pour les provinces d'Angleterre restent au rebut.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 16 *août* 1766.

Je suis extrêmement en peine de vous, monsieur, n'ayant point de vos nouvelles depuis le 21 juin. Je vous ai marqué, il est vrai, que je ne vous écrirois pas; mais comme vous n'étiez pas dans le même embarras que moi, je me flattois que mon silence ne produiroit pas le pire; & j'espere au moins, puisque vous ne m'avez rien écrit de contraire à la promesse que vous m'avez faite, de me venir voir cette automne, que cette promesse sera exécutée. Ainsi je vous attends au mois de novembre, fâché seulement que vous ne preniez pas une meilleure saison.

Je vous prie de voir, en passant à Lyon,

Mad. Boy de la Tour ma bonne amie, & sa chere fille, & de m'apporter amplement de leurs nouvelles. Apprenez-moi le rétablissement de la premiere, & le bonheur de la seconde dans son mariage; rien ne manquera à mon plaisir en vous embrassant. Assurez-les de ma tendre & constante amitié pour elles, & dites-leur que vous leur expliquerez à votre retour, pourquoi je ne leur ai point écrit, moi qui pense continuellement à elles, & pourquoi je n'écris plus à personne, hors les cas de nécessité.

Vous ne manquerez pas, je vous prie, en passant à Paris, de voir Mad. la veuve Ducheſne libraire, & M. Guy, à qui je compte envoyer une lettre pour vous, où je rassemblerai ce que je peux avoir à vous dire d'ici à ce temps là, concernant votre voyage. En attendant, je vous préviens de ne donner votre confiance à personne à Londres, sur ce qui me regarde; mais de remettre, s'il se peut, les affaires que vous pourriez avoir dans cette

cette capitale, à votre retour, où vous pourrez aussi m'y rendre des services. Je vous prie aussi de ne m'amener personne de Londres, qui que ce puisse être, & quelque prétexte qu'ils puissent prendre pour vous accompagner. Il suffira que vous preniez pour la route, un domestique qui sache la langue. Je ne vois pas que vous puissiez vous en passer; car dans la route, ni dans cette contrée, personne ne sait un seul mot de françois.

Je ne vous envoie point cette lettre par M. Lucadou; vous en saurez la raison, quand nous nous serons vus. Ne me répondez pas non plus, par son canal; mais envoyez votre lettre à M. du Peyrou, qui aura la bonté de me la faire parvenir. Je vous avoue même, que je desirerois que M. Lucadou ne fût pas prévenu de votre voyage, de crainte qu'il ne survînt des obstacles qui vous empêcheroient de l'achever. Je ne puis vous en dire ici davantage; mais tout ce que

je desire pour ce moment le plus au monde, est de vous voir arriver en bonne santé. Je vous embrasse.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 30 août 1766.

J'AI lu, monsieur, dans votre lettre du 31 juillet, l'article de gazette que vous y avez transcrit, & sur lequel vous me demandez des instructions pour ma défense. Eh de quoi, je vous prie, voulez-vous me défendre? De l'accusation d'être un infame? Mon bon ami, vous n'y pensez pas. Lorsqu'on vous parlera de cet article, & des étonnantes lettres qu'écrit M. Hume, répondez simplement: Je connois mon ami Rousseau; de pareilles accusations ne sauroient le regarder. Du reste, faites comme moi, gardez le silence, & demeurez en repos. Sur-tout ne me parlez plus de ce qu'on dit dans le

public & dans les gazettes. Il y a long-temps que tout cela eſt mort pour moi.

Il y a cependant un point ſur lequel je deſire que mes amis ſoient inſtruits, parce qu'ils pourroient croire, comme ils ont fait quelquefois, & toujours à tort, que des principes outrés me conduiſent à des choſes déraiſonnables. M. Hume a répandu à Paris & ailleurs, que j'avois refuſé brutalement une penſion de deux mille francs du roi d'Angleterre, après l'avoir acceptée. Je n'ai jamais parlé à perſonne de cette penſion, que le roi vouloit qui fût ſecrette, & je n'en aurois parlé de ma vie, ſi M. Hume n'eût commencé. L'hiſtoire en ſeroit longue à déduire dans une lettre; il ſuffit que vous ſachiez comment je m'en défendis, quand, ayant découvert les manœuvres ſecrettes de M. Hume, je dus ne rien accepter par la médiation d'un homme qui me trahiſſoit. Voici, monſieur, une copie de la lettre que j'écrivis à ce ſujet, à M. le général

Conwai, secretaire d'état. (1) J'étois d'autant plus embarrassé dans cette lettre, que par un excès de ménagement, je ne voulois ni nommer M. Hume, ni dire mon vrai motif. Je vous l'envoie, pour que vous jugiez quant à présent, d'une seule chose, savoir, si j'ai refusé malhonnêtement. Quand nous nous verrons, vous saurez le reste : plaise à Dieu que ce soit bientôt! Toutefois ne prenez rien sur vos affaires d'aucune espece. Je puis attendre ; & dans quelque temps que vous veniez, je vous verrai toujours avec le même plaisir. Je me rapporte en toute chose, à la lettre que je vous ai écrite, il y a une quinzaine de jours, par voie d'ami. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Il faut que vous ayez une mince opinion de mon discernement en fait de style, pour vous imaginer que je me

(1) Voyez cette lettre sous date du 1 mai 1766, tome XXIV des Œuvres, édition in-8. & in-12, & tome XII in-4°

trompe ſur celui de M. de Voltaire, & que je prends pour être de lui, ce qui n'en eſt pas; & il faut en revanche, que vous ayez une haute opinion de ſa bonne foi, pour croire que dès qu'il renie un ouvrage, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas de lui.

LETTRE

A Mad. la comteſſe DE BOUFFLERS.

A Wootton, le 30 août 1766.

UNE choſe me fait grand plaiſir, madame, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois dernier, & qui ne m'eſt parvenue que depuis peu de jours, c'eſt de connoître à ſon ton, que vous êtes en bonne ſanté.

Vous dites, madame, n'avoir jamais vu de lettre ſemblable à celle que j'ai écrite à M. Hume: cela peut être; car je n'ai, moi, jamais rien vu de ſemblable à ce qui y a donné lieu. Cette lettre ne

reſſemble pas du moins à celles qu'écrit M. Hume, & j'eſpere n'en écrire jamais qui leur reſſemblent.

Vous me demandez quelles ſont les injures dont je me plains. M. Hume m'a forcé de lui dire que je voyois ſes manœuvres ſecrettes, & je l'ai fait. Il m'a forcé d'entrer là-deſſus en explication; je l'ai fait encore, & dans le plus grand détail. Il peut vous rendre compte de tout cela, madame; pour moi, je ne me plains de rien.

Vous me reprochez de me livrer à d'odieux ſoupçons; à cela je réponds, que je ne me livre point à des ſoupçons. Peut-être auriez-vous pu, madame, prendre pour vous, un peu des leçons que vous me donnez; n'être pas ſi facile à croire que je croyois ſi facilement aux trahiſons; & vous dire pour moi, une partie des choſes que vous vouliez que je me diſſe pour M. Hume.

Tout ce que vous m'alléguez en ſa faveur, forme un préjugé très-fort, très-

raisonnable, d'un très-grand poids, surtout pour moi, & que je ne cherche point à combattre; mais les préjugés ne font rien contre les faits. Je m'abstiens de juger du caractere de M. Hume, que je ne connois pas : je ne juge que sa conduite avec moi, que je connois. Peut-être suis-je le seul homme qu'il ait jamais haï : mais aussi quelle haine ! Un même cœur suffiroit-il à deux comme celle-là ?

Vous vouliez que je me refusasse à l'évidence; c'est ce que j'ai fait autant que j'ai pu : que je démentisse le témoignage de mes sens; c'est un conseil plus facile à donner qu'à suivre : que je ne crusse rien de ce que je sentois : que je consultasse les amis que j'ai en France. Mais si je ne dois rien croire de ce que je vois & de ce que je sens, ils le croiront bien moins encore, eux qui ne le voient pas, & qui le sentent encore moins. Quoi, madame ! quand un homme vient entre quatre yeux, m'enfoncer à

coups redoublés, un poignard dans le sein, il faut, avant d'oser lui dire qu'il me frappe, que j'aille demander à d'autres s'il m'a frappé ?

L'extrême emportement que vous trouvez dans ma lettre, me fait présumer, madame, que vous n'êtes pas de sang-froid vous-même, ou que la copie que vous avez vue, est falsifiée. Dans la circonstance funeste où j'ai écrit cette lettre, & où M. Hume m'a forcé de l'écrire, sachant bien ce qu'il en vouloit faire, j'ose dire qu'il falloit avoir une ame forte pour se modérer à ce point. Il n'y a que les infortunés qui sentent combien, dans l'excès d'une affliction de cette espece, il est difficile d'allier la douceur avec la douleur.

M. Hume s'y est pris autrement, je l'avoue. Tandis qu'en réponse à cette même lettre, il m'écrivoit en termes décens & même honnêtes, il écrivoit à M. d'Holback & à tout le monde, en termes un peu différens. Il a rempli Pa-

tis, la France, les gazettes, l'Europe entiere, de choſes que ma plume ne ſait pas écrire, & qu'elle ne répétera jamais. Etoit-ce comme cela, madame, que j'aurois dû faire?

Vous dites que j'aurois dû modérer mon emportement, contre un homme qui m'a réellement ſervi. Dans la longue lettre que j'ai écrite le 10 juillet à M. Hume, j'ai peſé avec la plus grande équité, les ſervices qu'il m'a rendus. Il étoit digne de moi d'y faire par-tout pencher la balance en ſa faveur; & c'eſt ce que j'ai fait. Mais quand tous ces grands ſervices auroient eu autant de réalité que d'oſtentation, s'ils n'ont été que des pieges qui couvroient les plus noirs deſſeins, je ne vois pas qu'ils exigent une grande reconnoiſſance.

Les liens de l'amitié ſont reſpectables, même après qu'ils ſont rompus; cela eſt très-vrai: mais cela ſuppoſe que ces liens ont exiſté. Malheureuſement, ils ont exiſté de ma part: auſſi le parti que

j'ai pris de gémir tout bas & de me taire, eſt-il l'effet du reſpect que je me dois.

Et les ſeules apparences de ce ſentiment le ſont auſſi. Voilà, madame, la plus étonnante maxime dont j'aie jamais entendu parler. Comment ! ſi-tôt qu'un homme prend en public le maſque de l'amitié, pour me nuire plus à ſon aiſe, ſans même daigner ſe cacher de moi; ſi-tôt qu'il me baiſe en m'aſſaſſinant, je dois n'oſer plus me défendre, ni parer ſes coups, ni m'en plaindre, pas même à lui !..... Je ne puis croire que c'eſt là ce que vous avez voulu dire : cependant, en reliſant ce paſſage dans votre lettre, je n'y puis trouver aucun autre ſens.

Je vous ſuis obligé, madame, des ſoins que vous voulez prendre pour ma défenſe; mais je ne les accepte pas. M. Hume a ſi bien jeté le maſque, qu'à préſent ſa conduite parle ſeule & dit tout, à qui ne veut pas s'aveugler. Mais quand cela ne ſeroit pas, je ne veux point qu'on

me justifie, parce que je n'ai pas besoin de justification ; & je ne veux pas qu'on m'excuse, parce que cela est au-dessous de moi. Je souhaiterois seulement, que dans l'abyme de malheurs où je suis plongé, les personnes que j'honore, m'écrivissent des lettres moins accablantes, afin que j'eusse au moins, la consolation de conserver pour elles, tous les sentimens qu'elles m'ont inspirés.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

Wootton, 1766.

BIEN loin, monsieur, qu'il puisse jamais m'être entré dans l'esprit d'être assez vain, assez sot, & assez mal appris pour refuser les graces du roi, je les ai toujours regardées & les regarderai toujours comme le plus grand honneur qui me puisse arriver. Quand je consultai milord Maréchal, si je les accepterois, ce n'étoit

certainement pas que je fusse là-dessus en doute ; mais c'est qu'un devoir particulier & indispensable ne me permettoit pas de le faire, que je n'eusse son agrément. J'étois bien sûr qu'il ne le refuseroit pas. Mais, monsieur, quand le roi d'Angleterre & tous les souverains de l'univers mettroient à mes pieds, tous leurs trésors & toutes leurs couronnes, par les mains de David Hume, ou de quelque autre homme de son espece, s'il en existe, je les rejeterois toujours avec autant d'indignation, que dans tout autre cas je les recevrois avec respect & reconnoissance. Voilà mes sentimens, dont rien ne me fera départir. J'ignore à quel sort, à quels malheurs la Providence me réserve encore ; mais ce que je sais, c'est que les sentimens de droiture & d'honneur, qui sont gravés dans mon cœur, n'en sortiront jamais qu'avec mon dernier soupir. J'espere pour cette fois, que je me serai exprimé clairement.

Il ne faut pas, mon cher monsieur, je

vous

vous en prie, mettre tant de formalités à l'affaire de mes livres. Ayez la bonté de montrer le catalogue à un libraire ; qu'il note les prix de ceux des livres qui en valent la peine. Sur cette estimation, voyez s'il y en a quelques-uns dont vous ou vos amis puissiez vous accommoder ; brûlez le reste, & ne cédez rien à aucun libraire, afin qu'il n'aille pas sonner la trompette par la ville, qu'il a des livres à moi. Il y en a quelques-uns, entr'autres le livre *de l'Esprit*, in-4°. de la premiere édition, qui est rare, & où j'ai fait quelques notes aux marges ; je voudrois bien que ce livre là ne tombât qu'entre des mains amies. J'espere, mon bon & cher hôte, que vous ne me ferez pas le sensible affront de refuser le petit cadeau de mes ouvrages.

Les estampes avoient été mises par mon ami, dans le ballot des livres de botanique qui m'a été envoyé ; elles ne s'y sont pas trouvées, & les porte-feuilles ne sont arrivés vuides : j'ignore absolu-

ment où Becket a jugé à propos de fourrer ce qui étoit dedans.

Je voulois remettre à des momens plus tranquilles, de vous parler en détail de vos envois ; ce qui m'en plait le plus est que, si vous entendez que je reste dans votre maison jusqu'à ce que la muscade & la cannelle soient consommées, je n'en démarrerai pas d'un bon siecle. Le tabac est très-bon, & même trop bon, puisqu'il s'en consomme plus vîte ; je vous fais mon remerciement de l'emplette, & non pas de la chose, puisque c'est une commission ; & vous savez les regles. L'eau de la reine de Hongrie m'a fait le plus grand plaisir, & j'ai reconnu là, un souvenir & une attention de M. Luzonne, à quoi j'ai été fort sensible. Mais qu'est-ce que c'est que des petits quarrés de savon parfumé ? A quoi diable sert ce savon ? Je veux mourir si j'en sais rien, à moins que ce ne soit à faire la barbe aux puces. Le café n'a pas encore été essayé, parce que vous en aviez laissé

& qu'ayant été malade, il en a fallu suspendre l'usage. Je me perds au milieu de tout cet inventaire. J'espere que pour le coup, vous ne ferez pas de même, & que vous recueillirez les mémoires des marchands, afin que quand vous serez ici, & qu'il s'agira de savoir ce que tout cela coûte, vous ne me disiez pas, comme à l'ordinaire, je n'en sais rien. Tant de richesses me mettroient de bonne humeur, si les désastres de nos pauvres Genevois, & mes inquiétudes sur milord Maréchal, n'empoisonnoient toute ma joie. J'ai craint pour vous l'impression de ces temps humides, & je la sens aussi pour ma part. Voici le plus mauvais mois de l'année; il faut espérer que celui qui le suivra, nous traitera mieux. Ainsi soit-il. Mlle. le Vasseur & moi faisons nos salutations à tout ce qui vous appartient, & vous prions d'agréer les nôtres.

LETTRE
A M. GRANVILLE.

1766.

QUOIQUE je ſois fort incommodé, monſieur, depuis deux jours, je n'aurois aſſurément pas marchandé avec ma ſanté, pour la faveur que vous vouliez me faire, & je me préparois à en profiter ce ſoir. Mais voilà M. Davenport qui m'arrive. Il a l'honnêteté de venir exprès pour me voir. Vous, monſieur, qui êtes ſi plein d'honnêteté vous-même, vous n'approuveriez pas, qu'au moment de ſon arrivée, je commençaſſe par m'éloigner de lui. Je regrette beaucoup l'avantage dont je ſuis privé; mais du reſte, je gagnerai peut-être à ne pas me montrer. Si vous daignez parler de moi à Mad. la ducheſſe de Portland, avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour

moi, qu'elle me voie par vos yeux que par les siens ; & je me consolerai, par le bien qu'elle pensera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même.

Je dois une réponse à un charmant billet ; mais l'espoir de la porter me fait différer à la faire. Recevez, monsieur, je vous supplie, mes très-humbles salutations.

LETTRE

AU MÊME.

Puisque M. Granville m'interdit de lui rendre des visites au milieu des neiges, il permettra du moins que j'envoie savoir de ses nouvelles, & comment il s'est tiré de ces terribles chemins. J'espere que la neige, qui recommence, pourra retarder assez son départ, pour que je puisse trouver le moment d'aller lui souhaiter un bon voyage. Mais que j'aie ou non le plaisir de le revoir avant

qu'il parte, mes plus tendres vœux l'accompagneront toujours.

LETTRE

AU MÊME.

VOICI, monsieur, un petit morceau de poisson de montagne, qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé : aussi je vous l'offre en hommage, & non pas en échange ; sachant bien que toutes vos bontés pour moi, ne peuvent s'acquitter qu'avec les sentimens que vous m'avez inspirés. Je me faisois une fête d'aller vous prier de me présenter à madame votre sœur ; mais le temps me contrarie. Je suis malheureux en beaucoup de choses ; car je ne puis pas dire en tout, ayant un voisin tel que vous.

LETTRE

AU MÊME.

Je suis fâché, monsieur, que le temps ni ma santé ne me permettent pas d'aller vous rendre mes devoirs, & vous faire mes remerciemens aussi-tôt que je le desirerois. Mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne serai de quelques jours en état de faire, ni même de recevoir des visites. Soyez persuadé, monsieur, je vous prie, que si-tôt que mes pieds pourront me porter jusqu'à vous, ma volonté m'y conduira. Je vous fais, monsieur, mes très-humbles salutations.

LETTRE

AU MÊME.

Je suis très-sensible à vos honnêtetés, monsieur, & à vos cadeaux; & je le serois encore plus, s'ils revenoient moins

souvent. J'irai le plus tôt que le temps me le permettra, vous réitérer mes remerciemens & mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domestique, je lui demanderois des nouvelles de votre santé; mais j'ai lieu de présumer qu'elle continue d'être meilleure. Ainsi soit-il.

LETTRE

AU MÊME.

J'AI été, monsieur, assez incommodé ces trois jours, & je ne suis pas fort bien aujourd'hui. J'apprends avec grand plaisir, que vous vous portez bien; & si le plaisir donnoit la santé, celui de votre bon souvenir me procureroit cet avantage. Mille très-humbles salutations.

LETTRE

A Mlle. DEVES, *aujourd'hui Mad.* PORT.

1766.

NE soyez pas en peine de ma santé, ma belle voisine ; elle sera toujours assez & trop bonne, tant que je vous aurai pour médecin : j'aurois pourtant grande envie d'être malade, pour engager par charité Mad. la comtesse & vous à ne pas partir si-tôt. Je compte aller lundi, s'il fait beau, voir s'il n'y a point de délai à espérer, & jouir au moins du plaisir de voir encore une fois rassemblée la bonne & aimable compagnie de Calwich, à laquelle j'offre en attendant, mille très-humbles salutations & respects.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

1766.

JE ſuis bien ſenſible, monſieur, à l'attention que vous avez de m'envoyer tout ce que vous croyez devoir m'intéreſſer. Ayant pris mon parti ſur l'affaire en queſtion, je continuerai, quoi qu'il arrive, de laiſſer M. Hume faire du bruit tout ſeul; & je garderai le reſte de mes jours, le ſilence que je me ſuis impoſé ſur cet article. Au reſte, ſans affecter une tranquillité ſtoïque, j'oſe vous aſſurer que, dans ce déchaînement univerſel, je ſuis ému auſſi peu qu'il eſt poſſible, & beaucoup moins que je n'aurois cru l'être ſi d'avance on me l'eût annoncé. Mais ce que je vous proteſte, & ce que je vous jure, mon reſpectable hôte, en vérité à la face du ciel, c'eſt que le bruyant & triomphant David Hume, dans tout l'

clat de sa gloire, me paroît beaucoup plus à plaindre, que l'infortuné J. J. Rousseau, livré à la diffamation publique. Je ne voudrois pour rien au monde être à sa place, & j'y préfere de beaucoup la mienne, même avec l'opprobre qu'il lui a plu d'y attacher.

J'ai craint pour vous ces mauvais temps passés. J'espere que ceux qu'il fait à présent, en répareront le mauvais effet. Je n'ai pas été mieux traité que vous, & je ne connois plus guere de bon temps, ni pour mon cœur ni pour mon corps. J'excepte celui que je passe auprès de vous; c'est vous dire assez avec quel empressement je vous attends, & votre chere famille, que je remercie & salue de toute mon ame.

LETTRE

A Mad. la ducheſſe DE PORTLAND.

A Wootton, le 3 ſeptembre 1766.

MADAME. Quand je n'aurois eu aucun goût pour la botanique, les plantes que M. Granville m'a remiſes de votre part, m'en auroient donné ; & pour mériter les treſors que je tiens de vous, je voudrois apprendre à les connoître. Mais, madame la ducheſſe, il me manque le plus eſſentiel pour cela ; & ce n'eſt pas aſſez pour moi de vos herbes, il me faudroit, de plus, vos inſtructions. Que ne ſuis-je à portée d'en profiter quelquefois ! Si, commençant trop tard cette étude, je n'avois jamais l'honneur de ſavoir, j'aurois du moins le plaiſir d'apprendre, & celui d'apprendre auprès de vous. J'y trouverois cette précieuſe ſérénité d'ame que donne la contemplation des merveilles qui nous entourent ; &, que j'en

devinſſe

devinſſe ou non meilleur botaniſte, j'en deviendrois ſûrement & plus ſage & plus heureux. Voilà, madame la ducheſſe, un bien que j'aime à chercher à votre exemple, & qu'on ne recherche jamais en vain. Plus l'eſprit s'éclaire & s'inſtruit, plus le cœur demeure paiſible; l'étude de la nature nous détache de nous-mêmes, & nous éleve à ſon Auteur. C'eſt en ce ſens, qu'on devient vraiment philoſophe; c'eſt ainſi que l'hiſtoire naturelle & la botanique ont un uſage pour la ſageſſe & pour la vertu. Donner le change à nos paſſions par le goût des belles connoiſſances, c'eſt enchaîner les amours avec des liens de fleurs.

Daignez, madame la ducheſſe, recevoir avec bonté mon profond reſpect.

LETTRE
A M. ROUSTAN.

A Wootton, le 7 septembre 1766.

VOUS méritez bien, monsieur, l'exception que je fais pour vous de très-bon cœur, au parti que j'ai pris de rompre toute correspondance de lettres, & de n'écrire plus à personne, hors les cas de nécessité. Je ne veux pas vous laisser un moment, la fausse opinion que je ne vois en vous qu'un homme d'église, & j'ajouterai que je suis bien éloigné de voir les ecclésiastiques en général, de l'œil que vous supposez. Ils sont bien moins mes ennemis, que des instrumens aveugles & ostensibles dans les mains de mes ennemis adroits & cachés. Le clergé catholique, qui seul avoit à se plaindre de moi, ne m'a jamais fait ni voulu aucun mal; & le clergé protestant, qui n'avoit qu'à s'en louer, ne m'en a fait & voulu

que parce qu'il eſt auſſi ſtupide que courtiſan, & qu'il n'a pas vu que ſes ennemis & les miens le faiſoient agir pour me nuire, contre tous ſes vrais intérêts. Je reviens à vous, monſieur, pour qui mes ſentimens n'ont point changé, parce que je crois les vôtres toujours les mêmes, & que les hommes de votre étoffe prennent moins l'eſprit de leur état, qu'ils n'y portent le leur. Je n'ai pas craint que les clameurs de M. Hume fiſſent impreſſion ſur vous, ni ſur M. Abauzit, ni ſur aucun de ceux qui me connoiſſent; & quant au public, il eſt mort pour moi; ſes jugemens inſenſés l'ont tué dans mon cœur; je ne connois plus d'autre bien que celui de la paix de l'ame, & des jours achevés en repos, loin du tumulte & des hommes; & ſi les méchans ne veulent pas m'oublier, peu m'importe; pour moi, je les ai parfaitement oubliés. M. Hume, en m'accablant publiquement des outrages que vous ſavez, a promis de publier les faits & les pieces qui les autoriſent.

Peut-être voudroit-il aujourd'hui n'avoir pas pris cet engagement ; mais il eſt pris enfin : s'il le remplit, vous trouverez dans ſa relation, l'éclairciſſement que vous demandez ; s'il ne le remplit pas, vous en pourrez juger par là même ; un tel ſilence, après le bruit qu'il a fait, ſeroit déciſif. Il faut, monſieur, que chacun ait ſon tour ; c'eſt à préſent celui de M. Hume ; le mien viendra tard ; il viendra toutefois, je m'en fie à la Providence. J'ai un défenſeur dont les opérations ſont lentes, mais ſûres ; je les attends, & je me tais. Je ſuis touché du ſouvenir de M. Abauzit & de ſes obligeantes inquiétudes ; ſaluez-le tendrement & reſpectueuſement de ma part ; marquez-lui qu'il ne ſe peut pas qu'un homme, qui ſait honorer dignement la vertu, en ſoit dépourvu lui-même. Aſſurez-le que, quoi que puiſſent faire & dire, & M. Hume, & les gazetiers, & les plénipotentiaires, & toutes les puiſſances de la terre, mon ame reſtera toujours la même. Elle a paſſé

par toutes les épreuves, & les a soutenues; il n'eſt pas au pouvoir des hommes de la changer. Je vous remercie de l'offre que vous me faites de m'inſtruire de ce qui ſe paſſe; mais je ne l'accepte pas: je ne prévois que trop ce qui arrivera, comme j'ai prévu tout ce qui arrive. La bourgeoiſie n'a démenti en rien la haute opinion que j'avois d'elle; ſa conduite, toujours ſage, modérée, & ferme dans d'auſſi cruelles circonſtances, offre un exemple peut-être unique, & bien digne d'être célébré. Jamais ils n'ont mieux mérité de jouir de la liberté, qu'au moment qu'ils la perdent; & j'oſe dire qu'ils effacent la gloire de ceux qui la leur ont acquiſe. Vous devriez bien, monſieur, former la noble entrepriſe de célébrer ces hommes magnanimes, en faiſant l'oraiſon funebre de leur liberté: votre cœur ſeul, même ſans vos talens, ſuffiroit pour vous faire exécuter ſupérieurement cette entrepriſe; & jamais Iſocrate & Démoſthene n'ont traité de plus grand ſujet.

Faites-le, monsieur, avec majesté & simplicité; ne vous y permettez ni satyre ni invective, pas un mot choquant contre les destructeurs de la république; les faits, sans y ajouter de reflexion, quand ils seront à leur charge. Détournez vos regards de l'iniquité triomphante, & ne voyez que la vertu dans les fers. Imitez cette ancienne prêtresse d'Athenes, qui ne voulut jamais prononcer d'imprécations contre Alcibiade; disant qu'elle étoit ministre des dieux, non pour excommunier & maudire, mais pour louer & bénir.

LETTRE

A M. RICHARD DAVENPORT.

A Wootton, le 11 *septembre* 1766.

APRÈS le départ, monsieur, de ma précédente lettre, j'en reçus enfin une de M. Becket. Il me marque que les estampes sont dans une des autres caisses; ainsi je n'ai plus rien à dire: mais

vous m'avouerez que, ne les trouvant pas dans la caisse où elles devoient être, & trouvant les porte-feuilles vuides, il étoit assez naturel que je les crusse perdues. Il me reste à vous faire mes excuses, de vous avoir donné pour cette affaire, bien de l'embarras mal-à-propos.

Vous recevez si bien vos hôtes, & votre habitation me paroît si agréable, que j'ai grande envie de retourner vous y voir l'année prochaine. Si vous n'étiez pas pressé pour la plantation de votre jardin, & que vous vouluſſiez attendre jusqu'à l'année prochaine, il me viendroit peut-être quelques idées; car quant à présent, j'ai l'esprit encore trop rempli de choses tristes, pour qu'aucune idée agréable vienne s'y présenter. Mais l'asyle où je suis, & la vie douce que j'y mene, m'en rendront bientôt, quand rien du dehors ne viendra les troubler. Puissai-je être oublié du public, comme je l'oublie! Quoi que vous en disiez, je préférerois, & je croirois faire une chose cent

fois plus utile, de découvrir une seule nouvelle plante, que de prêcher pendant cinquante ans tout le genre humain.

Nous avons depuis quelques jours, un bien mauvais temps, dont je serois moins affligé, si j'espérois qu'il ne s'étendît pas jusqu'à Davenport. J'en salue de tout mon cœur, les habitans, & sur-tout le bon & aimable maître.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Wootton, le 15 *novembre* 1766.

A peine nous connoissons-nous, monsieur, & vous me rendez les plus vrais services de l'amitié : ce zele est donc moins pour moi que pour la chose, & m'en est d'un plus grand prix. Je vois que ce même amour de la justice, qui brûla toujours dans mon cœur, brûle aussi dans le vôtre : rien ne lie tant les ames que cette conformité. La nature

nous fit amis ; nous ne sommes, ni vous ni moi, disposés à l'en dédire. J'ai reçu le paquet que vous m'avez envoyé par la voie de M. Dutens ; c'est à mon avis la plus sûre. Le duplicata m'a pourtant déjà été annoncé, & je ne doute pas qu'il ne me parvienne. J'admire l'intrépidité des auteurs de cet ouvrage, & sur-tout s'ils le laissent répandre à Londres ; ce qui me paroît difficile à empêcher. Du reste, ils peuvent faire & dire tout à leur aise : pour moi, je n'ai rien à dire de M. Hume, sinon que je le trouve bien insultant pour un bon homme, & bien bruyant pour un philosophe. Bon jour, monsieur. Je vous aimerai toujours ; mais je ne vous verrai pas, à moins de nécessité. Cependant, je serois bien aise par précaution, d'avoir votre adresse. Je vous embrasse de tout mon cœur, & vous prie de dire à M. de Sauttershaim, que je suis sensible à son souvenir, & n'ai point oublié notre ancienne amitié. Je suis aussi surpris que fâché, qu'avec de l'esprit, des talens, de

la douceur, & une assez jolie figure, ne trouve rien à faire à Paris. Cela viendra; mais les commencemens y sont difficiles.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 12 décembre 176

J'ÉTOIS extrêmement en peine de vo monsieur, quand j'ai reçu votre lettre 19 novembre, qui m'a tranquillisé votre santé & sur votre amitié, mais m'a donné des douleurs, dont la pe de votre enfant, quelque touché que fois de tout ce qui vous afflige, n pourtant pas la plus vive. Cette v monsieur, n'est le temps ni de la vé ni de la justice; il faut s'en consoler l'attente d'une meilleure.

Tout bien pesé, je ne suis pas fa que vous n'ayez pas fait cette année bonne œuvre que vous vous étiez pro

ée ; mais je le ſuis beaucoup que vous
ayez laiſſé dans la plus parfaite incer-
itude ſur l'avenir. Il m'importeroit de
avoir à quoi m'en tenir ſur ce point. Il
ne s'agit que d'un *oui* ou d'un *non* de
votre part, que j'entendrai ſans qu'il ſoit
beſoin de plus grande explication.

C'eſt à regret que je vous écris ſi rare-
ment & ſi peu. Ce n'eſt pas faute d'avoir
de quoi vous entretenir ; mais il faut
attendre de plus ſûres occaſions. Mes
reſpects à Mad. d'Ivernois. J'embraſſe
tendrement tout ce qui vous eſt cher,
ſurtout ceux qui m'aiment, & ſur-tout
votre aſſocié.

LETTRE
A M. DAVENPORT.

22 décembre 1766.

QUOIQUE juſqu'ici, monſieur, malgré
mes ſollicitations & mes prieres, je n'aie
pu obtenir de vous un ſeul mot d'ex-

plication, ni de réponse sur les choses qu'il m'importe le plus de savoir, mon extrême confiance en vous m'a fait endurer patiemment ce silence, bien que très-extraordinaire. Mais, monsieur, il est temps qu'il cesse; & vous pouvez juger des inquiétudes dont je suis dévoré, vous voyant prêt à partir pour Londres, sans m'accorder, malgré vos promesses, aucun des éclaircissemens que je vous ai demandés avec tant d'instances. Chacun a son caractere; je suis ouvert & confiant plus qu'il ne faudroit peut-être. Je ne demande pas que vous le soyez comme moi; mais c'est aussi pousser trop loin le mystere, que de refuser constamment de me dire sur quel pied je suis dans votre maison, & si j'y suis de trop ou non. Considérez, je vous supplie, ma situation, & jugez de mes embarras; quel parti puis-je prendre, si vous refusez de me parler? Dois-je rester dans votre maison malgré vous? En puis-je sortir sans votre assistance? Sans amis, sans connoissance

connoissances, enfoncé dans un pays dont j'ignore la langue, je suis entiérement à la merci de vos gens. C'est à votre invitation que j'y suis venu, & vous m'avez aidé à y venir ; il convient, ce me semble, que vous m'aidiez de même à en partir, si j'y suis de trop. Quand j'y resterois, il faudroit toujours, malgré toutes vos répugnances, que vous eussiez la bonté de prendre des arrangemens qui rendissent mon séjour chez vous, moins onéreux pour l'un & pour l'autre. Les honnêtes gens gagnent toujours à s'expliquer & s'entendre entr'eux. Si vous entriez avec moi dans les détails dont vous vous fiez à vos gens, vous seriez moins trompé, & je serois mieux traité ; nous y trouverions tous deux notre avantage. Vous avez trop d'esprit pour ne pas voir qu'il y a des gens, à qui mon séjour dans votre maison déplait beaucoup, & qui feront de leur mieux pour me le rendre désagréable.

Que si, malgré toutes ces raisons, vous

continuez à garder avec moi le silence, cette réponse alors deviendra très-claire; & vous ne trouverez pas mauvais que, sans m'obstiner davantage inutilement, je pourvoie à ma retraite comme je pourrai, sans vous en parler davantage, emportant un souvenir très-reconnoissant de l'hospitalité que vous m'avez offerte, mais ne pouvant me dissimuler les cruels embarras où je me suis mis en l'acceptant.

LETTRE

A milord NEWNHAM, *aujourd'hui lord* HARCOURT.

A Wootton, le 24 décembre 1766.

JE croirois, milord, exécuter peu honnêtement la résolution que j'ai prise de me défaire de mes estampes & de mes livres, si je ne vous priois de vouloir bien commencer par en retirer les estampes dont vous avez eu la bonté de me faire présent. J'en fais assurément tout le cas

poſſible ; & la néceſſité de ne rien laiſſer ſous mes yeux, qui me rappelle un goût auquel je veux renoncer, pouvoit ſeule en obtenir le ſacrifice. S'il y a dans mon petit recueil, ſoit d'eſtampes, ſoit de livres, quelque choſe qui puiſſe vous convenir, je vous prie de me faire l'honneur de l'agréer, & ſur-tout par préférence, ce qui me vient de votre digne ami M. Watelet, & qui ne doit paſſer qu'en main d'ami. Enfin, milord, ſi vous êtes à portée d'aider au débit du reſte, je reconnoîtrai dans cette bonté, les ſoins officieux dont vous m'avez permis de me prévaloir. C'eſt chez M. Davenport que vous pourrez viſiter le tout, ſi vous voulez bien en prendre la peine. Il demeure en Piccadilly, à côté de lord Egremont. Recevez, milord, je vous prie, les aſſurances de ma reconnoiſſance & de mon reſpect.

LETTRE

A M. .....

A Wootton, le 2 janvier 1767.

QUAND je vous pris au mot, monsieur, sur la liberté que vous m'accordiez de ne vous pas répondre, j'étois bien éloigné de croire que ce silence pût vous inquiéter sur l'effet de votre précédente lettre. Je n'y ai rien vu qui ne confirmât les sentimens d'estime & d'attachement que vous m'avez inspirés; & ces sentimens sont si vrais, que si jamais j'étois dans le cas de quitter cette province, je souhaiterois que ce fût pour me rapprocher de vous. Je vous avoue pourtant, que je suis si touché des soins de M. Davenport, & si content de sa société, que je ne me priverois pas sans regret, d'une hospitalité si douce; mais comme il souffre à peine que je lui rembourse une partie des dépenses que je lui

coûte, il y auroit trop d'indiscrétion à rester toujours chez lui sur le même pied; & je ne croirois pouvoir me dédommager des agrémens que j'y trouve, que par ceux qui m'attendroient auprès de vous. Je pense souvent avec plaisir, à la ferme solitaire que nous avons vue ensemble, & à l'avantage d'y être votre voisin; mais ceci sont plutôt des souhaits vagues que des projets d'une prochaine exécution. Ce qu'il y a de bien réel, est le vrai plaisir que j'ai de correspondre en toute occasion, à la bienveillance dont vous m'honorez, & de la cultiver autant qu'il dépendra de moi.

Il y a long-temps, monsieur, que je me suis donné le conseil de la dame dont vous parlez; j'aurois dû le prendre plus tôt, mais il vaut mieux tard que jamais. M. Hume étoit pour moi, une connoissance de trois mois, qu'il ne m'a pas convenu d'entretenir; après un premier mouvement d'indignation, dont je n'étois pas

le maître, je me suis retiré paisiblement. Il a voulu une rupture formelle; il a fallu lui complaire : il a voulu ensuite une explication; j'y ai consenti. Tout cela s'est passé entre lui & moi. Il a jugé à propos d'en faire le vacarme que vous savez : il l'a fait tout seul; je me suis tû; je continuerai de me taire; & je n'ai rien du tout à dire de M. Hume, sinon que je le trouve un peu insultant pour un bon homme, & un peu bruyant pour un philosophe.

Comment va la botanique ? Vous en occupez-vous un peu ? Voyez-vous des gens qui s'en occupent ? Pour moi, j'en raffole; je m'y acharne, & je n'avance point. J'ai totalement perdu la mémoire; & de plus, je n'ai pas de quoi l'exercer; car avant de retenir, il faut apprendre; & ne pouvant trouver par moi-même les noms des plantes, je n'ai nul moyen de les savoir : il me semble que tous les livres qu'on écrit sur la botanique, ne sont bons que pour ceux qui la savent

déjà. J'ai acquis votre *Stillingfleet*, & je n'en suis pas plus avancé. J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture, & de vendre mes livres & mes estampes, pour acheter des plantes gravées. Sans avoir le plaisir d'apprendre, j'aurai celui d'étudier, & pour mon objet cela revient à peu près au même.

Au reste, je suis très-heureux de m'être procuré une occupation qui demande de l'exercice; car rien ne me fait tant de mal que de rester assis, & d'écrire ou lire; & c'est une des raisons qui me font renoncer à tout commerce de lettres, hors les cas de nécessité. Je vous écrirai dans peu; mais de grace, monsieur, une fois pour toutes, ne prenez jamais mon silence pour un signe de refroidissement ou d'oubli, & soyez persuadé que c'est pour mon cœur une consolation très-douce, d'être aimé de ceux qui sont aussi dignes que vous d'être aimés eux-mêmes. Mes respects empressés à M. Malthus, je vous en supplie; recevez ceux

de Mlle. le Vasseur, & mes plus cordiales salutations.

RÉPONSES

Aux questions faites par M. DE CHAUVEL.

A Wootton, le 5 janvier 1767.

JAMAIS, ni en 1759, ni en aucun autre temps, M. Marc Chapuis ne m'a proposé de la part de M. de Voltaire, d'habiter une petite maison appellée l'*Hermitage*. En 1755, M. de Voltaire me pressant de revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de ses vaches. Je lui répondis. Sa lettre & la mienne furent publiques. Je ne me ressouviens pas d'avoir eu de sa part, aucune autre invitation.

Ce que j'écrivis à M. de Voltaire en 1760, n'étoit point une réponse. Ayant retrouvé par hasard le brouillon de cette lettre, je la transcris ici, permettant à

M. de Chauvel d'en faire l'usage qu'il lui plaira. (1)

Je ne me souviens point exactement de ce que j'écrivis il y a vingt-trois ans, à M. du Theil : mais il est vrai que j'ai été domestique de M. de Montaigu, ambassadeur de France à Venise, & que j'ai mangé son pain, comme ses gentilshommes étoient ses domestiques & mangeoient son pain : avec cette différence, que j'avois par-tout le pas sur les gentilshommes, que j'allois au sénat, que j'assistois aux conférences, & que j'allois en visite chez les ambassadeurs & ministres étrangers; ce qu'assurément les gentilshommes de l'ambassadeur n'eussent osé faire. Mais bien qu'eux & moi fussions ses domestiques, il ne s'ensuit point que nous fussions ses valets.

Il est vrai qu'ayant répondu sans insolence, mais avec fermeté, aux brutalités

(1) On trouvera cette lettre ci-après, page 219, sous date du 17 juin 1760.

de l'ambaſſadeur, dont le ton reſſembloit aſſez à celui de M. de Voltaire, il me menaça d'appeller ſes gens, & de me faire jeter par les fenêtres. Mais ce que M. de Voltaire ne dit pas, & dont tout Veniſe rit beaucoup dans ce temps là, c'eſt que ſur cette menace, je m'approchai de la porte de ſon cabinet, où nous étions; puis l'ayant fermée, & mis la clef dans ma poche, je revins à M. de Montaigu, & lui dis: *Non pas, s'il vous plait, M. l'ambaſſadeur. Les tiers ſont incommodes dans les explications. Trouvez bon que celle-ci ſe paſſe entre nous.* A l'inſtant S. E. devint très-polie; nous nous ſéparâmes fort honnêtement; & je ſortis de ſa maiſon, non pas honteuſement, comme il plait à M. de Voltaire de me faire dire, mais en triomphe. J'allai loger chez l'abbé Patizel, chancelier du conſulat. Le lendemain, M. Leblond, conſul de France, me donna un dîner, où M. de S. Cyr & une partie de la nation françoiſe ſe trouva; toutes les bourſes me

furent ouvertes, & j'y pris l'argent dont j'avois besoin, n'ayant pu être payé de mes appointemens. Enfin, je partis accompagné & fêté de tout le monde; tandis que l'ambassadeur, seul & abandonné dans son palais, y rongeoit son frein. M. Leblond doit être maintenant à Paris, & peut attester tout cela; le chevalier de Carrion, alors mon confrere & mon ami, secretaire de l'ambassadeur d'Espagne, & depuis secretaire d'ambassade à Paris, y est peut-être encore, & peut attester la même chose. Des foules de lettres & de témoins la peuvent attester; mais qu'importe à M. de Voltaire?

Je n'ai jamais rien écrit ni signé de pareil à la déclaration que M. de Voltaire dit que M. de Montmollin a entre les mains, signée de moi. On peut consulter là-dessus, ma lettre du 8 août 1765, adressée à M. du Peyrou, imprimée avec les siennes à lord Wemyss. (1)

(1) Cette lettre du 8 août 1765, se

Meſſieurs de Berne m'ayant chaſſé de leurs états en 1765, à l'entrée de l'hiver, le peu d'eſpoir de trouver nulle part la tranquillité dont j'avois ſi grand beſoin, joint à ma foibleſſe & au mauvais état de ma ſanté, qui m'ôtoit le courage d'entreprendre un long voyage dans une ſaiſon ſi rude, m'engagea d'écrire à M. le baillif de Nidau, une lettre qui a couru Paris, (2) qui a arraché des larmes à tous les honnêtes gens, & des plaiſanteries au ſeul M. de Voltaire.

M. de Voltaire ayant dit publiquement à huit citoyens de Geneve, qu'il étoit faux que j'euſſe jamais été ſecretaire d'un ambaſſadeur, & que je n'avois été que ſon valet, un d'entr'eux m'inſtruiſit de ce diſcours; & dans le premier mouve-

---

trouve tome XXIV des Œuvres, p. 289, édition in-8° & in-12, & tome XII in-4°.

(2) Celle du 20 octobre 1765, tome XXIV des Œuvres, édition in-8° & in-12, & tome XII in-4°.

mend

ment de mon indignation, j'envoyai à M. de Voltaire un démenti conditionnel, dont j'ai oublié les termes, (1) mais qu'il avoit assurément bien mérité.

Je me souviens très-bien d'avoir une fois dit à quelqu'un, que je me sentois le cœur ingrat, & que je n'aimois point les bienfaits. Mais ce n'étoit pas après les avoir reçus, que je tenois ce discours; c'étoit au contraire pour m'en défendre; & cela, monsieur, est très-différent. Celui qui veut me servir à sa mode, & non pas à la mienne, cherche l'ostentation du titre de bienfaiteur; & je vous avoue que rien au monde ne me touche moins que de pareils soins. A voir la multitude prodigieuse de mes bienfaiteurs, on doit me croire dans une situation bien brillante. J'ai pourtant beau regarder autour de moi, je n'y vois point les grands monumens de tant de bienfaits. Le seul vrai

(1) Voyez ci-après ce billet sous date du 31 mai 1765, page 225.

bien dont je jouis, eſt la liberté ; & ma liberté, graces au ciel, eſt mon ouvrage. Quelqu'un s'oſe-t-il vanter d'y avoir contribué ? Vous ſeul, ô George Keith ! pouvez le faire ; & ce n'eſt pas vous qui m'accuſeriez d'ingratitude. J'ajoute à milord Maréchal, mon ami du Peyrou. Voilà mes vrais bienfaiteurs. Je n'en connois point d'autres. Voulez-vous donc me lier par des bienfaits ? Faites qu'ils ſoient de mon choix, & non pas du vôtre ; & ſoyez ſûr que vous ne trouverez de la vie, un cœur plus vraiment reconnoiſſant que le mien. Telle eſt ma façon de penſer, que je n'ai point déguiſée ; vous êtes jeune, vous pouvez la dire à vos amis ; & ſi vous trouvez quelqu'un qui la blâme, ne vous fiez jamais à cet homme là.

LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

A Montmorency, le 17 juin 1760.

JE ne penſois pas, monſieur, me retrouver jamais en correſpondance avec vous. Mais apprenant que la lettre que je vous écrivis en 1756 (1) a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, & je remplirai ce devoir avec vérité & ſimplicité.

Cette lettre vous ayant été réellement adreſſée, n'étoit point deſtinée à l'impreſſion. Je la communiquai, ſous condition, à trois perſonnes à qui les droits de l'amitié ne me permettoient pas de rien refuſer de ſemblable, & à qui les mêmes droits permettoient encore moins d'abu-

(1) C'eſt celle du 18 août, tome XXIII des Œuvres, édition in-8° & in-12, & tome XI in-4°.

ſer de leur dépôt en violant leur promeſſe. Ces trois perſonnes ſont, Mad. de Chenonceaux, belle-fille de Mad. Dupin, Mad. la comteſſe de Houdetot, & un Allemand nommé M. Grimm. Mad. de Chenonceaux ſouhaitoit que cette lettre fût imprimée, & me demanda mon conſentement pour cela; je lui dis qu'il dépendoit du vôtre; il vous fut demandé, vous le refuſâtes, & il n'en fut plus queſtion.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle eſpece de liaiſon, vient de m'écrire, par une attention pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un journal de M. Formey, il y avoit lu cette même lettre, avec un avis dans lequel l'éditeur dit, ſous la date du 23 octobre 1759, *qu'il l'a trouvée, il y a quelques ſemaines, chez les libraires de Berlin, & que, comme c'eſt une de ces feuilles volantes qui diſparoiſſent bientôt ſans retour, il a cru devoir lui donner place dans ſon journal.*

Voilà, monsieur, tout ce que j'en sais. Il est très-sûr que jusqu'ici, l'on n'avoit pas même ouï parler à Paris, de cette lettre : il est très-sûr que l'exemplaire, soit manuscrit, soit imprimé, tombé dans les mains de M. Formey, n'a pu lui venir médiatement ou immédiatement que de vous, ce qui n'est pas vraisemblable ; ou d'une des trois personnes que je vous ai nommées. Enfin il est très-sûr que les deux dames sont incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis savoir davantage de ma retraite. Vous avez des correspondances, au moyen desquelles il vous seroit aisé, si la chose en valoit la peine, de remonter à la source & de vérifier le fait.

Dans la même lettre, M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réserve, & ne la prêtera point sans mon consentement, qu'assurément je ne donnerai pas ; mais il peut arriver que cet exemplaire ne soit pas le seul à Paris. Je souhaite, monsieur, que cette lettre n'y

soit pas imprimée, & je ferai de mon mieux pour cela. Mais si je ne pouvois éviter qu'elle ne le fût, & qu'instruit à temps, je pusse avoir la préférence, alors je n'hésiterois pas à la faire imprimer moi-même; cela me paroît juste & naturel.

Quant à votre réponse à la même lettre, elle n'a été communiquée à personne, & vous pouvez compter qu'elle ne sera jamais imprimée sans votre aveu, (*) que je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander, sachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. Mais si vous en vouliez faire une pour être publiée, & me l'adresser, je vous promets de la joindre fidélement à ma lettre, & de n'y pas repliquer un seul mot.

(*) Cela s'entend de son vivant, & du mien; & assurément les plus exacts procédés, sur-tout avec un homme qui les foule tous aux pieds, n'en sauroient exiger davantage.

Je ne vous aime point, monsieur; vous m'avez fait les maux qui pouvoient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple & votre enthousiaste. Vous avez perdu Geneve, pour le prix de l'asyle que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudissemens que je vous ai prodigués parmi eux. C'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangere, privé de toutes les consolations des mourans, & jeté pour tout honneur, dans une voirie; tandis que, vivant ou mort, tous les honneurs qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin; vous l'avez voulu: mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. De tous les sentimens dont mon cœur étoit pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, & l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous

que vos talens, ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai jamais au reſpect que je leur dois, ni aux procédés que ce reſpect exige. Adieu, monſieur.

Note ſervant d'apoſtille à cette lettre.

ON remarquera que depuis près de ſept ans que cette lettre eſt écrite, je n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força l'été dernier de lui écrire, juſqu'à ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun ſait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis, je le leur dis en ſecret à eux-mêmes; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public & de bon cœur.

BILLET

AU MÊME.

Motiers, 31 *mai* 1765.

Si M. de Voltaire a dit, qu'au lieu d'avoir été ſecretaire de l'ambaſſadeur de France à Veniſe, j'ai été ſon valet, M. de Voltaire en a menti comme un impudent.

Si dans les années 1743 & 1744 je n'ai pas été premier ſecretaire de l'ambaſſadeur de France, ſi je n'ai pas fait les fonctions de ſecretaire d'ambaſſade, ſi je n'en ai pas eu les honneurs au ſénat de Veniſe, j'en aurai menti moi-même.

LETTRE

A M.

A Wootton, janvier 1767.

Ce que vous me marquez, monſieur, que M. Deyverdun a un poſte chez le

que vos talens, ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai jamais au reſpect que je leur dois, ni aux procédés que ce reſpect exige. Adieu, monſieur.

Note ſervant d'apoſtille à cette lettre.

ON remarquera que depuis près de ſept ans que cette lettre eſt écrite, je n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força l'été dernier de lui écrire, juſqu'à ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun ſait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis, je le leur dis en ſecret à eux-mêmes; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public & de bon cœur.

BILLET
AU MÊME.

Motiers, 31 *mai* 1765.

Si M. de Voltaire a dit, qu'au lieu d'avoir été secretaire de l'ambassadeur de France à Venise, j'ai été son valet, M. de Voltaire en a menti comme un impudent. Si dans les années 1743 & 1744 je n'ai pas été premier secretaire de l'ambassadeur de France, si je n'ai pas fait les fonctions de secretaire d'ambassade, si je n'en ai pas eu les honneurs au sénat de Venise, j'en aurai menti moi-même.

LETTRE
A M.

A Wootton, *janvier* 1767.

Ce que vous me marquez, monsieur, que M. Deyverdun a un poste chez le

général Conway, m'explique une énigme à laquelle je ne pouvois rien comprendre, & que vous verrez dans la lettre dont je joins ici une copie, faite sur celle que M. Hume a envoyée à M. Davenport. Je ne vous la communique pas pour que vous vérifiiez si ledit Deyverdun a écrit cette lettre, chose dont je ne doute nullement, ni s'il est en effet l'auteur des écrits en question, mis dans le *S. James Chronicle*, ce que je sais parfaitement être faux. D'ailleurs, ledit M. Deyverdun bien instruit, & bien préparé à son rôle de prête-nom, & qui peut-être l'a commencé lorsque lesdits écrits furent portés au *S. James Chronicle*, est trop sur ses gardes, pour que vous puissiez maintenant rien savoir de lui. Mais il n'est pas impossible que dans la suite des temps, ne paroissant instruit de rien, & gardant soigneusement le secret que je vous confie, vous parveniez à pénétrer le secret de toutes ces manœuvres, lorsque ceux qui s'y sont prêtés seront moins sur leur

garde; & tout ce que je souhaite dans cette affaire, est que vous découvriez la vérité par vous-même. Je pense aussi qu'il importe toujours de connoître ceux avec qui l'on peut avoir à vivre, & de savoir si ce sont d'honnêtes gens. Or, que ledit Deyverdun ait fait ou non, les faits dont il se vante, vous savez maintenant, ce me semble, à quoi vous en tenir avec lui. Vous êtes jeune; vous me survivrez, j'espere, de beaucoup d'années; & ce m'est une consolation très-douce de penser qu'un jour, quand le fond de cette triste affaire sera dévoilé, vous serez à portée d'en vérifier par vous-même, beaucoup de faits que vous saurez de mon vivant, sans qu'ils vous frappent, parce qu'il vous est impossible d'en voir les rapports avec mes malheurs. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 31 *janvier* 1767.

JAMAIS, monsieur, je n'ai écrit, ni dit, ni pensé rien de pareil aux extravagances qu'on vous dit avoir été trouvées écrites de ma main, dans les papiers de M. Lenieps, non plus que rien de ce que M. de Voltaire publie, avec son impudence ordinaire, être écrit & signé de moi, dans les mains du ministre Montmollin. Votre inépuisable crédulité ne me fâche plus, mais elle m'étonne toujours; & d'autant plus en cette occasion, que vous avez pu voir dans nos liaisons que je ne suis pas visionnaire; & dans le *Contrat social*, que je n'ai jamais ap prouvé le gouvernement démocratique. Avez-vous donc assez grande opinion de la probité de mes ennemis, pour les croire incapables d'inventer des mensonges

ges, & peuvent-ils obtenir votre eſtime aux dépens de celle que vous me devez ?

Tandis que votre facilité à tout croire en montre ſi peu pour moi, la mienne pour vous & vos magnanimes compatriotes augmente de jour en jour. Le courage & la fermeté n'eſt pas en eux ce qui me frappe ; je m'y attendois : mais je ne m'attendois pas, je l'avoue, à voir tant de ſageſſe en même temps au milieu des plus grands dangers. Voici la premiere fois qu'un peuple a montré ce grand & beau ſpectacle : il mérite d'être inſcrit dans les faſtes de l'hiſtoire. Vos magiſtrats, meſſieurs, ſe conduiſent dans toute cette affaire, comme un peuple forcené, & vous vous conduiſez, dans les périls terribles qui vous menacent, avec toute la dignité des plus reſpectables magiſtrats. Je crois voir le ſenat de Rome, aſſis gravement dans la place publique, attendant la mort de la main des Gaulois. Voici la premiere & derniere fois que, depuis notre entrevue de Thonon,

je me ferai permis de vous parler de vos affaires ; mais je n'ai pu refuſer ce mot d'admiration à celle que vous m'inſpirez. Vous ſavez quel fut conſtamment mon avis dans cette entrevue ; & comme je vous rends de bon cœur la juſtice qui vous eſt due, j'eſpere que vous ne me refuſerez pas non plus dans l'occaſion, celle que vous me devez. Je n'ai rien de plus à vous dire. De tels hommes n'ont aſſurément pas beſoin de conſeils, & ce n'eſt pas à moi de leur en donner. Mon ſervice eſt fait pour le reſte de ma vie ; il ne me reſte qu'à mourir en repos, ſi je puis.

Vous ne doutez pas, mon ami, du tendre empreſſement que j'aurois de vous voir. Cependant il convient, pour mon repos & pour votre avantage, que nous ne nous livrions à ce plaiſir, que quand tout ſera fini de maniere ou d'autre dans votre ville. Le public, qui me connoît ſi peu & qui me juge ſi mal, ne doute pas que je n'aille toujours ſemant parmi

vous la discorde ; & l'on prétend m'avoir vu moi-même le mois dernier, caché en Suisse pour cet effet. Tout ce que vous feriez de bien seroit mal, si-tôt qu'on présumeroit que c'est moi qui l'ai conseillé. Ne venez donc que couronné d'un rameau d'olive, afin que nous goûtions le plaisir de nous voir dans toute la pureté. Puisse arriver bientôt cet heureux moment ! Personne au monde n'y sera plus sensible que le cœur de votre ami.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

A Wootton, février 1767.

J'ÉTOIS, monsieur, extrêmement inquiet de votre départ mercredi au soir ; mais je me rassurai le jeudi matin, le voyage absolument impraticable ; j'étois bien éloigné de penser même que vous voulussiez essayer. De grace, ne faites

plus de pareils essais, jusqu'à ce que le temps soit bien remis & le chemin bien battu. Que la neige qui vous retient à Calwich, ne laisse-t-elle une galerie jusqu'à Wooton ! J'en ferois souvent la mienne ; mais dans l'état où est maintenant cette route, je vous conjure de ne la pas tenter, ou je vous proteste que, le lendemain du jour où vous viendrez ici, vous me verrez chez vous quelque temps qu'il fasse. Quelque plaisir que j'aie à vous voir, je ne veux pas le prendre au risque de votre santé.

Je suis très-sensible à votre bon souvenir : je ne vous dis rien de vos envois, seulement comme les liqueurs ne sont point à mon usage, & que je n'en bois jamais, vous permettrez que je vous renvoie les deux bouteilles, afin qu'elles ne soient pas perdues. J'enverrois chercher du mouton, s'il n'y avoit tant de viande à mon garde-manger, que je ne sais plus où la mettre. Bon jour, monsieur. Vous parlez toujours d'un par

dont vous avez plus besoin que d'envie, puisque vous ne vous corrigez point. Comptez moins sur mon indulgence, mais comptez toujours sur mon plus sincere attachement.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 7 février 1767.

J'AI fait, cher ami, une étourderie épouvantable, qui sûrement me coûtera plus cher qu'à vous. Dans une distraction causée par la diversité des affaires pressées, je vous ai adressé en droiture, une lettre dans laquelle je parlois ouvertement de votre futur voyage, & d'autres choses où le secret n'étoit pas moins requis. Comme je ne doute pas un instant que cette lettre ne soit interceptée, je vous en transcris ce que j'ai pu tirer d'un premier chiffon barbouillé, qu'il

a fallu recommencer. . . . . (1)

Voilà ce que je vous écrivois, il y a huit jours, & que je vous confirme: mais ayant appris depuis lors, à quelle extrémité votre pauvre peuple eſt réduit, je ſens déchirer mes entrailles patriotiques, & je crois devoir vous dire qu'il eſt, ſelon moi, temps de céder. Vous le pouvez ſans honte, puiſque la réſiſtance eſt inutile, & vous le devez pour conſerver ce qui vous reſte, après vos loix & votre liberté. Quand je dis ce qui vous reſte, je n'entends pas baſſement vos biens; mais votre pays, vos familles, & ces multitudes de pauvres compatriotes, à qui le pain eſt encore plus néceſſaire que la liberté. J'apprends que vous vous cortiſez généreuſement pour ces pauvres gens; je voudrois bien pouvoir ſuivre ce bon exemple. J'enverrai quelque bagatelle aux collecteurs de Londres, ſelon

(1) L'auteur avoit tranſcrit ici ſa précédente lettre du 31 janvier, qu'on vient de lire, page 228.

mes moyens ; mais je vous prie d'avoir recours pour moi, à Mad. Boy de la Tour, afin qu'étant une des causes innocentes des miseres de ce pauvre peuple, je contribue aussi en quelque chose à son soulagement.

Adieu, mon ami ; je vous embrasse tendrement. J'ai le plus grand besoin de vous voir ; mais encore un coup, ne venez que quand vos affaires seront finies. Ce délai importe, & vous pourriez trouver quelque obstacle à passer. Malgré mon étourderie, venez à petit bruit autant qu'il sera possible. Mais j'ai changé d'avis sur votre séjour à Londres, & je serois bien aise que vous vous y arrêtassiez quelques jours, pour connoître un peu par vous-même l'air du bureau ; car enfin, si de là vous voulez absolument venir, personne n'aura le pouvoir de vous en empêcher. J'embrasse nos amis ; ne m'oubliez pas, je vous en supplie, auprès de Mad. d'Ivernois.

Bien des remerciemens & respects de

Mlle. le Vaſſeur. Si je ne vous ai pas toujours répété la même choſe à chaque lettre, c'eſt qu'il me ſembloit que cela n'avoit plus beſoin d'être dit ; car il n'y a pas de fois qu'elle ne m'en ait chargé.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

A Wootton, le 7 février 1767.

JE reçus hier, monſieur, votre lettre du 3, par laquelle j'apprends avec grand plaiſir votre entier rétabliſſement. Je ne puis pas vous annoncer le mien tout-à-fait de même. Je ſuis mieux cependant que ces jours derniers.

Je ſuis fort ſenſible aux ſoins bienfaiſans de M. Fitzherbert, ſur-tout ſi, comme j'aime à le croire, il en prend autant pour mon honneur que pour mes intérêts. Il ſemble avoir hérité des empreſſemens de ſon ami M. Hume. Comme j'eſpere qu'il n'a pas hérité de ſes ſenti-

mens, je vous prie de lui témoigner combien je suis touché de ses bontés.

Voici une lettre pour M. le duc de Grafton, que je vous prie de fermer avant de la lui faire passer. Je dois des remerciemens à tout le monde; & vous, monsieur, à qui j'en dois le plus, êtes celui à qui j'en fais le moins : mais comme vous ne vous étendez pas en paroles, vous aimez sans doute à être imité. Mes salutations, je vous supplie, & celles de Mlle. le Vasseur, à vos chers enfans & aux dames de votre maison. Agréez son respect, & mes très-humbles salutations.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 7 février 1767.

IL est vrai, milord, que je vous croyois ami de M. Hume; mais la preuve que je vous croyois encore plus ami de la justice & de la vérité, est que sans vous

écrire, sans vous prévenir en aucune façon, je vous ai cité & nommé avec confiance, sur un fait qui étoit à sa charge, sans crainte d'être démenti par vous. Je ne suis pas assez injuste pour juger mal par M. Hume, de tous ses amis. Il en a qui le connoissent, & qui sont très-dignes de lui; mais il en a aussi qui ne le connoissent pas, & ceux-là méritent qu'on les plaigne, sans les en estimer moins. Je suis très-touché, milord, de vos lettres, & très-sensible au courage que vous avez de vous montrer de mes amis, parmi vos compatriotes & vos pareils; mais je suis fâché pour eux, qu'il faille à cela du courage: je connois des gens mieux instruits, chez lesquels on y mettroit de la vanité.

Je vous prouverai, milord, mon entiere & pleine confiance, en me prévalant de vos offres; & dès à présent j'ai une grace à vous demander, c'est de me donner des nouvelles de M. Watelet. Il est ancien ami de M. d'Alembert, mais il

est aussi mon ancienne connoissance ; & les seuls jugemens que je crains, sont ceux des gens qui ne me connoissent pas. Je puis bien dire de M. Watelet, au sujet de M. d'Alembert, ce que j'ai dit de vous au sujet de M. Hume ; mais je connois l'incroyable ruse de mes ennemis, capable d'enlacer dans ses pieges adroits, la raison & la vertu mêmes. Si M. Watelet m'aime toujours, de grace, pressez-vous de me le dire ; car j'ai grand besoin de le savoir. Agréez, milord, je vous supplie, mes très-humbles salutations & mon respect.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 14 février 1767.

VOUS m'avez donné, milord, le premier vrai plaisir que j'aie goûté depuis long-temps, en m'apprenant que j'étois toujours aimé de M. Watelet. Je le mé-

rite, en vérité, par mes ſentimens pour lui; & moi qui m'inquiete très-médiocrement de l'eſtime du public, je ſens que je n'aurois jamais pu me paſſer de la ſienne. Il ne faut abſolument point que ſes eſtampes ſoient en vente avec les autres; & puiſque, de peur de reprendre un goût auquel je veux renoncer, je n'oſe les avoir avec moi, je vous prie de les prendre au moins en dépôt, juſqu'à ce que vous trouviez à les lui renvoyer, ou à en faire un uſage convenable. Si vous trouviez par haſard, à les changer entre les mains de quelque amateur contre un livre de botanique, à bonne heure; j'aurois le plaiſir de mettre à ce livre, le nom de M. Watelet: mais pour les vendre, jamais. Pour le reſte, puiſque vous voulez bien chercher à m'en défaire, je laiſſe à votre entière diſpoſition le ſoin de me rendre ce bon office, pourvu que cela ſe faſſe de la part des acheteurs, ſans faveur & ſans préférence, & qu'il ne ſoit pas queſtion

de moi. Puiſque vous ne dédaignez pas de vous donner pour moi ces petits tracas, j'attends de la candeur de vos ſentimens, que vous conſulterez plus mon goût que mon avantage; ce ſera m'obliger doublement. Ce n'eſt point un produit néceſſaire à ma ſubſiſtance. Je le deſtine en entier à des livres de botanique, ſeul & dernier amuſement auquel je me ſuis conſacré.

L'honneur que vous faites à Mlle. le Vaſſeur de vous ſouvenir d'elle, l'autoriſe à vous aſſurer de ſa reconnoiſſance & de ſon reſpect. Agréez, milord, je vous ſupplie, les mêmes ſentimens de ma part.

P. S. Il doit y avoir parmi mes eſtampes, un petit porte-feuille contenant de bonnes épreuves de celles de tous mes écrits. Oſerai-je me flatter que vous ne dédaignerez pas ce foible cadeau, & de placer ce porte-feuille parmi les vôtres? Je prends la liberté de vous prier, mi-

lord, de vouloir bien donner cours à la lettre ci-jointe.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

A Wootton, le 28 février 1767.

QUE fait mon bon & aimable voisin? Comment se porte-t-il? J'ai appris avec grand plaisir son heureuse arrivée à Bath, malgré les temps affreux qui ont dû traverser son voyage: mais maintenant comment s'y trouve-t-il? La santé, les eaux, les amusemens, comment va tout cela? Vous savez, monsieur, que rien de ce qui vous touche, ne peut m'être indifférent; l'attachement que je vous ai voué s'est formé de liens qui sont votre ouvrage; vous vous êtes acquis trop de droits sur moi, pour ne m'en avoir pas un peu donné sur vous; & il n'est pas juste que j'ignore ce qui m'intéresse si véritablement. Je devrois aussi vous par-

ler de moi, parce qu'il faut vous rendre compte de votre bien; mais je ne vous dirois toujours que les mêmes choſes. Paiſible, oiſif, ſouffrant, prenant patience, peſtant quelquefois contre le mauvais temps qui m'empêche d'aller autour des rochers, furetant des mouſſes, & contre l'hiver qui retient Calwich déſert ſi long-temps. Amuſez-vous, monſieur; je le deſire, mais pas aſſez pour reculer le temps de votre retour, car ce ſeroit vous amuſer à mes dépens. Mlle. le Vaſſeur vous demande la permiſſion de vous rendre ici ſes devoirs, & nous vous ſupplions l'un & l'autre, d'agréer nos très-humbles ſalutations.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 5 mars 1767.

JE ne suis pas surpris, milord, de l'état où vous avez trouvé mes estampes : je m'attendois à pis ; mais il me paroît cependant singulier qu'il ne s'en soit pas trouvé une seule de M. Watelet. Quoique parmi beaucoup de gravures qu'il m'avoit données, il y en eût peu des siennes, il y en avoit pourtant. La préférence qu'on leur a donnée, fait honneur à son burin. J'en avois un beaucoup plus grand nombre de M. l'abbé de Saint-Non. Si elles s'y trouvent, je ne voudrois pas non plus qu'elles fussent vendues ; car quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître personnellement, elles étoient un cadeau de sa part. Si vous ne les aviez pas, milord, & qu'elles puissent vous plaire, vous m'obligeriez beaucoup de

vouloir les agréer. Le papier que vous avez eu la bonté de m'envoyer, eſt de la main de milord Maréchal, & me rappelle qu'il y a dans mon recueil un portrait de lui, ſans nom, mais tête nue & très-reſſemblant, que pour rien au monde je ne voudrois perdre, & dont j'avois oublié de vous parler. C'eſt la ſeule eſtampe que je veuille me réſerver ; & quand elle me laiſſeroit la fantaiſie d'avoir les portraits des hommes qui lui reſſemblent, ce goût ne ſeroit pas ruineux. Je ſens avec combien d'indiſcrétion j'abuſe de votre temps & de vos bontés ; mais quelque peine que vous donne la recherche de ce portrait, j'en aurois une infiniment plus grande à m'en voir privé. Si vous parvenez à le retrouver, je vous ſupplie, milord, de vouloir bien l'envoyer à M. Davenport, afin qu'il le joigne au premier envoi qu'il aura la bonté de me faire.

Comme, après tout, mon recueil étoit aſſez peu de choſe, que probablement il ne s'eſt pas accru dans les mains des doua-

niers & des libraires, & que les retranchemens que j'y fais, font du reste un objet de très-peu de valeur, j'ai à me reprocher de vous avoir embarrassé de ces bagatelles; mais pour vous dire la vérité, milord, je ne cherchois qu'un prétexte pour me prévaloir de vos offres, & vous montrer ma confiance en vos bontés.

J'oubliois de vous parler de la découpure de M. Huber; c'est effectivement M. de Voltaire en habit de théatre. Comme je ne suis pas tout-à-fait aussi curieux d'avoir sa figure que celle de milord Maréchal, vous pouvez, milord, à votre choix, garder, ou jeter, ou donner, ou brûler ce chiffon: pourvu qu'il ne me revienne pas, c'est tout ce que je desire. Agréez, milord, je vous supplie, les assurances de mon respect.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 6 avril 1767.

J'AI reçu, mon bon ami, votre derniere lettre, & lu le mémoire que vous y avez joint. Ce mémoire eſt fait de main de maître, & fondé ſur d'excellens principes; il m'inſpire une grande eſtime pour ſon auteur, quel qu'il ſoit. Mais n'étant plus capable d'attention ſérieuſe & de raiſonnemens ſuivis, je n'oſe prononcer ſur la balance des avantages reſpectifs, & ſur la ſolidité de l'ouvrage qui en réſultera. Ce que je crois voir bien clairement, c'eſt qu'il vous offre, dans votre poſition, l'accommodement le meilleur & le plus honorable que vous puiſſiez eſpérer. Je voudrois, tant ma paſſion de vous ſavoir pacifiés eſt vive, donner la moitié de mon ſang, pour apprendre que cet accord a reçu ſa ſanction. Peut-être

ne seroit-il pas à desirer que j'en fusse l'arbitre : je craindrois que l'amour de la paix ne fût plus fort dans mon cœur, que celui de la liberté. Mes bons amis, sentez-vous bien quelle gloire ce seroit pour vous, de part & d'autre, que ce saint & sincere accord fût votre propre ouvrage, sans aucun concours étranger? Au reste, n'attendez rien, ni de l'Angleterre, ni de personne, que de vous seuls; vos ressources sont toutes dans votre prudence & dans votre courage: elles sont grandes, graces au ciel.

J'ai prié M. du Peyrou de vous donner avis, que le roi m'avoit gratifié d'une pension. Si jamais nous nous revoyons, je vous en dirai davantage; mais mon cœur qui desire ardemment ce bonheur, ne me le promet plus. Je suis trop malheureux en toute chose, pour espérer plus aucun vrai plaisir en cette vie. Adieu mon ami, adieu mes amis. Si votre liberté est exposée, vous avez du moins l'avantage & la gloire de pouvoir la défendre,

& la réclamer ouvertement. Je connois des gens plus à plaindre que vous. Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Wootton, le 8 avril 1767.

Je différois, monſieur, de vous répondre, dans l'eſpoir de m'entretenir avec vous plus à mon aiſe, quand je ſerois délivré de certaines diſtractions aſſez graves; mais les découvertes que je fais journellement ſur ma véritable ſituation, les augmentent, & ne me laiſſent plus guere d'eſpérer de les finir: ainſi, quelque douce que me fût votre correſpondance, il y faut renoncer au moins pour un temps, à moins d'une miſe auſſi inégale dans la quantité que dans la valeur. Pour éclaircir un problême ſingulier, qui m'occupe dans ce prétendu pays de liberté, je vais entreprendre, & bien à contre-cœur, un voyage

de Londres. Si, contre mon attente, je l'exécute ſans obſtacle & ſans accident, je vous écrirai de là plus au long.

Vous admirez Richardſon ? Monſieur le marquis, combien vous l'admireriez davantage, ſi, comme moi, vous étiez à portée de comparer les tableaux de ce grand peintre à la nature, de voir combien ſes ſituations, qui paroiſſent romaneſques, ſont naturelles, combien ſes portraits, qui paroiſſent chargés, ſont vrais. Si je m'en rapportois uniquement à mes obſervations, je croirois même qu'il n'y a de vrais que ceux-là ; car les capitaines Tomlinſon me pleuvent, & je n'ai pas apperçu juſqu'ici, veſtige d'aucun Belfort. Mais j'ai vu ſi peu de monde, & l'isle eſt ſi grande, que cela prouve ſeulement que je ſuis malheureux.

Adieu, monſieur ; je ne verrai jamais le château de Brie ; &, ce qui m'afflige encore davantage, ſelon toute apparence, je ne ſerai jamais à portée d'en voir le ſeigneur : mais je l'honorerai & chérira

toute ma vie ; je me ſouviendrai toujours, que c'eſt au plus fort de mes miſères, que ſon noble cœur m'a fait des avances d'amitié ; & la mienne, qui n'a rien de mépriſable, lui eſt acquiſe juſqu'à mon dernier ſoupir.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 11 *avril* 1767.

JE ne puis, milord, que vous réitérer mes très-humbles excuſes & remerciemens de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre en ma faveur. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir conſervé le portrait du roi. Je le reverrai ſouvent avec grand plaiſir, & je me livre envers S. M. à toute la plénitude de ma reconnoiſſance ; très-aſſuré qu'en faiſant le bien, elle n'a point d'autre vue que de bien faire. Puiſque vous ſavez au juſte à quoi monte le produit des eſtampes, dont

M. Ramsay avoit eu l'honnêteté de me faire cadeau, vous pouvez y borner la distribution que voulez bien avoir la bonté de faire aux pauvres, & remettre le surplus à M. Davenport, qui veut bien se charger de me l'apporter. J'aspire, milord, au moment d'aller vous rendre mes actions de graces & mes devoirs en personne; & il ne tiendra pas à moi que ce ne soit avant votre départ de Londres. Recevez, en attendant, je vous supplie, milord, mes très-humbles salutations & mon respect.

P. S. Je ne vous parle point de ma santé, parce qu'elle n'est pas meilleure, & que ce n'est pas la peine d'en parler, pour n'avoir que les mêmes choses à dire. Celle de Mlle. le Vasseur, à laquelle vous avez la bonté de vous intéresser, est très-mauvaise; & il n'est pas bien étonnant qu'elle empire de jour en jour.

LETTRE

LETTRE

A M. DAVENPORT.

A Wootton, le 30 *avril* 1767.

UN maître de maiſon, monſieur, eſt obligé de ſavoir ce qui ſe paſſe dans la ſienne, ſur-tout à l'égard des étrangers qu'il y reçoit. Si vous ignorez ce qui ſe paſſe dans la vôtre à mon égard, depuis noël, vous avez tort; ſi vous le ſavez, & que vous le ſouffriez, vous avez plus grand tort: mais le tort le moins excuſable, eſt d'avoir oublié votre promeſſe, & d'être allé tranquillement vous établir à Davenport, ſans vous embarraſſer ſi l'homme qui vous attendoit ici ſur votre parole, y étoit à ſon aiſe, ou non. En voilà plus qu'il ne faut, pour me faire prendre mon parti. Demain, monſieur, je quitte votre maiſon. J'y laiſſe mon petit équipage, & celui de Mlle. le Vaſſeur; & j'y laiſſe le produit de mes eſtampes

& livres, pour ſûreté des frais faits pour ma dépenſe depuis noël. Je n'ignore ni les embûches qui m'attendent, ni l'impuiſſance où je ſuis de m'en garantir : mais, monſieur, j'ai vécu ; il ne me reſte qu'à finir avec courage, une carriere paſſée avec honneur. Il eſt aiſé de m'opprimer, mais difficile de m'avilir. Voilà ce qui me raſſure contre les dangers que je vais courir. Recevez derechef mes vifs & ſinceres remerciemens de la noble hoſpitalité que vous m'avez accordée. Si elle avoit fini comme elle a commencé, j'emporterois de vous un ſouvenir bien tendre, qui ne s'effaceroit jamais de mon cœur. Adieu, monſieur ; je regretterai ſouvent la demeure que je quitte : mais je regretterai beaucoup davantage, d'avoir eu un hôte ſi aimable, & de n'en avoir pu faire mon ami.

LETTRE. (1)

MONSIEUR. J'oſe vous ſupplier de vouloir bien prendre ſur vos affaires, le temps de lire cette lettre, ſeul & avec attention. C'eſt à votre jugement éclairé, c'eſt à votre ame ſaine, que j'ai à parler. Je ſuis ſûr de trouver en vous, tout ce qu'il faut pour peſer avec ſageſſe & avec équité, ce que j'ai à vous dire. J'en ſerai moins ſûr, ſi vous conſultez tout autre que vous.

J'ignore avec quel projet j'ai été amené en Angleterre; il y en a eu un, cela eſt certain : j'en juge par ſon effet, auſſi grand, auſſi plein qu'il auroit pu l'être, quand ce projet eût été une affaire d'état.

(1) Cette lettre ne porte aucun renſeignement, ni ſur ſa date, ni ſur ſon adreſſe. On peut ſuppoſer que l'auteur l'a écrite en avril ou mai 1767, peu de temps avant ſon départ d'Angleterre, & l'a adreſſée à quelque perſonne en place, peut-être à M. le général C....y

Mais comment le ſort, la réputation d'un pauvre infortuné, pourroient-ils jamais faire une affaire d'état? C'eſt ce qui eſt trop peu concevable pour que je puiſſe m'arrêter à pareille ſuppoſition. Cependant, que les hommes les plus élevés, les plus diſtingués, les plus eſtimables, qu'une nation toute entiere ſe prêtent aux paſſions d'un particulier qui veut en avilir un autre, c'eſt ce qui ſe conçoit encore moins. Je vois l'effet; la cauſe m'eſt cachée, & je me ſuis tourmenté vainement pour la pénétrer: mais, quelle que ſoit cette cauſe, les ſuites en ſeront les mêmes, & c'eſt de ces ſuites qu'il s'agit ici. Je laiſſe le paſſé dans ſon obſcurité; c'eſt maintenant l'avenir que j'examine.

J'ai été traité dans mon honneur, auſſi cruellement qu'il ſoit poſſible de l'être. Ma diffamation eſt telle en Angleterre, que rien ne l'y peut relever de mon vivant. Je prévois cependant ce qui doit arriver après ma mort, par la ſeule force de la vérité, & ſans qu'aucun écrit poſ-

thume de ma part s'en méle ; mais cela viendra lentement, & seulement quand les révolutions du gouvernement auront mis tous les faits passés, en évidence. Alors ma mémoire sera réhabilitée ; mais, & de mon vivant, je ne gagnerai rien à cela.

Vous concevez, monsieur, que cette ignominie intolérable au cœur d'un homme d'honneur, rend au mien le séjour de l'Angleterre insupportable. Mais on ne veut pas que j'en sorte. Je le sens, j'en ai mille preuves, & cet arrangement est très-naturel ; on ne doit pas me laisser aller oublier au-dehors, les outrages que j'ai reçus dans l'isle, ni la captivité dans laquelle j'y ai vécu. On ne veut pas non plus que mes mémoires passent dans le Continent & ailleurs, instruire une autre génération, des maux que m'a fait souffrir celle-ci. Quand je dis *on*, j'entends les premiers auteurs de mes disgraces ; Dieu ne plaise que l'idée que j'ai, monsieur, de votre respectable caractere, me

permette jamais de penſer que vous ayez trempé dans le fond du projet ! Vous ne me connoiſſiez point ; on vous a fait croire de moi beaucoup de choſes ; l'illuſion de l'amitié vous a prévenu pour mes ennemis ; ils ont abuſé de votre bienveillance ; & par une ſuite de mon malheur ordinaire, les nobles ſentimens de votre cœur, qui vous auroient parlé pour moi ſi j'euſſé été mieux connu de vous, m'ont nui par l'opinion qu'on vous en a donnée. Maintenant le mal eſt ſans remede ; il eſt preſque impoſſible que vous ſoyez déſabuſé : c'eſt ce que je ne ſuis pas à portée de tenter ; & dans l'erreur où vous êtes, la prudence veut que vous vous prêtiez aux meſures de mes ennemis.

J'oſerai pourtant vous faire une propoſition qui, je crois, doit parler également à votre cœur & à votre ſageſſe. La terrible extrêmité où je ſuis réduit, c'eſt fait, je l'avoue, ma ſeule reſſource ; mais cette reſſource en eſt peut-être également une pour mes ennemis, contre les ſuites

désagréables que peut avoir pour eux, mon dernier désespoir.

Je veux sortir, monsieur, de l'Angleterre ou de la vie, & je sens bien que je n'ai pas le choix. Les manœuvres sinistres que je vois, m'annoncent le sort qui m'attend, si je feins seulement de vouloir m'embarquer. J'y suis déterminé pourtant, parce que toutes les horreurs de la mort n'ont rien de comparable à celles qui m'environnent. Objet de la risée & de l'exécration publique, je ne me vois environné que de signes affreux, qui m'annoncent ma destinée. C'est trop souffrir, monsieur, & toute interdiction de correspondance m'annonce assez que, sitôt que l'argent qui me reste sera dépensé, je n'ai plus qu'à mourir. Dans ma situation, ce sera un soulagement pour moi, & c'est le seul désormais qui me reste; mais j'ai bien de la peine à penser que mon malheur ne laisse après lui, nulle trace désagréable. Quelque habilement que la chose ait été concertée, quelque

adroite qu'en ſoit l'exécution, il reſtera des indices peu favorables à l'hoſpitalité nationale. Je ſuis malheureuſement trop connu, pour que ma fin tragique ou ma diſparition demeurent ſans commentaires; & quand tant de complices garderoient le ſecret, tous mes malheurs précédens mettront trop de gens ſur la trace de celui-ci, pour que les ennemis de mes ennemis (car tout le monde en a) n'en faſſent pas quelque jour un uſage qui pourra leur déplaire. On ne ſait juſqu'où ces choſes là peuvent aller; & l'on n'eſt plus maître de les arrêter, quand une fois elles marchent. Convenez, monſieur, qu'il y auroit quelque avantage à pouvoir ſe diſpenſer d'en venir à cette extrêmité.

Or on le peut, & *prudemment* on le doit. Daignez m'écouter. Juſqu'à préſent j'ai toujours penſé à laiſſer après moi, des mémoires qui miſſent au fait la poſtérité, des vrais événemens de ma vie; je les ai commencés, dépoſés en d'autres

mains, & déformais abandonnés. Ce dernier coup m'a fait ſentir l'impoſſibilité d'exécuter ce deſſein, & m'en a totalement ôté l'envie.

Je ſuis ſans eſpoir, ſans projet, ſans déſir même de rétablir ma reputation détruite; parce que je ſais qu'après moi, cela viendra de ſoi-même, & qu'il me faudroit des efforts immenſes pour y parvenir de mon vivant. Le découragement m'a gagné; la douce amitié, l'amour du repos ſont les ſeules paſſions qui me reſtent, & je n'aſpire qu'à finir paiſiblement mes jours dans le ſein d'un ami. Je ne vois plus d'autre bonheur pour moi ſur la terre; & quand j'aurois déſormais à choiſir, je ſacrifierois tout à cet unique déſir qui m'eſt reſté.

Voilà, monſieur, l'homme qui vous propoſe de le laiſſer aller en paix, & qui vous engage ſa foi, ſa parole, tous les ſentimens d'honneur dont il fait profeſſion, & toutes ces eſpérances ſacrées qui ſont ici-bas la conſolation des malheu-

reux, que non-seulement il abandonne pour toujours le projet d'écrire sa vie & ses mémoires, mais qu'il ne lui échappera jamais, ni de la bouche, ni par écrit, un seul mot de plainte sur les malheurs qui lui sont arrivés en Angleterre; qu'il ne parlera jamais de M. Hume, ou qu'il n'en parlera qu'avec honneur; & que lorsqu'il sera pressé de s'expliquer sur les plaintes indiscrettes, qui dans le fort de ses peines, lui sont quelquefois échappées, il les rejetera sans mystere, sur son humeur aigrie & portée à la défiance & aux ombrages par des malheurs continuels. Je pourrai parler de la sorte avec vérité, n'ayant que trop d'injustes soupçons à me reprocher par ce malheureux penchant, ouvrage de mes désastres, & qui maintenant y met le comble. Je m'engage solemnellement à ne jamais écrire quoi que ce puisse être, & sous quelque prétexte que ce soit, pour être imprimé ou publié, ni sous mon nom, ni en anonyme, ni de mon vivant, ni après ma mort.

Vous trouverez, monsieur, ces pro-
esses bien fortes ; elles ne le sont pas
op pour la détresse où je suis. Vous me
manderez des garans pour leur exécu-
n : cela est très-juste. Les voici ; je
us prie de les peser.

Premiérement, tous mes papiers rela-
s à l'Angleterre, y sont encore dans
dépôt. Je les ferai tous remettre entre
s mains, & j'y en ajouterai quelques
tres assez importans, qui sont restés
s les miennes. Je partirai à vuide, &
s autres papiers qu'un petit porte-
ille absolument nécessaire à mes affai-
, & que j'offre à visiter.

Secondement, vous aurez cette lettre
née, pour garant de ma parole ; & de
s, une autre déclaration que je remet-
en partant, à qui vous me preferirez,
telle que si j'étois capable de jamais
freindre de mon vivant, ou après ma
t, cette seule piece anéantiroit tout
ue je pourrois dire, en montrant dans
auteur, un infame qui, se jouant de

ſes promeſſes les plus ſolemnelles, ne mérite d'être écouté ſur rien. Ainſi, mon travail détruiſant ſon propre objet, en rendroit la peine auſſi ridicule que vaine.

En troiſieme lieu, je ſuis prêt à recevoir toujours avec le même reſpect & la même reconnoiſſance, la penſion dont il plait au roi de m'honorer. Or, je vous demande, monſieur, ſi lorſqu'honoré d'une penſion du prince, j'étois aſſez vil, aſſez infame, pour mal parler de ſon gouvernement, de ſa nation & de ſes ſujets, il ſeroit poſſible en aucun temps, qu'on m'écoutât ſans indignation, ſans mépris & ſans horreur. Monſieur, je me lie par les liens les plus forts & les plus indiſſolubles. Vous ne pouvez pas ſuppoſer que je veuille rétablir mon honneur, par des moyens qui me rendroient le plus vil des mortels.

Il y a, monſieur, un quatrieme garant plus ſûr, plus ſacré que tous les autres & qui vous répond de moi : c'eſt mon caractere connu pendant cinquante &

ans. Esclave de ma foi, fidelle à ma parole, si j'étois capable de gloire encore, je m'en ferois une illustre & fiere, de tenir plus que je n'aurois promis; mais plus concentré dans moi-même, il me suffit d'avoir en cela, la conscience de mon devoir. Eh, monsieur, pouvez-vous penser que de l'humeur dont je suis, je passe aimer la vie, en portant la bassesse & le remords dans ma solitude? Quand la droiture cessera de m'être chere, c'est alors que je serai vraiment mort au bonheur.

Non, monsieur; je renonce pour jamais à tous souvenirs pénibles. Mes malheurs n'ont rien d'assez amusant pour les rappeller avec plaisir; je suis assez heureux si je suis libre, & que je puisse rendre mon dernier soupir dans le sein d'un ami. Je ne vous promets en ceci, que ce que je me promets à moi-même, si je puis goûter encore quelques jours de paix avant ma mort.

Je n'ai parlé jusqu'ici, monsieur, qu'à votre raison. Je n'ai qu'un mot maintenant à dire à votre cœur. Vous voyez un malheureux réduit au désespoir, n'attendant plus que la maniere de sa derniere heure. Vous pouvez rappeller cet infortuné à la vie; vous pouvez vous en rendre le sauveur, & du plus misérable des hommes, en faire encore le plus heureux. Je ne vous en dirai pas davantage, si ce n'est ce dernier mot, qui vaut la peine d'être répété. Je vois mon heure extrême, qui se prépare. Je suis résolu, s'il le faut, de l'aller chercher, & de périr ou d'être libre; il n'y a plus de milieu.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Amiens, le 2 juin 1767.

J'AI différé, monsieur, de vous écrire jusqu'à ce que je pusse vous marquer le jour de mon départ, & le lieu de mon arrivée. Je compte partir demain & arriver après-demain au soir à S. Denis, où je séjournerai le lendemain vendredi, pour y attendre de vos nouvelles. Je logerai aux Trois-Maillets. Comme on trouve des fiacres à S. Denis, sans prendre la peine d'y venir vous-même, il suffit que vous ayez la bonté d'envoyer un domestique, qui nous conduise dans l'asyle hospitalier que vous voulez bien me destiner. Il m'a été impossible de rester inconnu, comme je l'avois desiré, & je crains bien que mon nom ne me suive à la piste. A tout événement, quelque nom que me donnent les autres, je prendrai

celui de M. Jaques, & c'eſt ſous ce nom que vous pourrez me faire demander aux Trois-Maillets. Rien n'égale le plaiſir avec lequel je vais habiter votre maiſon, ſi ce n'eſt le tendre empreſſement que j'ai d'en embraſſer le vertueux maître.

LETTRE

AU MÊME.

A Fleury (1), *ce vendredi à midi 5 juin 1767.*

IL faut, monſieur, jouir de vos bontés & de vos ſoins, & ne vous remercier plus de rien. L'air, la maiſon, le jardin, le parc, tout eſt admirable; & je me ſuis dépêché de m'emparer de tout par la poſſeſſion, c'eſt-à-dire, par la jouiſſance. J'ai parcouru tous les environs, & au retour j'ai trouvé M. Garçon qui m'a tir

(1) Maiſon de campagne de M. le marquis de Mirabeau.

de peine ſur votre retour d'hier, & m'a donné l'eſpoir de vous voir demain. Je ne veux point me laiſſer donner d'inquiétudes ; mais quelque agréable & douce que me ſoit l'habitation de votre maiſon, mon intention eſt toujours de les prévenir. Mille très-humbles ſalutations & reſpects de Mlle. le Vaſſeur.

LETTRE

AU MÊME.

Ce mardi 9 juin 1767.

VOTRE préſence, monſieur, votre noble hoſpitalité, vos bontés de toute eſpece ont mis le comble aux ſentimens que m'avoient inſpirés vos écrits & vos lettres. Je vous ſuis attaché par tous les liens qui peuvent rendre un homme reſpectable & cher à un autre ; mais je ſuis venu d'Angleterre avec une réſolution qu'il ne m'eſt pas même permis de changer, puiſque je ne ſaurois devenir votre

hôte à demeure, sans contracter des obligations qu'il n'est pas en mon pouvoir ni même en ma volonté de remplir; & pour répondre une fois pour toutes, à un mot que vous m'avez dit en passant, je vous répète & vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, sur quelque sujet que ce puisse être; que je ne ferai ni ne laisserai rien imprimer de moi avant ma mort, même de ce qui reste encore en manuscrit; que je ne puis ni ne veux rien lire désormais de ce qui pourroit réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits; que dès à présent, je suis mort à toute littérature, sur quelque sujet que ce puisse être, & que jamais rien ne me fera changer de résolution sur ce point. Je suis assurément pénétré pour vous, de reconnoissance, mais non pas jusqu'à vouloir ni pouvoir me tirer de mon anéantissement mental. N'attendez rien de moi, à moins que, pour mes péchés, je ne devienne empereur ou roi; encore ce que je ferai dans ce cas,

ſera-t-il moins pour vous que pour mes peuples ; puiſqu'en pareil cas, quand je ne vous devrois rien, je ne le ferois pas moins.

En outre, quoi que vous puiſſiez faire, au Bignon je ſerois chez vous, & je ne puis être à mon aiſe que chez moi ; je ſerois dans le reſſort du parlement de Paris, qui par raiſon de convenance peut, au moment qu'on y penſera le moins, faire une excurſion nouvelle *in anima vili* ; je ne veux pas le laiſſer expoſé à la tentation.

J'irois pourtant voir votre terre avec grand plaiſir, ſi cela ne faiſoit pas un détour inutile, & ſi je ne craignois un peu, quand j'y ſerois, d'avoir la tentation d'y reſter. Là-deſſus toutefois, votre volonté ſoit faite : je ne réſiſterai jamais au bien que vous voudrez me faire, quand je le ſentirai conforme à mon bien réel ou de fantaiſie ; car pour moi c'eſt tout un. Ce que je crains n'eſt pas de vous être obligé, mais de vous être inutile.

Je ſuis très-ſurpris & très en peine de ne recevoir aucune nouvelle d'Angleterre, & ſur-tout de Suiſſe, dont j'en attends avec inquiétude. Ce retard me met dans le cas de faire à vous & à moi le plaiſir de reſter ici, juſqu'à ce que j'en aie reçu, & par conſéquent celui de vous y embraſſer quelquefois encore, ſachant que les œuvres de miſéricorde plaiſent à votre cœur. Je remets donc à ces doux momens, ce qu'il me reſte à vous dire, & ſur-tout à vous remercier du bien que vous m'avez procuré dimanche au ſoir, & que par la maniere dont je l'ai ſenti, je mérite d'avoir encore. *Vale, et me ama.*

LETTRE

AU MÊME.

Ce vendredi 19 juin 1767.

JE lirai votre livre, puiſque vous le voulez : enſuite j'aurai à vous remercier de l'avoir lu ; mais il ne réſultera rien de

plus de cette lecture, que la confirmation des sentimens que vous m'avez inspirés, & de mon admiration pour votre grand & profond génie; ce que je me permets de vous dire en passant, & seulement une fois. Je ne vous réponds pas même de vous suivre toujours, parce qu'il m'a toujours été pénible de penser, fatigant de suivre les pensées des autres, & qu'à présent je ne le puis plus du tout. Je ne vous remercie point; mais je sors de votre maison, fier d'y avoir été admis, & plus désireux que jamais de conserver les bontés & l'amitié du maître. Du reste, quelque mal que vous pensiez de la sensibilité, prise pour toute nourriture, c'est l'unique qui m'est restée; je ne vis plus que par le cœur. Je veux vous aimer autant que je vous respecte. C'est beaucoup; mais voilà tout: n'attendez jamais de moi rien de plus. J'emporterai, si je puis, votre livre de plantes; s'il m'embarrasse trop, je le laisserai, dans l'espoir de revenir quelque jour le lire plus à mon aise.

Adieu, mon cher & respectable hôte; je pars plein de vous, & content de moi, puisque j'emporte votre estime & votre amitié.

LETTRE

AU MÊME.

A Trye-le-Château, le 24 juin 1767.

J'ESPÉROIS, monsieur, vous rendre compte un peu en détail, de ce qui regarde mon arrivée & mon habitation; mais une douleur fort vive, qui me tient depuis hier à la jointure du poignet, me donne à tenir la plume, une difficulté qui me force d'abréger. Le château est vieux; le pays est agréable; & j'y suis dans un hospice qui ne me laisseroit rien à regretter, si je ne sortois pas de Fleury. J'ai apporté votre livre de plantes, dont j'aurai grand soin; j'ai apporté votre *Philosophie rurale*, que j'ai essayé de lire & de suivre, sans pouvoir en venir à bout;

y reviendrai toutefois. Je réponds de la onne volonté, mais non pas du succès. ai auſſi apporté la clef du parc; j'étois n train d'emporter toute la maiſon. Je ous renverrai cette clef par la premiere ccaſion. Je vous prie de me garder le ecret ſur mon aſyle. M. le prince de onti le deſire ainſi, & je m'y ſuis en- gé. Le nom de Jaques ne lui ayant as plu, j'y ai ſubſtitué celui que je gne ici, & ſous lequel j'eſpere, mon- eur, recevoir de vos nouvelles à l'a- reſſe ſuivante. Agréez, monſieur, mes lutations très-humbles. Je vous révere, vous embraſſe de tout mon cœur.

RENOU.

LETTRE

A milord HARCOURT.

Le 10 *juillet* 1767.

JE reçois seulement en ce moment, milord, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 mai, & le billet que vous m'avez envoyé sous la même date. En vous remerciant de l'une & de l'autre, & en vous réitérant mes très-humbles excuses, de la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur, permettez qu'étant éloigné de vous, je prenne la liberté de me recommander à l'honneur de votre souvenir, de vous assurer que vos bontés ne sortiront point de ma mémoire, & de vous renouveller les protestations de ma reconnoissance & de mon respect.

Je vous demande la permission, milord, de ne point dater quant à présent, du lieu de ma retraite, & de ne plus signe

un nom ſous lequel j'ai vécu ſi malheureux. Vous ne tarderez pas d'être inſtruit de celui que j'ai pris, & ſous lequel je vous rendrai déſormais mes hommages, ſi vous me permettez de vous les renouveller quelquefois. Si vous m'honorez d'une réponſe, M. Watelet eſt à portée de me la faire paſſer.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

De France, le 1er août 1767.

Si j'avois eu, monſieur, l'honneur de vous écrire autant de fois que je l'ai réſolu, vous auriez été accablé de mes lettres; mais les tracas d'une vie ambulante, & ceux d'une multitude de ſurvenans, ont abſorbé tout mon temps, juſqu'à ce que je ſois parvenu à obtenir un aſyle un peu plus tranquille. Quelque agréable qu'il ſoit, j'y ſens ſouvent, monſieur, la privation de votre voiſinage

& de votre société, & j'en remplis souvent la solitude, du souvenir de vos bontés pour moi. Peu s'en est fallu que je ne fois retourné jouir de tout cela, chez mon ancien & aimable hôte; mais la maniere dont vos papiers publics ont parlé de ma retraite, m'a déterminé à la faire entiere, & à exécuter un projet dont vous avez été le premier confident. Je vous disois alors, qu'en quelque lieu que je fusse, je ne vous oublierois jamais; j'ajoute maintenant, qu'à ce souvenir si bien dû, se joindra toute ma vie le regret de l'entretenir de si loin.

Permettez du moins, que ce regret soit tempéré par le plaisir de vous demander & d'apprendre quelquefois de vos nouvelles, & réitérer de temps en temps les assurances de ma reconnoissance & de mon respect.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Trye, le 11 *août* 1767.

Je suis affligé, monsieur, que vous me mettiez dans le cas d'avoir un refus à vous faire; mais ce que vous me demandez, est contraire à ma plus inébranlable résolution, même à mes engagemens; & vous pouvez être assuré que de ma vie, une ligne de moi ne sera imprimée de mon aveu. Pour ôter même une fois pour toutes, les sujets de tentation, je vous déclare que dès ce moment, je renonce pour jamais à toute autre lecture que des livres de plantes, & même à celle des articles de vos lettres, qui pourroient réveiller en moi, des idées que je veux & dois étouffer. Après cette déclaration, monsieur, si vous revenez à la charge, ne vous offensez pas que ce soit inutilement.

Vous voulez que je vous rende compte de la maniere dont je ſuis ici. Non, mon reſpectable ami, je ne déchirerai pas votre noble cœur par un ſemblable récit. Les traitemens que j'éprouve en ce pays, de la part de tous les habitans ſans exception, & dès l'inſtant de mon arrivée, ſont trop contraires à l'eſprit de la nation, & aux intentions du grand prince qui m'a donné cet hoſpice, pour que je les puiſſe imputer qu'à un eſprit de vertige, dont je ne veux pas même rechercher la cauſe. Puiſſent-ils reſter ignorés de toute la terre, & puiſſai-je parvenir moi-même à les regarder comme non avenus!

Je fais des vœux pour l'heureux voyage de ma bonne & belle compatriote, que je crois déjà partie. Je ſuis bien fier que Mad. la comteſſe ait daigné ſe rappeller un homme qui n'a eu qu'un moment l'honneur de paroître à ſes yeux, & dont les abords ne ſont pas brillans. Elle auroit trop à faire, s'il falloit qu'elle gardât un peu des ſouvenirs qu'elle laiſſe à qui-

conque a eu le bonheur de la voir. Recevez mes plus tendres embraſſemens.

LETTRE

AU MÊME.

Ce 22 août 1767.

Je vous dois bien des remerciemens, monſieur, pour votre derniere lettre, & je vous les fais de tout mon cœur. Elle m'a tiré d'une grande peine; car vous étant auſſi ſincérement attaché que je le ſuis, je ne pouvois reſter un moment tranquille, dans la crainte de vous avoir déplu. Graces à vos bontés, me voilà tranquilliſé ſur ce point; vous me trouvez grognon: paſſe pour cela; je réponds du moins que vous ne me trouverez jamais ingrat: mais n'exigez rien de ma déférence & de mon amitié, contre la clauſe que j'ai le plus expreſſément ſtipulée; car je vous confirme pour la derniere fois, que ce ſeroit inutilement.

J'ai tort de n'avoir rien mis pour M. l'abbé ; mais ce tort n'eſt qu'extérieur & apparent, je vous jure. Il me ſemble que les hommes de ſon ordre doivent deviner l'impreſſion qu'ils font, ſans qu'on la leur témoigne. La raiſon même qui m'empêchoit de répondre à ſa politeſſe, eſt obligeante pour lui ; puiſque c'étoit la crainte d'être entraîné dans des diſcuſſions que je me ſuis interdites, & où j'avois peur de n'être pas le plus fort. Je vous dirai tout franchement que j'ai parcouru chez vous, quelques pages de ſon ouvrage, que vous aviez négligemment laiſſé ſur le bureau de M. Garçon, & que ſentant que je mordois un peu à l'hameçon, je me ſuis dépêché de fermer le livre, avant que j'y fuſſe tout-à-fait pris. Or prêchez & patrocinez tout à votre aiſe. Je vous promets que je ne rouvrirai de mes jours, ni celui-là, ni les vôtres, ni aucun autre de pareil acabit : hors l'*Aſtrée*, je ne veux plus que des livres qui m'ennuient, ou qui ne parlent que de mon foin.

Je crains bien que vous n'ayez deviné trop juſte ſur la ſource de ce qui ſe paſſe ici, & dont vous ne ſauriez même avoir l'idée : mais tout cela n'étant point dans l'ordre naturel des choſes, ne fournit point de conſéquence contre le ſéjour de la campagne, & ne m'en rebute aſſurément pas. Ce qu'il faut fuir, n'eſt pas la campagne, mais les maiſons des grands & des princes, qui ne ſont point les maîtres chez eux, & ne ſavent rien de ce qui s'y fait. Mon malheur eſt premiérement d'habiter dans un château, & non pas ſous un toit de chaume ; chez autrui, & non pas chez moi, & ſur-tout d'avoir un hôte ſi élevé, qu'entre lui & moi il faut néceſſairement des intermédiaires. Je ſens bien qu'il faut me détacher de l'eſpoir d'un ſort tranquille, & d'une vie ruſtique : mais je ne puis m'empêcher de ſoupirer en y ſongeant. Aimez-moi, & plaignez-moi. Ah, pourquoi faut-il que j'aie fait des livres ! J'étois ſi peu fait pour ce triſte métier ! J'ai le cœur ſerré ; je finis, & vous embraſſe.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

Au château de Trye, ce 24 août 1767.

JE n'ai reçu que depuis peu de jours, mon bon ami, votre lettre du 20 mai, adressée à Wootton. Elle étoit dans le plus triste état du monde, à demi brûlée, & paroissant avoir été ouverte plusieurs fois. Les pieces que vous y avez jointes, ayant grossi le paquet, ont augmenté la curiosité. Je ne sais pourquoi vous vous obstinez à m'envoyer de pareilles pieces: peine qui ne peut servir de rien, ni à vous, ni à moi, ni à personne, & qui empêchera toujours que vos lettres ne me parviennent fidélement. Quand vos affaires seront accommodées, apprenez-le moi, pour consoler mon cœur. Jusques là, ne me parlez que de vous.

Lorsque je doutois que vous vinssiez me voir à Wootton, ce n'étoit pas de

votre volonté que j'étois en peine, mais bien des obſtacles que vous trouveriez à l'exécuter. Soyez perſuadé que, ſi vous m'étiez venu voir en Angleterre, de quelque maniere que vous vous y fuſſiez pris, vous n'auriez point paſſé Londres. Si jamais la concorde renaît parmi vous, j'ai lieu d'eſpérer que n'ayant plus à courir ſi loin, vous aurez moins de difficultés à me rejoindre. M. du Peyrou vous en indiquera les moyens quand il ſera temps, & ſoyez ſûr que l'eſpoir de vous embraſſer, eſt un de ceux qui me font encore aimer la vie.

Je ne ſais comment j'avois oublié de vous rendre compte de l'affaire dont vous m'aviez chargé à Berlin. J'aurois juré de vous en avoir rendu compte il y a long-temps; car dans mon premier moment de relâche, j'écrivis à cet effet à milord Maréchal. C'étoit préciſément quand M. Michel venoit d'être nommé. Milord me répondit qu'il étoit allé exprès à Berlin pour parler aux miniſtres, de votre affaire;

qu'il falloit néceſſairement que vous vous adreſſaſſiez directement à eux, ou au vice-gouverneur ; que depuis la nomination du dernier, il ne lui convenoit plus de ſe mêler d'aucun affaire qui regardât Neuchatel en aucune ſorte ; qu'il avoit refuſé au colonel Chaillet, de ſe mêler d'une affaire pareille à celle qu'il venoit de propoſer à ma ſollicitation ; & qu'il me prioit de ne plus me charger à l'avenir, de recommandations auprès de lui, de quelque eſpece qu'elles puſſent être. Je ne doute pas qu'en vous adreſſant directement au miniſtere, votre affaire ne paſſât ſans difficulté ; d'autant plus qu'elle a déjà été propoſée, & qu'on eſt toujours bien venu dans cette cour là, quand on ſe préſente avec de l'argent. En partant de l'isle de S. Pierre, je laiſſai vos papiers avec tous les miens, à M. du Peyrou, des mains de qui vous les retirerez ſans difficulté quand il vous plaira.

Je n'ai laiſſé nuls papiers à l'isle de S. Pierre, qu'il m'importe de ravoir ;

mais comme j'aime toujours mieux qu'ils soient en mains amies qu'en d'autres, si vous voulez les retirer en mon nom, vous n'avez qu'à m'envoyer la formule du billet qu'il faut que je fasse pour cela, & je vous l'enverrai sans délai.

Comme lorsque vos affaires publiques seront terminées, vous pourriez avoir quelque voyage à faire dans le pays où je suis, sans passer par Neuchatel, je vous prévieus que, si de Paris vous pouvez vous rendre au château de Trye, près de Gisors, & demander M. Renou, il vous donnera de mes nouvelles sûres. Gisors est à quinze petites lieues de Paris, & il y a un carrosse public qui part de Gisors tous les mercredis, & de Paris tous les samedis, & fait la route en été dans un jour. Je vous embrasse, mon bon ami, de tout mon cœur, ainsi que tout ce qui vous est cher, & tous nos amis.

M. du Peyrou étant tombé malade à Paris, cette lettre a été prodigieusement retardée.

Ce 8 novembre.

Autre retard bien plus long: M. du Peyrou étant retombé malade ici, & y ayant été retenu plus de deux mois, vous pouvez juger si ces longs retards me tiennent en inquiétude, & me rendent vos promptes nouvelles nécessaires, sur les tristes choses que j'apprends.

LETTRE

A M.

A Trye-le-Château, le 9 septembre 1767.

MONSIEUR. Permettez que j'aie l'honneur d'exécuter près de vous, l'ordre exprès que m'a donné l'auteur d'un livre intitulé : *Dictionnaire de musique, par J. J. Rousseau*, qui s'imprime chez la veuve Ducheſne. Cet ordre eſt, monſieur, de m'oppoſer de ſa part, comme je fais, à la publication de cet ouvrage qui porte ſon nom, juſqu'à ce qu'il ait été de nouveau ſoumis à la cenſure : attendu

attendu que des passages raturés & rétablis dans le manuscrit, peuvent faire naître des difficultés que le premier censeur étant mort, ne pourroit lever, & que l'auteur veut prévenir. Vous êtes très-humblement supplié, monsieur, d'arrêter ladite publication jusqu'à ce temps là.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

Signé, RENOU. (1)

LETTRE

à M. le marquis DE MIRABEAU.

Ce 12 décembre 1767.

JE consens de tout mon cœur, mon illustre ami, que vous fassiez imprimer, avec les précautions dont vous parlez, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'é-

---

(1) C'étoit le nom qu'avoit pris l'auteur, en se retirant au château de Trye.

crire ; & je vous remercie de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me demander mon consentement pour cela.

Vous voilà donc embarqué tout de bon, dans les guerres littéraires. Que j'en suis affligé, & que je vous plains ! Sans prendre la liberté de vous dire là-dessus, rien de mon chef, j'oserai vous transcrire ici deux vers du Tasse, que je me rappelle, & auxquels je n'ajouterai rien.

Giunta è tua gloria al sommo, e per innanzi
Fugir le dubbie guerre a te conviene.

Je vous honore & vous embrasse, monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A milord HARCOURT.

13 *janvier* 1768.

JE me reprocherois, milord, d'avoir tardé si long-temps à vous écrire & à vous remercier, si je ne me rendois le

témoignage que la volonté y étoit toute entiere, & que ce que je veux faire eſt toujours ce que je fais le moins. J'ai entr'autres été depuis trois mois garde-malade, & je n'ai pas quitté le chevet d'un ami, qui graces au ciel, eſt enfin parfaitement rétabli. Je vous offre, milord, les prémices de mes loiſirs; & c'eſt avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance, que touché de toutes les bontés dont vous m'avez honoré, je vous en demande la continuation. Il ne tiendra pas à moi qu'en les cultivant avec le plus grand ſoin, je ne vous témoigne en toute occaſion, combien elles me ſont précieuſes.

J'ai reçu depuis long-temps, l'argent du billet que vous prîtes la peine de m'envoyer pour le produit des eſtampes; & c'eſt encore un de mes torts les moins excuſables, de ne vous en avoir pas tout de ſuite accuſé la réception; mais je me repoſois un peu en cela, ſur votre banquier, qui n'aura pas manqué de vous

en donner avis. Vous me demandez, milord, ce qu'il falloit faire des eſtampes de M. Watelet. Nous étions convenus que puiſque vous ne les aviez pas, & qu'elles vous étoient agréables, vous les ajouteriez à vos porte-feuilles, d'autant plus qu'elles ne pouvoient paſſer décemment & convenablement que dans les mains d'un ami de l'auteur. Ainſi, j'eſpere qu'à ce titre, vous ne dédaignerez pas de les accepter. A l'égard de l'eſtampe du roi, je deſire extrêmement qu'elle me parvienne; & ſi vous permettez que j'abuſe encore de vos bontés, j'oſe vous ſupplier de la faire envelopper avec ſoin dans un rouleau. Je deſire extrêmement recevoir bientôt cette belle eſtampe, que j'aurai ſoin de faire encadrer convenablement, pour avoir les traits de mon auguſte bienfaiteur, inceſſamment gravés ſous mes yeux, comme ſes bontés le ſont dans mon cœur.

Daignez, milord, continuer à m'honorer des vôtres, & quelquefois des mar-

ques de votre ſouvenir. Je tâcherai de mon côté, de ne me pas laiſſer oublier de vous, en vous renouvellant, autant que cela ne vous importunera pas, les aſſurances de mon plus entier dévouement & de mon plus vrai reſpect.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

13 *janvier* 1768.

J'AI, mon illuſtre ami, pour vous écrire, laiſſé paſſer le temps des ſots complimens dictés non par le cœur, mais par le jour & par l'heure, & qui partent à leur moment, comme la détente d'une horloge. Mes ſentimens pour vous ſont trop vrais, pour avoir beſoin d'être dits, & vous les méritez trop bien pour manquer de les connoître. Je vous plains du fond de mon cœur, des tracas où vous êtes; car quoi que vous en diſiez, je vous vois embarqué, ſinon dans des querelles littéraires,

au moins dans des querelles économiques & politiques : ce qui ſeroit peut-être encore pis, s'il étoit poſſible. Je ſuis prêt à tomber en défaillance, au ſeul ſouvenir de tout cela. Permettez que je n'en parle plus ; que je n'y penſe plus, que par le tendre intérêt que je prends à votre repos, à votre gloire. Je puis bien tenir les mains élevées pendant le combat, mais non pas me réſoudre à le regarder.

Parlons de chanſons, cela vaudra mieux. Seroit-il poſſible que vous ſongeaſſiez tout de bon, à faire un opéra ? O, que vous ſeriez aimable, & que j'aimerois bien mieux vous voir chanter à l'opéra, que crier dans le déſert ! Non qu'on ne vous écoute & qu'on ne vous liſe ; mais on ne vous ſuit, ni ne veut vous entendre. Ma foi, monſieur, faiſons comme les nourrices, qui, quand les enfans grondent, leur chantent & les font danſer. Votre ſeule propoſition m'a déjà mis, moi vieux radoteur, parmi ces enfans là ; & il s'en faut peu que ma muſe chenue

ne ſoit prête à ſe ranimer aux accens de la vôtre, ou même à la ſeule annonce de ces accens. Je ne vous en dirai pas aujourd'hui davantage; car votre propoſition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir ſi le vieux fou mordroit encore à l'hameçon. A préſent que vous en avez à peu près le plaiſir, dites-moi tout rondement ce qui en eſt, & je vous dirai franchement, moi, ce que j'en penſe, & ce que je crois y pouvoir faire. Après cela, ſi le cœur vous en dit, nous en pourrons cauſer avec mon aimable payſe, qui nous donnera ſur tout cela, de très-bons conſeils. Adieu, mon illuſtre ami; je vous embraſſe avec reſpect, mais de tout mon cœur.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

A Trye, le 25 janvier 1768.

JE n'aurois pas tardé ſi long-temps, monſieur, à vous remercier du plaiſir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6 novembre, ſans beaucoup de tracas, qui venus à la traverſe, m'ont empêché de diſpoſer de mon temps comme j'aurois voulu. Les témoignages de votre ſouvenir & de votre amitié me ſeront toujours auſſi chers que vos honnêtetés & vos bontés m'ont été ſenſibles, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être votre voiſin. Ce qui ajoute à mon déplaiſir de vous écrire ſi tard, eſt la crainte que cette lettre vous trouvant déjà parti de Calwich, ne faſſe un bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je deſire fort, monſieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage an-

nuel, plus par habitude que par néceſſité; & que toutefois les eaux vous faſſent tant de bien, que vous puiſſiez jouir en paix, de la belle ſaiſon qui s'approche, dans votre charmante demeure, ſans aucun reſſentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je penſe, à votre retour, un barbouillage nouvellement imprimé, où je me ſuis mêlé de bavarder ſur la muſique, & dont j'ai fait adreſſer un exemplaire à M. Rougemont, avec priere de vous le faire paſſer. Aimant la muſique, & vous y connoiſſant auſſi bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques momens de ſolitude & d'oiſiveté, à parcourir une eſpece de livre qui en traite tant bien que mal. J'aurois voulu pouvoir mieux faire; mais enfin, le voilà tel qu'il eſt.

Le défaut d'occaſion, monſieur, pour faire partir cette lettre, rend ſa date bien ſurannée, & me l'a fait écrire à deux fois. L'occaſion même d'un ami prêt à partir,

& qui veut bien s'en charger, ne me laisse pas le temps de transcrire ma réponse à l'aimable bergere de Calwich, & me force à la laisser partir un peu barbouillée. Veuillez lui faire excuser cette petite irrégularité, ainsi que celle du défaut de signature, dont vous pouvez savoir la raison. Recevez, monsieur, mes salutations empressées, & mes vœux pour l'affermissement de votre santé.

L'HERBORISTE de Mad. la duchesse de Portland.

P. S. Comme l'exemplaire du *Dictionnaire de musique*, qui vous étoit destiné, avoit été adressé à M. Vaillant, qui n'a jamais paru fort soigneux des commissions qui me regardent, j'en ai fait envoyer depuis, un second à M. Rougemont, pour vous le faire passer, au défaut du premier.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Trye, le 28 janvier 1768.

JE me ſouviens, mon illuſtre ami, que le jour où je renonçai aux petites vanités du monde & en même temps à ſes avantages, je me dis entr'autres, en me défaiſant de ma montre : graces au ciel, je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt. J'aurois pu me dire la même choſe ſur le quantieme, en me défaiſant de mon almanach : mais quoique je n'y tienne plus par les affaires, j'y tiens encore par l'amitié. Cela rend mes correſpondances plus douces & moins fréquentes : c'eſt pourquoi je ſuis ſujet à me tromper dans mes dates, de ſemaine, & même quelquefois de mois ; car quoiqu'avec l'almanach, je ſache bien trouver le quantieme dans la ſemaine, ſachant le jour, quand il s'agit de trouver auſſi la ſe-

maine, je suis totalement en défaut. J'y devrois pourtant être moins avec vous qu'avec tout autre, puisque je n'écris à personne plus souvent & plus volontiers qu'à vous.

Conclusion : nous ne ferons d'opéra ni l'un ni l'autre ; c'est de quoi j'étois d'avance à peu près sûr. J'avoue pourtant que dans ma situation présente, quelque distraction attachante & agréable me seroit nécessaire. J'aurois besoin, sinon de faire de la musique, au moins d'en entendre ; & cela me feroit même beaucoup plus de bien. Je suis attaché plus que jamais à la solitude ; mais il y a tant d'entours déplaisans à la mienne, & tant de tristes souvenirs m'y poursuivent malgré moi, qu'il m'en faudroit une autre encore plus entiere, mais où des objets agréables pussent effacer l'impression de ceux qui m'occupent, & faire diversion au sentiment de mes malheurs. Des spectacles où je puisse être seul dans un coin & pleurer à mon aise, de la musique qui pût ranimer

mer un peu mon cœur affaiſſé, voilà ce qu'il me faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & me ramener uniquement à mes plantes, qui m'ont quitté pour trop long-temps cet hiver. Je n'aurai rien de tout cela; car en toutes choſes, les conſolations les plus ſimples me ſont refuſées: mais il me faut un peu de travail ſur moi-même, pour y ſuppléer de mon propre fond.

On dit à Paris que je retourne en Angleterre. Je n'en ſuis pas ſurpris; car le public me connoît ſi bien, qu'il me fait toujours faire exactement le contraire des choſes que je fais en effet. M. Davenport m'a écrit des lettres très-honnêtes & très-empreſſées, pour me rappeller chez lui. Je n'ai pas cru devoir répondre brutalement à ſes avances; mais je n'ai jamais marqué l'intention d'y retourner. Honoré des bienfaits du ſouverain & des bontés de beaucoup de gens de mérite dans ce pays là, j'y ſuis attaché par reconnoiſſance; & je ne doute pas

qu'avec un peu de choix dans mes liaiſons, je n'y puſſe vivre agréablement. Mais l'air du pays, qui m'en a chaſſé, n'a pas changé depuis ma retraite, & ne me permet pas de ſonger au retour. Celui de France eſt de tous les airs du monde, celui qui convient le mieux à mon corps & à mon cœur; & tant qu'on me permettra d'y vivre en liberté, je ne choiſirai point d'autre aſyle pour y finir mes jours.

On me preſſe pour la poſte, & je ſuis forcé de finir bruſquement, en vous ſaluant avec reſpect & vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Du château de Trye, ce 9 février 1768.

DANS l'incertitude, mon excellent ami, de la meilleure voie pour vous faire paſſer cette lettre ſûrement & promptement, je prends le parti de riſquer direc-

tement ce duplicata, & d'en adreſſer un autre à M. Coindet, pour vous le faire paſſer. C'eſt une lettre qu'il a reçue, & qu'il m'a envoyée, qui a occaſionné la mienne. Le temps me preſſe; je ſuis rendu de fatigue & navré de douleur, dans la crainte d'une cataſtrophe. Au nom de Dieu, faites-moi paſſer des nouvelles ſi-tôt que le ſort de votre pauvre état ſera décidé. O la paix, la paix, mon bon ami! Hélas! il n'y a que cela de bon dans cette courte vie. J'embraſſe nos amis. Je vous embraſſe de toute la tendreſſe de mon cœur. J'implore la bénédiction du ciel ſur vos ſoins patriotiques, & j'en attends le ſuccès avec la plus vive impatience.

J'eſpere que vous avez reçu ma précédente, que je vous ai adreſſée en droiture. C'eſt toujours la voie qu'il faut préférer, ſur-tout pour tout ce qui peut demander du ſecret.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Le 9 février 1768.

ON m'a communiqué, mon bon ami, quelques articles de deux projets d'accommodement qui vous ſont propoſés, & j'apprends que le Conſeil-général, qui doit en décider, eſt fixé au 28. Quoique tant de précipitation ne me laiſſe pas le temps de peſer ſuffiſamment ces articles; quoique je ne ſois pas ſur les lieux, que j'ignore l'état des choſes, que je n'aie ni papiers, ni livres, & que ma mémoire, abſolument éteinte, ne me rappelle pas même votre conſtitution, je ſuis trop affecté de votre ſituation, pour ne pas vous dire, bien qu'à la hâte, mon opinion ſur les moyens qu'on vous offre d'en ſortir. Quelque mal digérée que ſoit cette opinion, je ne laiſſe pas, meſſieurs, de vous l'expoſer avec confiance, non pas en

moi, mais en vous; très-fûr que ſi je me trompe, vous démêlerez aiſément mon erreur.

Dans l'extrait qui m'a été envoyé, il n'y a, du projet appellé *le ſecond*, qu'un ſeul article, qui eſt auſſi le ſecond; ſavoir, l'élection de la moitié du Petit-Conſeil par le Conſeil-général. Ce ſecond article n'étant bon à pas grand' choſe, je ne dirai rien du projet dont il eſt tiré.

Je parlerai de l'autre, après avoir poſé deux principes que vous ne conteſterez pas: l'un, qu'un accommodement ne ſuppoſe pas qu'on cede tout d'un côté & rien de l'autre, mais qu'on ſe rapproche des deux côtés; l'autre, qu'il n'eſt pas queſtion de victoire dans cette affaire, ni de donner gain de cauſe aux négatifs ou aux repréſentans, mais de faire le plus grand bien de la choſe commune, ſans ſonger ſi l'on eſt Rutule ou Troyen.

Cela poſé, j'oſerai vous dire que ce projet me paroît, non-ſeulement acceptable, mais avec quelques changemens

& l'addition d'un ou deux articles, le meilleur peut-être, que vous puissiez adopter.

Le Petit-Conseil tend fortement à la plus dure aristocratie. Les maximes des représentans vont par leurs conséquences, non-seulement à l'excès, mais à l'abus de la démocratie ; cela est certain. Or, il ne faut ni l'un ni l'autre dans votre république ; vous le sentez tous. Entre le Petit-Conseil, violent aristocrate, & le Conseil-général, démocrate effréné, où trouver une force intermédiaire, qui contienne l'un & l'autre & soit la clef du gouvernement ? Elle existe cette force ; c'est le conseil des Deux-cent. Mais pourquoi cette force ne va-t-elle pas à son but ? Pourquoi le Deux-cent, au lieu de contenir le Vingt-cinq, en est-il l'esclave ? N'y a-t-il pas moyen de corriger cela ? Voilà précisément de quoi il s'agit.

Avant d'entrer dans l'examen des moyens, permettez-moi, messieurs,

d'insister sur une réflexion dont j'ai le cœur plein. Les meilleures institutions humaines ont leurs défauts. La vôtre, excellente à tant d'égards, a celui d'être une source éternelle de divisions intestines. Des familles dominantes s'enorgueillissent, abusent de leur pouvoir, excitent la jalousie. Le peuple, sentant son droit, s'indigne d'être ainsi traîné dans la fange par ses égaux. Des tribunaux concurrens se chicanent, se contrepointent. Des brigues disposent des élections. L'autorité & la liberté, dans un conflit perpétuel, portent leurs querelles jusqu'à la guerre civile : j'ai vu vos citoyens armés s'entr'égorger dans vos murs. En ce moment même, cette horrible catastrophe est prête à renaître ; & quand dans vos plans de réforme, vous devriez, par des moyens de concorde & de paix, par des établissemens doux & sages, tâcher de couper la racine à ces maux, vous allez comme à plaisir, les attiser, en excitant parmi vous de nou-

velles animosités, de nouvelles haines, par la plus dure de toutes les censures, par l'inquisition du grabeau. Cela, messieurs, permettez-moi de le dire, n'est assurément pas bien pensé. Premièrement, le Conseil ne souffrira jamais un établissement trop humiliant pour de fiers magistrats; & quand ils le souffriroient, je dis pour le bien de la paix & de la patrie, il ne seroit point à desirer qu'il eût lieu. Loin d'établir de nouveaux grabeaux, vous feriez mieux d'abolir ceux qui existent, mais qui très-heureusement, ne signifiant rien du tout, peuvent rester sans danger.

Cela dit, je passe à mon sujet. Il s'agit d'un gouvernement mixte, mais difficile à combiner, où le peuple soit libre sans être maître, & où le magistrat commande sans tyranniser. Le vice de votre constitution n'est pas de trop gêner la liberté du peuple: au contraire, cette liberté légitime ne va que trop loin; & quoi qu'on en puisse dire, il n'est pas bon

que le Conseil-général soit trop nécessaire à tout.

Mais le vice inhérent & fondamental est dans le défaut de balance & d'équilibre dans les trois autres Conseils qui composent le gouvernement. Ces trois Conseils, dont deux sont à peu près inutiles, sont si mal combinés, que leur force est en raison inverse de leur autorité légale, & que l'inférieur domine tout. Il est impossible que ce vice reste, & que la machine puisse aller bien.

Ce qu'il y a d'heureux pourtant dans cette machine, qui ne laisse pas d'être admirable, est, que cet important équilibre peut s'établir sans rien changer aux principales pieces. Tous les ressorts sont bons; il ne s'agit que de les faire jouer un peu différemment.

Mais ce qu'il y a de fâcheux, est que cette réforme demande des sacrifices, & précisément de la part des deux corps qui jusqu'ici ont paru le moins disposés

à en faire ; ſavoir, le Conſeil-général & celui des Vingt-cinq.

Or, voilà que, par pluſieurs articles que j'ai ſous les yeux, les Vingt-cinq offrent d'eux-mêmes, preſque tout ce qu'on pourroit avoir à leur demander ; même en un ſens, davantage. Ajoutez un ſeul article, mais indiſpenſable ; & le Petit-Conſeil a fait de ſon côté, tous les pas néceſſaires vers un accord raiſonnable & ſolide. Cet article regarde l'élection des ſyndics, dans la ſuppoſition preſqu'impoſſible, que le cas qui ſe préſente ici pour la premiere fois depuis la fondation de la république, y pût renaître une ſeconde fois : auquel cas, au lieu de préſenter derechef le Conſeil en corps, comme on va faire, il faudroit, ſelon moi, ſe réſoudre à préſenter de nouveaux candidats tirés des Soixante. Je dirai mes raiſons ci-après.

Que le Conſeil-général veuille céder à ſon tour, ou plutôt échanger, contre l'élection des Soixante qu'il gagne, un

droit, un seul droit qu'il prétend, mais qu'on lui conteste, & dont il n'est point en possession; au moyen de cela, tout est fait. Je parle du droit de prononcer souverainement & en dernier ressort, sur l'objet des représentations. En un mot, c'est le droit négatif, qu'il s'agit d'accorder au Deux-cent, déjà juge suprême de tous les autres appels. Peut-être est-il parlé dans le projet, de cet article, & cela doit être; mais l'extrait que j'ai, n'en dit rien.

Avec ces additions, & quelques légeres modifications au reste, le projet dont les articles sont sous mes yeux, me paroît offrir un moyen de pacification convenable à tout le monde, raisonnable du moins, solide & durable autant qu'on peut l'espérer de l'état présent des choses, & de la disposition des esprits; & je crois qu'il en résulteroit un gouvernement qui, sans être plus composé que l'ancien, seroit mieux lié dans ses parties, & par conséquent plus fort dans son tout.

C'eſt ſur-tout dans le ſecond article, que conſiſte eſſentiellement la bonté du projet. Par cet article, le Conſeil des Soixante eſt en entier élu par le Conſeil-général, & tous les membres du Petit-Conſeil doivent être tirés du Soixante (car il faut ôter d'ici les auditeurs). L'idée de donner une exiſtence à ce Conſeil des Soixante, qui n'étoit rien auparavant, eſt très-bonne; elle eſt due aux médiateurs : il faut en profiter, & leur en ſavoir gré. Ceci ſuppoſe qu'on revêtira ce corps, de nouvelles attributions qui lui donneront du poids dans l'état; mais bien qu'il ſoit rempli par le peuple, ce n'eſt pourtant pas en lui-même que s'opérera ſon plus grand effet, mais dans le Deux-cent, dont les membres rentreront ainſi dans la dépendance du Conſeil-général, maître de leur ouvrir ou fermer à ſon gré, la porte des grandes magiſtratures. Voilà préciſément la ſolution très-ſimple & très-ſûre, du problême que je propoſois au commencement de cette lettre.

Pa

Par le premier article, on accorde au Conseil-général l'élection de la moitié du Deux-cent : je ne serois pas trop d'avis qu'on acceptât cette concession. Ces moitiés d'élection sont moins efficaces qu'embarrassantes. Il ne faut pas considérer les élections faites par le peuple, par leur effet subséquent, qui n'est rien ; mais par leur effet antérieur, qui est tout. Les syndics sont élus par le Conseil-général ; voyez toutefois comment ils le traitent ! Le peuple ne doit pas espérer de ses créatures, plus de reconnoissance qu'il n'en a pour ses bienfaiteurs. Ce n'est pas à ce qu'on fait après être élu, mais à ce qu'on fait pour être élu, qu'il faut regarder en bonne politique. Quand le peuple tire ses magistrats de son propre sein, il n'augmente de rien sa force ; mais quand il les tire d'un autre corps, il le donne de la force sur ce corps là. Voilà pourquoi l'élection du Soixante vous donnera de l'ascendant en Deux-cent, & pourquoi l'élection du Petit-Conseil don-

nera de l'aſcendant au Deux-cent en Soixante. Vous en auriez par les ſyndics ſur le Vingt-cinq même, s'il étoit plus nombreux, ou que le choix ne fût pas forcé. C'eſt ainſi que les plus ſimples moyens, les meilleurs en toute choſe, vont tout remettre dans l'ordre légitime & naturel.

Il ſuit de là, que le privilege d'élire la moitié du Deux-cent, vous eſt beaucoup moins avantageux qu'il ne ſemble; & cela eſt trop remuant pour votre ville, trop bruyant pour votre Conſeil-général. Le jeu de la machine doit être auſſi facile que ſimple, & toujours ſans bruit autant qu'il ſe peut. L'élection du Deux-cent, laiſſée au Petit-Conſeil, a pourtant de grands inconvéniens, je l'avoue; mais n'y auroit-il pas, pour y pourvoir, quelque expédient plus court & mieux entendu? Par exemple, où ſeroit le mal que cette élection fût une des nouvelles attributions dont on revêtiroit le Conſeil des Soixante? Le Petit-Conſeil lui-même

y devroit d'autant moins répugner, que par ſa préſidence & par ſon nombre, qui fait preſque la moitié du nombre total, il n'auroit guere moins d'influence dans ces élections, que s'il continuoit ſeul à les faire. Je n'imagine pas que ceci faſſe une grande difficulté.

Mais je crains que l'article de l'élection des ſyndics n'en faſſe davantage, & ne coûte beaucoup au Conſeil : car il y a chez les hommes les plus éclairés, des entêtemens dont ils ne ſe doutent pas eux-mêmes ; & ſouvent ils agiſſent par obſtination, penſant agir par raiſon. Ils s'effraieront de la poſſibilité d'un cas qui ne ſauroit même arriver déſormais, ſur-tout ſi la loi qui doit y pourvoir, paſſe. Le Conſeil des Vingt-cinq ſent trop ſa puiſſance abſolue ; il ſent trop que tout dépend de lui, que lui ſeul ne dépend de rien, de rien du tout. Cela doit le rendre dur, exigeant, impérieux, quelquefois injuſte. Pour ſon propre intérêt, pour ſe faire ſupporter, il faut qu'il dépende de

quelque chose ; car le ton qu'il a pris ne peut être souffert par des hommes. Eh ! quelle plus légere dépendance peut-il s'imposer, que celle, non pas de souffrir, mais de prévoir seulement dans un cas extrême, la perte passagere d'un syndicat en idée, & qui réellement ne sortira jamais de son corps ? Cependant ce sacrifice idéal & purement chimérique, peut & doit produire un grand effet, pour leur rendre cet esprit humain & patriotique, qui paroît s'être éteint parmi eux. Eh ! s'il en reste un seul, à qui quelque goutte de sang Genevois coule encore dans les veines, comment ne frémit-il pas, en songeant au péril auquel ils viennent d'exposer l'état pour vous asservir, & dont ils n'ont été garantis eux-mêmes que par votre fermeté, par votre sagesse, par la modération des médiateurs, quoique si cruellement prévenus ? Comment les chefs de la république pouvoient-ils ne pas prévoir, en exposant ainsi sa liberté, que le peuple en auroit avant eux déploré

la perte, mais qu'ils l'auroient sentie avant lui? En voyant un moyen si doux, mais si sûr, de garantir leurs successeurs de pareille incartade, ils devroient, s'ils aimoient leur pays, le proposer eux-mêmes, quand personne avant eux ne l'auroit proposé. Pour moi, je vous déclare que cet article me paroît d'une si grande importance, que rien, selon moi, ne doit vous y faire renoncer; pas, quand on vous céderoit tout le reste; pas, quand les Conseils voudroient en échange renoncer au droit négatif.

Mais je ne vous dissimulerai pas, non plus, que ce droit négatif, attribué, non pas au Petit-Conseil, ni même au Soixante, mais au Deux-cent, me paroît si nécessaire au bon ordre, au maintien de toute police, à la tranquillité publique, à la force du gouvernement, que quand on y voudroit renoncer, vous ne devriez jamais le permettre. S'il n'y a point d'arbitre des plaintes, comment finiront-elles? Si le Conseil-général, auteur des

loix, veut être auſſi juge des faits, vous n'êtes plus citoyens, vous êtes magiſtrats; c'eſt l'anarchie d'Athenes, & tout eſt perdu. Que chacun rentre dans ſa ſphere & s'y tienne, tout eſt ſauvé. Encore une fois, ne ſoyez ni négatifs, ni repréſentans; ſoyez patriotes, & ne reconnoiſſez pour vos droits, que ceux qui ſont utiles à cette petite, mais illuſtre république, que de ſi dignes citoyens couvrent de gloire.

Ce n'eſt point, meſſieurs, à des gens comme vous qu'il faut tout dire. Je ne m'arrêterai point à vous détailler les avantages du projet propoſé, dans l'état où vous pouvez raiſonnablement demander qu'on le mette, & où les changemens à faire ſont autant contre vous que pour vous. Je n'ai rien dit, par exemple, de l'abolition du plus grand fléau de votre patrie, de cette autorité devenue héréditaire & tyrannique, uſurpée & réunie par des familles qui en abuſoient ſi cruellement. C'eſt à cette premiere entrée,

qu'il faut attendre & repouſſer au paſſage, tout ce qui eſt de même ſang ou de même nom; car une fois dans le Conſeil, ſoyez ſûrs qu'ils parviendront au ſyndicat malgré vous; mais ils n'entreront pas dans le Conſeil malgré vous: c'eſt à vous d'y veiller, & cela devient très-facile. Encore une fois, cette obſervation, ni d'autres pareilles, ne ſont pas de celles qu'on a beſoin de vous rappeller. C'eſt aſſez d'avoir établi les principes; les conſéquences ne vous échapperont pas.

Je me ſuis hâté, mon bon ami, de vous faire *ab hoc & ab hac*, mes petites obſervations, dans la crainte de les rendre trop tardives. Si je me ſuis trompé dans cet examen trop précipité, hommes ſages & reſpectables, pardonnez mon erreur à mon zele. Je crois ſincérement que le projet dont il s'agit, ſeroit dans ſon exécution, favorable à la liberté, à la tranquillité, à la paix. Je crois de plus, que cette paix vous eſt très-néceſſaire; que les circonſtances ſont propres à la faire

avantageuſement, & ne le redeviendront peut-être jamais. Puiſſai-je en apprendre bientôt l'heureuſe nouvelle, & mourir de joie au même inſtant! Je mourrois plus heureuſement que je n'ai vécu. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Du château de Trye, ce 23 février 1768.

JE reçois, mon bon ami, avec votre lettre du 17, le mémoire que vous y avez joint; & quand je ſerois en état d'y faire les obſervations que vous me demandez, il eſt clair que le temps me manqueroit pour cela, puiſque cette lettre écrite ſur le moment même, aura peine, ſuppoſé même que rien n'en ſuſpende la marche, à vous arriver avant le 28. Mais, mon excellent ami, je ſens que ma mémoire eſt éteinte; que ma tête eſt en confuſion; que de nouvelles idées n'y peuvent plus entrer;

entrer ; qu'il me faut même un temps & des efforts infinis pour reprendre la trace de celles qui m'ont été familieres. Je ne suis plus en état de comparer, de combiner ; je ne vois qu'un nuage, en parcourant votre mémoire. Je n'y vois qu'une chose claire, que je savois, mais qui m'est bien confirmée ; c'est que les rédacteurs de ce mémoire sont assez instruits, assez éclairés, assez sages, pour faire par eux-mêmes, une besogne tout aussi bonne qu'elle peut l'être, & que dans l'objet qui les occupe, ils n'ont besoin que de temps, & non pas de conseils, pour la rendre parfaite. J'y vois bien clairement encore que, comme je l'avois prévu, la précipitation de ma lettre précédente & l'ignorance d'une foule de choses qu'il falloit savoir, m'y ont fait tomber dans de grandes bévues, dont vous en relevez dans votre lettre, une qui maintenant me saute aux yeux.

Cependant je suis dans la plus intime persuasion que votre état a le plus grand

besoin d'une prompte pacification, & que de plus longs délais vous peuvent précipiter dans les plus grands malheurs. Dans cette position, il me vient une idée qui doit sûrement être venue à quelqu'un d'entre vous, & dont je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas usage, parce qu'elle peut avoir de grands avantages, sans aucun inconvénient. Ce seroit pour vous donner le temps de peser un ouvrage qui demande cependant la plus prompte exécution, de faire un réglement provisionnel, qui n'eût force de loi que pour vingt ans, durant lesquels on auroit le temps d'en observer la force & la marche, & au bout desquels il seroit abrogé, modifié, ou confirmé, selon que l'expérience en auroit fait sentir les inconvéniens ou les avantages. Pour moi, je n'apperçois que ce seul expédient pour concilier la diligence avec la prudence, & j'avoue que je n'en apperçois pas le danger. La paix, mes amis, la paix, & promptement, ou je meurs de peur que tout n'aille mal.

Vous ne recevrez point le duplicata de ma lettre par M. Coindet. Il n'en a pas été content, & me l'a rendue. Je m'en étois douté d'avance.

L'article IX, page 40, commence par ces mots : *S'il se publioit* ... il faut, ce me semble, ajouter ces deux-ci : *dans l'état* ; car enfin il me paroît absurde & ridicule, que le gouvernement de Geneve prétende avoir juriſdiction ſur les livres qui s'impriment hors de ſon territoire, dans tout le reſte du monde ; & parce que le Petit-Conſeil a fait cette faute, il ne faut pas pour cela la conſacrer dans vos loix ; d'autant plus que je ne demande, ni ne deſire, ni n'approuve que l'on revienne jamais ſur cette affaire ; puiſqu'ayant fait un ſerment ſolemnel de ne rentrer jamais dans Geneve, ſi ce petit grief étoit redreſſé, il ne dépendroit pas de moi de tirer aucun parti de ce redreſſement : ce dont je ſuis bien aiſe de vous prévenir, de peur que votre zele amical ne vous inſpirât dans la ſuite, quelque

démarche inutile sur un point qui doit à jamais rester dans l'oubli. Au reste, je mets si peu de fierté à cette résolution, que si par quelque démarche respectueuse, je pouvois ôter une partie du levain d'aigreur qui fermente encore, je la ferois de tout mon cœur.

Je finis à la hâte ce griffonnage, que je n'ai pas même le temps de relire, tant je suis pressé de le faire partir.

Eh mon Dieu! cher ami, j'oublie de vous parler de ce que vous avez fait pour ma bonne tante, & de l'argent que vous avez avancé pour moi. Hélas! je suis si occupé de vous, que je ne songe pas même à ce que vous faites pour moi. Mais, mon digne ami, vous connoissez mon cœur, je m'en flatte; & vous êtes bien sûr que cet oubli ne durera pas long-temps. Ah, plaise au ciel que votre premiere lettre m'annonce une bonne nouvelle! Si je tarde encore un instant, ma lettre n'est plus à temps. Je vous embrasse.

13 MH 67

Fin du Tome neuvieme.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce volume.

LETTRE *à milord Maréchal.* page 1
à M. Balliere. 4
à M. Séguier de S. Briſſon. 6
à M. Sl. Bourgeois. 11
à M. Paul Chapuis. 12
à Mad. Guyenet. 15
à Mad. de Chenonceaux. 16
à M. l'abbé de Mably. 17
à M. Moultou. 20
à M. Lenieps. 25
à M. Deleyre. 32
à M. Daſtier. 35
à M. Moultou. 39
à M. le Prince de Wirtemberg. 41
à M. d'Ivernois. 45
à Mad. la générale Sandoz. 47
à Mad. d'Ivernois. 48
à M. Laliaud. 49
à M. d'Ivernois. 51
au même. 54
à M. Klupffel. 55

LETTRE à M. *d'Ivernois.* page 57
au même. 61
à M*lle. d'Ivernois, à Geneve.* 64
à M. *Moultou.* 65
à M. *d'Ivernois.* 67
au même. 70
au même. 72
à M. *de Luze.* 73
à M. *d'Ivernois.* 75
à Mad. *de Luze.* 76
à M. *d'Ivernois.* 79
à M. *de Luze.* 82
à M. *d'Ivernois.* 84
à M. *de Luze.* 85
au même. 86
à M. *d'Ivernois.* 87
à M. *le chevalier de Beauteville.* 92
au Roi de Pruſſe. 94
à M. *le chevalier d'Eon.* 95
à M. *d'Ivernois.* 99
à *milord Straffort.* 104
à Mad. *la comteſſe de Boufflers.* 105
à MM. *Becket & de Hondt.* 113
à M. *F. H. Rouſſeau.* 114
à M. 117
à M. *de Malesherbes.* 119
à Mad. *la marquiſe de Créqui.* 137
à M. *de Luze.* 138
à M. *d'Ivernois.* 141
au même. 146

LETTRE à Mad. *la marquise de Verdelin.* page 149
à M. *Marc-Michel Rey.* 159
à M. *d'Ivernois.* 167
au même. 170
à Mad. *la comtesse de Boufflers.* 173
à M. *Davenport.* 179
à M. *Granville.* 184
au même. 185
au même. 186
au même. 187
au même. ibid.
au même. 188
à Mlle. *Deves.* 189
à M. *Davenport.* 190
à Mad. *la duchesse de Portland.* 192
à M. *Roustan.* 194
à M. *Richard Davenport.* 198
à M. *Laliaud.* 200
à M. *d'Ivernois.* 202
à M. *Davenport.* 203
à *milord Newnham.* 207
à M. 208
RÉPONSES *aux questions faites par M. de Chauvel.* 212
LETTRE à M. *de Voltaire.* 219
BILLET *au même.* 225
LETTRE à M. ibid.
à M. *d'Ivernois.* 228
à M. *Granville.* 231
à M. *d'Ivernois.* 233

LETTRE à M. *Davenport.* page 236
à milord Harcourt. 237
au même. 239
à M. Granville. 242
à milord Harcourt. 244
à M. d'Ivernois. 247
à M. le marquis de Mirabeau. 249
à milord Harcourt. 252
à M. Davenport. 253
à quelque personne en place, peut-être à M. le général C....y. 255
à M le marquis de Mirabeau. 267
au même. 268
au même. 269
au même. 272
au même. 274
à milord Harcourt. 276
à M. Granville. 277
à M. le marquis de Mirabeau. 279
au même. 281
à M. d'Ivernois. 284
à M. 288
à M. le marquis de Mirabeau. 289
à milord Harcourt. 290
à M. le marquis de Mirabeau. 293
à M. Granville. 296
à M. le marquis de Mirabeau. 299
à M d'Ivernois. 302
à M. Moultou. 304
au même. 312

FIN de la Table du Tome IX.